

**FAR° FESTIVAL DES ARTS VIVANTS
NYON 2022**

Revue de presse

Presse écrite – quotidiens

01	LA CÔTE	<i>Burtigny, le mycélium comme perspective artistique</i>	14.02
02	LA CÔTE	<i>Le mycélium au carrefour de l'art et de la science</i>	14.02
03	LA CÔTE	<i>Coppet et Maulévrier auront leur chanson</i>	17.03
04	LA CÔTE	<i>Une plateforme pour les festivaliers</i>	21.03
05	LA CÔTE	<i>L'arrivée d'Anne-Christine Liske et la continuité du far°</i>	05.05
06	LA CÔTE	<i>Anne-Christine Liske, un parcours européen</i>	05.05
07	24 HEURES	<i>Floriane Mésenge, oiseau migrateur et glaneuse de récits</i>	02.06
09	24 HEURES	<i>La nouvelle équipe du far° nous invite à faire connivences</i>	28.06
11	24 HEURES	<i>Avec Anne-Christine Liske à sa tête, le far° de Nyon restera « pointu mais accessible »</i>	05.05
12	24 HEURES	<i>Le nouveau credo du far° : « faire connivence »</i>	05.05
13	LE TEMPS	<i>Rencontre avec Anne-Christine Liske, nouvelle directrice du far° Nyon</i>	06.08
14	LE TEMPS	<i>Anne-Christine Liske, la nouvelle gardienne du far°</i>	06.08
15	LA CÔTE TOURISME	<i>far° fabrique des arts vivants</i>	09.08
16	LA LIBERTÉ	<i>Nyon célèbre les arts vivants</i>	09.08
17	LE TEMPS	<i>Le far° incite à « faire connivences »</i>	09.08
18	24 HEURES	<i>Ode à l'amitié, pansement des âmes</i>	10.08
20	LA CÔTE	<i>Le far° veut jouer la connivence</i>	10.08
21	LA CÔTE	<i>Le far° 2022 : une édition sous le signe de l'échange</i>	10.08
23	LE COURRIER	<i>Le far° incite à « faire connivences »</i>	10.08
24	TRIBUNE DE GENÈVE	<i>Ode à l'amitié, pansement des âmes cabossées</i>	10.08
26	LE TEMPS	<i>Au far°, la poésie des corps emmêlés</i>	11.08
29	LE COURRIER GENÈVE	<i>Prendre soin</i>	12.08
30	LE TEMPS	<i>« Comme des bêtes » à l'Orangerie à Genève, dans les Claviers d'Alpages en Gruyère : notre agenda culturel</i>	12.08
31	LA CÔTE	<i>Une caravane comme projet créatif</i>	13.08
32	LA CÔTE	<i>La caravane du far°, une utopie rassembleuse</i>	13.08
33	LE TEMPS	<i>Vaud</i>	13.08
34	LE TEMPS	<i>À Saint-Cergue, les confessions d'un chasseur écologiste</i>	13.08
36	LE TEMPS	<i>À Nyon, « Autostop » trace la route du vagabonde</i>	16.08
37	LA CÔTE	<i>Les fantômes du passé dansent au far°</i>	17.08
38	LA CÔTE	<i>Faire danser les fantômes du passé</i>	17.08
39	LE TEMPS	<i>Tribulations d'une autostoppeuse</i>	17.08
40	LA CÔTE	<i>Faire connivences – far° festival Nyon</i>	18.08
41	LE TEMPS	<i>Mikko Niemestö au far°, le diable en lui</i>	19.08
43	LA CÔTE	<i>À Nyon, la 38^e édition du far° a été plus inclusive que jamais</i>	22.08
44	24 HEURES	<i>far° au mieux</i>	22.08
45	LA CÔTE	<i>Le far° tire un bilan « enthousiasmant »</i>	22.08
46	LE COURRIER GENÈVE	<i>La 38^e édition du far°, plus inclusive que jamais</i>	23.08
47	LA CÔTE	<i>Au Grütli, GO GO GO célèbre la rentrée avec trois jours de spectacles insolites et gratuits</i>	11.01.23

Presse écrite – périodiques

KUNSTBULLETIN	Anne-Christine Liske, Aussenprojekte	25.02	51
KUNSTBULLETIN	far° été	25.07	52
LAUSANNE CITÉS	La fabrique des arts vivants	10.08	53
LAUSANNE CITÉS	L'agenda des sorties de la semaine du 11 août	11.08	54
BIEN VIVRE VAUD	far° fabrique des arts vivants, 16 août 2022	16.08	55
VOIX POPULAIRES	Rêves de corps fluides	19.08	56

Radio – TV

LA TÉLÉ VAUD	La Quotidienne du mardi 22 février (13'29'')	14.02	58
RTS – TSR	Forum des idées – Un «hymne jumelé» pour les communes de Coppet et Maulévrier	13.04	59
NRTV	La Quotidienne du mercredi 29 juin (40'31'')	29.06	60
BLUE NEWS	La 38 ^e édition du far° à Nyon incite à «faire connivences»	08.08	61
LFM	La 38 ^e édition du far° à Nyon incite à «faire connivences»	08.08	62
TELETEXT / SWISS TXT RTS 1	Le festival far° commence mercredi	10.08	63
WORLDRADIO.CH	Living arts festival - far° festival – is on now in Nyon	10.08	64
RTS – TSR	Au far° festival de Nyon, une pièce en pleine nature questionne notre rapport à l'animal	14.08	65
BLUE NEWS	À Nyon, la 38 ^e édition du far° a été plus inclusive que jamais	21.08	66
LFM	À Nyon (VD), la 38 ^e édition du far° a été plus inclusive que jamais	21.08	67
TELETEXT / SWISS TXT RTS 1	Nyon: clap de fin du festival d'arts	22.08	68
NRTV	La Quotidienne du lundi 22 août	22.08	69

Web

MACULTURE.FR	Annamaria Ajmone, La notte é il mio giorno preferito	19.07	73
MACULTURE.FR	Shannon Cooney, Fluid Resilience	19.07	77
LEPROGRAMME.CH	Rapports aux bêtes et à la nature	02.08	81
MACULTURE.FR	Avec l'animal, Claire Ribaupierre & Massimo Furlan	08.08	87
MACULTURE.FR	MOLD, Sara Manente	09.08	92
AZIONE.CH	Tessere legami	05.09	96

Presse écrite – quotidiens

BURTIGNY

LE MYCÉLIUM COMME PERSPECTIVE ARTISTIQUE

L'artiste et chorégraphe Sara Manente monte un spectacle vivant où l'espace forestier joue un rôle déterminant.

Rencontre à Burtigny. **P7**



MICHEL PERRET

Le mycélium au carrefour de l'art et de la science

BURTIGNY Transies de froid mais connectées avec le vivant, quelque trente personnes se sont réunies dans la forêt de Burtigny.

L'artiste belge Sara Manente, danseuse, chorégraphe et chercheuse, s'inspire de l'univers de champignons pour nourrir son processus artistique. Accompagnée dans sa démarche par le far^o, fabrique des arts vivants à Nyon, elle présentera le point d'orgue de son projet, une pièce chorégraphique, «Mold», pendant le festival du far^o, entre le 10 et le 20 août 2022. «Mold» signifie le moule et la moisissure.

Samedi, se déroulait la deuxième session de son apprentissage sur la technologie des champignons dont la forêt

de Burtigny est le cadre privilégié. Le thème central en était le mycélium, cet ensemble de filaments blancs que les champignons déploient sous la surface du sol et qui communiquent avec les autres végétaux, particulièrement les arbres. Cette symbiose entre arbres et champignons ouvre une voie royale à toutes les métaphores artistiques qui enrichissent le travail de Sara Manente.

«L'école ouverte»

«Je pourrais étudier toute seule à la maison, mais c'est impor-

tant de le faire en partage», explique-t-elle. D'où l'idée de «l'école ouverte», qui sous-tend le volet apprentissage de son processus créatif. «L'école ouverte crée des connexions comme les champignons, c'est une expérience: acquérir et pratiquer», ajoute la chorégraphe.

Dans un esprit emprunté au mycélium, le projet de Sara Manente nourrit celui du far^o qui depuis quelques années «sort des murs du théâtre pour aller à la rencontre des habitants d'une région et faire en sorte que la créativité artisti-

que s'hybride avec la vie», explique Véronique Ferrero Delacoste, directrice sortante du far^o.

A son tour, le far^o, a identifié la forêt de Burtigny comme laboratoire de création sur le terrain, ce qui donne de la visibilité au projet des lisières entamé par la commune pour une meilleure gestion de son patrimoine forestier.

Artistes, scientifiques, politiques et grand public se sont ainsi retrouvés à l'intérieur de ce grand corps vivant que représente la forêt. Selon Sara Manente, «la création est un processus de fermentation, proche du monde des champignons».

Elle collabore avec l'artiste Deborah Robbiano qui crée des objets à partir de mycélium qui seront sur scène pour sa pièce «Mold». Elle présente un paquet qui montre comment le mycélium emballé dans du plastique avec d'autres maté-



Sara Manente et Deborah Robbiano dans la forêt de Burtigny. MICHEL PERRET

riaux naturels se nourrit de son substrat et sort de la forme qui le contient.

La parole est à la science

A la cabane des Mouilles, Ernst Zürcher, ingénieur forestier, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich a longuement expliqué le monde du vivant à son auditoire. Il était l'un des deux invités

scientifiques, avec la biologiste Léa Rosso, pour cet atelier centré sur la symbiose entre les arbres et le mycélium.

L'expérience olfactive

Le public a été invité à gratter un peu de bois en décomposition et à le humer profondément, puis à s'exprimer sur ce que l'odeur faisait ressurgir comme souvenirs personnels.

Coppet et Maulévrier auront leur chanson

COPPET

Les habitants sont invités à participer à la création d'un hymne au jumelage.

Depuis 2019, le chorégraphe Laurent Pichaud développe «...en jumelle», projet participatif qui explore la pratique du jumelage entre communes. A chaque étape, l'artiste et son équipe investissent une localité et ses liens avec la localité jumelée. Dans une démarche valorisant les savoir-faire locaux et l'expérimentation, ils collaborent avec des membres de la collectivité pour créer un dispositif artistique unique. Cette année, le far° et Laurent Pichaud s'associent à la Municipalité de Coppet pour réaliser un hymne jume-

lé sur la base du rapprochement entre Coppet et Maulévrier, dans le Pays de la Loire. Les paroles créées au cours d'ateliers seront mises en musique par le compositeur David Skeist de l'équipe artistique d'«...en jumelle». Au printemps, un groupe de Copétans et d'habitants de la région répètera sous la direction d'Olivier Borer, chef du Chœur du Léman. Puis, une délégation interprétera le chant en juillet prochain, lors de la Fête du bourg de Maulévrier. Aucun prérequis n'est nécessaire et toute personne intéressée est la bienvenue. **MMA**

Atelier d'écriture Hymne jumelé,
vendredi 18 mars de 20 à 22h
et samedi 19 mars de 10 à 12h.

Salle communale, place des Ormes 1,
Coppet. Entrée libre, nombre de
places limités, inscription à:
participation@far-nyon.ch

Une plateforme pour les festivaliers

HÉBERGEMENT En partenariat avec la ville de Nyon et l'office du tourisme, six festivals de la région lancent un site pour faciliter les recherches de logements pour leur public.

Il sera désormais plus simple de trouver un logement pendant les différents festivals de la région. L'organisation «Nyon, ville de festivals», qui regroupe Les Hivernales, Visions du réel, Caribana, Rives jazzy, Paléo et le far°, a mis sur pied une plateforme numérique en collaboration avec la Ville de Nyon et Nyon Région Tourisme. L'objectif est de connecter directement les festivaliers aux particuliers qui souhaitent mettre à disposition une chambre, un logement entier ou un coin de terrain le temps d'un festival. Le site fonctionne sur un modèle d'annonces émises par les logeurs. Ces derniers sont rémunérés selon un barème conseillé par l'office du tourisme.

Lancement retardé

La plateforme devait être lancée l'an dernier mais la pandémie a retardé le processus. La tenue des Hivernales, premier festival de l'année dans la région, a donné le top départ.

L'idée n'est pourtant pas nouvelle. L'inspiration vient de festivals français comme le Hellfest ou les Vieilles Charrues qui proposent déjà des services similaires.

«En mettant à disposition cette offre, nous voulions proposer une alternative. Nous pensons notamment aux étudiants qui n'ont pas forcément les moyens de loger à l'hôtel», explique Martine Chalverat, directrice administrative et opérationnelle du festival Visions du réel. Cette plateforme permet aussi de combler les éventuels manques d'hébergements. A l'instar du Caribana Festival qui ne peut pas proposer de camping à ses festivaliers.

Les hôteliers aussi de la partie

Pour être exhaustif, le site web offre également une visibilité aux hébergeurs professionnels. «Nous avons fait un sondage l'année passée auprès des hôteliers de la région et nous nous sommes rendu compte



Les festivaliers, ici les Hivernales, pourront dorénavant être connectés aux particuliers qui veulent louer des chambres. ARCH. CÉDRIC SANDOZ

qu'une infime partie d'entre eux étaient complets durant les festivals», indique Didier Miéville, directeur de Nyon Région Tourisme, partenaire du projet.

Les professionnels du logement accueillent cette nouveauté avec optimisme. Ils peuvent, grâce à la plateforme, proposer leurs chambres vides pendant la durée des festivals. «Notre clientèle est souvent internationale et avoir un ancrage régional à travers cette plate-

forme est aussi important pour nous», développe Joséphine Rausis, directrice du Base Hôtel à Nyon.

Il faudra attendre la fin de l'été pour faire un premier bilan de cette plateforme, lorsque tous les festivals de la région auront pu se tenir. Si tout se passe bien, ils pourront avoir lieu sans restriction pour la première fois depuis 2020. **CVU**

Le site est disponible sur:
www.festivalsnyon.ch

CULTURE L'ARRIVÉE D'ANNE-CHRISTINE LISKE ET LA CONTINUITÉ DU FAR°

La nouvelle directrice du Festival des arts vivants entend procéder par étapes, sans bouleverser les acquis, mais avec des idées à faire valoir. Rencontre. **P 12**



SIGFREDO HARO



Quand elle ne travaille pas au far*, dont elle a repris la direction en février, Anne-Christine Liske s'occupe de ses deux enfants, pratique le yoga et la balade en forêt. «Ma vie est bien remplie.»

SIGFREDO HARO

Anne-Christine Liske, un parcours européen

NYON Nommée en décembre, la nouvelle directrice du Festival des arts vivants s'inscrit dans la continuité de sa devancière, entre soutien aux artistes, mise en valeur des créations et inclusion des publics.

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

«O a beaucoup de souhaits, mais on ne pourra pas tout faire la première année.» Nommée en décembre et entrée en fonction en février à la direction du far*, Anne-Christine Liske n'entend pas pour autant révolutionner la maison. Son arrivée à la tête de la manifestation nyonnaise a débuté par «un mois de passation» aux côtés de sa prédécesseure Véronique Ferrero Delacoste, qui l'a dirigée durant douze ans après en avoir assuré la programmation avec la cofondatrice Ariane Karcher de 1996 à 2009. «L'idée est d'être dans la continuité même s'il y aura des changements», assure celle qui arrive du Théâtre Vidy-Lausanne où elle a occupé différents postes liés à la production des spectacles depuis 2014. Elle fut notamment l'adjointe de Caroline Barneaud, directrice des projets artistiques et internationaux.

Solide formation entre Paris, Strasbourg et Leipzig
Née en 1986 près de Cologne, Anne-Christine Liske a grandi en

Allemagne et en République tchèque où ses parents, tous deux professeurs, ont enseigné dans un lycée bilingue. «A Prague, il y avait un festival de théâtre en langue allemande où mes parents emmenaient leurs élèves. C'est là que j'ai découvert le théâtre de Christoph Marthaler, Thomas Ostermeier, Luk Perceval et de grands noms de la scène européenne.»

Depuis son plus jeune âge, la famille cultive un lien fort avec les arts. Théâtre, cinéma, peinture: c'est en tant que spectatrice qu'elle développe son intérêt pour la création et, après un Master en Droit européen entre Berlin et Paris, elle se spécialise en gestion et politique de la culture à Sciences Po Strasbourg, puis plus récemment en études curatoriales à Leipzig.

«Un parcours très européen», concède-t-elle dans un français parfait appris notamment dans un lycée parisien. Elle travaille par la suite dans divers lieux de culture comme le Théâtre de la Monnaie à Bruxelles et le festival d'Avignon où Vincent Baudriller, l'actuel directeur du Théâtre

Vidy-Lausanne, la repère et lui propose de rejoindre son équipe sur les bords du lac Léman.

A la fois fabrique et festival des arts vivants

C'était il y a huit ans. Installée à Lausanne depuis, mère de deux enfants, elle se consacre désormais à 100% au far*, un poste qui lui permet de «lier différentes connaissances acquises en cours de route. J'avais aussi envie de travailler au sein d'une équipe plus petite et de manière plus horizontale. Ici, je peux mettre en place une programmation, poursuivre la réflexion curatoriale, développer des projets in situ, à l'extérieur, dans la rue.» Ou dans la forêt de Burtigny, à l'image du format de la chorégraphe Sara Manente invitée par l'équipe précédente. «Technologie des champignons», dont le troisième atelier aura lieu ce samedi, avec notamment la projection du film «The Mushroom Speaks», de Marion Neumann. Une orientation extra-muros visant à fidéliser d'autres publics, impulsée par sa devancière et qu'elle souhaite prolonger.

Car depuis quelques années, le far* ne se résume plus à la seule formule festivalière du mois d'août. L'événement s'inscrit dans une temporalité annuelle qui fait notamment la part belle à l'accompagnement d'artistes en résidence. Outre Sara Manente, le far* accueille le trio Maxime Gorbatchevsky, Floriane Mésenge et Jean-Daniel Piguot ainsi que Pauline Brun et Marcos Simoes qui répètent en ce moment dans la salle des Marchandises.

«Faire connivences»: les leviers de l'empathie

Trois autres artistes, issus de la région de Nyon et de Lucerne, rejoindront bientôt la fabrique nyonnaise des arts vivants dans une nouvelle collaboration avec Südpol Lucerne. Pour donner de la visibilité à la recherche à l'année aux Marchandises, la nouvelle directrice et son équipe, en lien avec Pro Senectute Vaud, imaginent un nouveau format, à découvrir à l'automne: «Les soupes du far*», un moment social et convivial pour partager autour de la création avec les publics d'ici. Une approche par l'empathie et la mise en commun qui tient à cœur à Anne-Christine Liske. Ce qu'illustre le titre de la prochaine édition du festival qui se tiendra du 10 au 20 août, «Faire connivences». Une manière d'attirer l'attention sur la dimension sensible et sociale de l'expérience esthétique.

Durabilité sociale et écologique

C'est un des maîtres-mots de l'orientation souhaitée par Anne-Christine Liske et son équipe: la durabilité. Elle se décline par des projets inscrits dans le temps long de la création, mais aussi par un souci écologique au sens large, incluant par exemple la question du management. L'établissement d'une charte éthique à l'interne visant au soin de l'humain, de la terre et au partage équitable est en discussion. La question des publics est une autre préoccupation. Elle s'illustre par des collaborations entre artistes et spectateurs-acteurs, comme le projet «Dream Teen», débuté l'an passé

avec un groupe de 14-20 ans. Il en résultera une cocréation en forme de «voyage audio dans une caravane», qui sera présentée lors du festival en août. Enfin, l'institution culturelle poursuit sa quête de fidélisation en proposant, notamment, une formule de soutien «ami.e.s du far*». Le premier prix de la cotisation a été abaissé à 30 francs et donne accès à certains avantages. Prochain rendez-vous le 11 mai (19h) pour une soirée autour de l'artiste Marion Zurbach et de son film, «Les Promises», œuvre chorégraphique réalisée dans les quartiers nord de Marseille.

Infos

www.far-nyon.ch

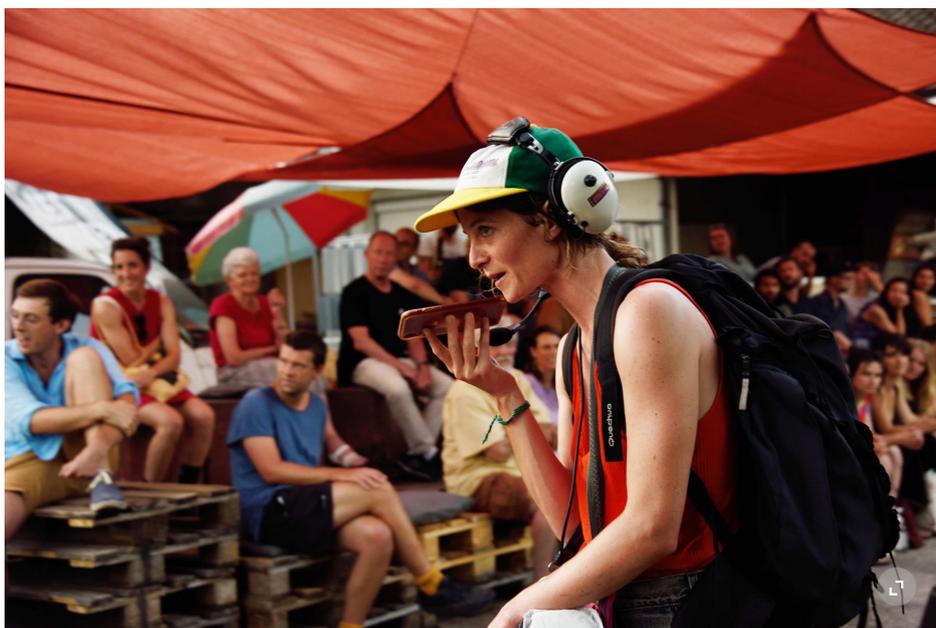
Floriane Mésenge, oiseau migrateur et glaneuse de récits

L'artiste fait escale à Vidy en «Autostop»! Cette performance tient l'affiche des «Newcomeuses», rendez-vous de la relève des arts scéniques.



Natacha Rossel

Publié: 02.06.2022, 10h31

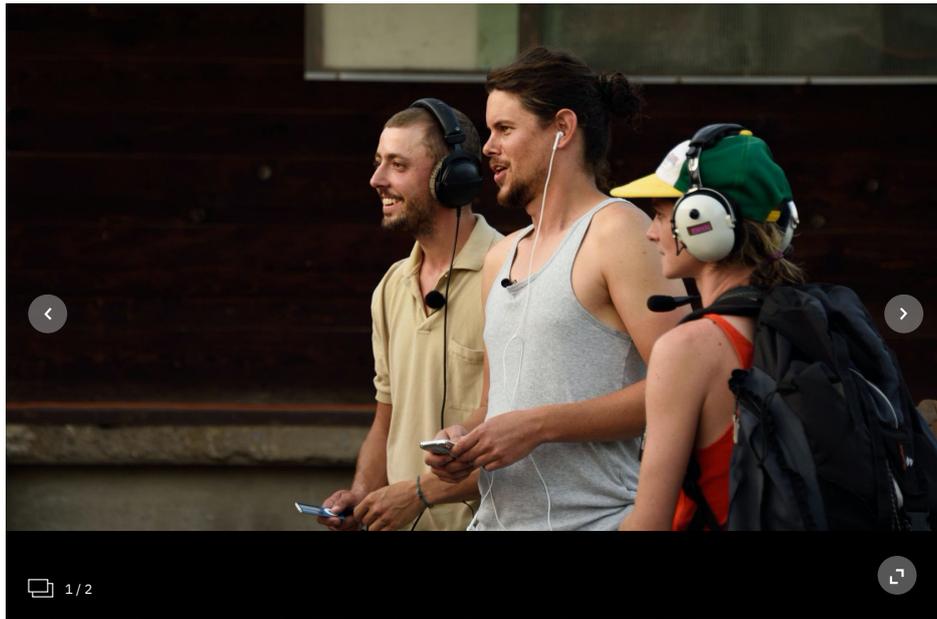


Floriane Mésenge dans la première étape de son «Autostop», en 2021 au far° à Nyon.

Arya Dil

À l'inverse de son homonyme à plumes, [Floriane Mésenge](#) est un oiseau migrateur. Dès l'âge de 14 ans, elle a sillonné les routes de sa France natale en faisant du stop. Au gré de ses dernières pérégrinations, la comédienne et metteuse en scène a glané des récits, des anecdotes, des confessions. Avec ce matériau brut, fragmentaire et polysémique, la jeune artiste a modelé une performance déroutante, à l'affiche d'un mini-festival dédié à la relève des arts scéniques, du 9 au 12 juin au Théâtre de Vidy. Cette année, le rendez-vous se décline entièrement au féminin: les «Newcomeurs» se muent en [«Newcomeuses»](#) ↗ (*lire encadré*).

Après une première étape l'été dernier au far° ([festival des arts vivants](#) ↗) à Nyon, Floriane Mésenge dévoile la deuxième étape de son [«Autostop»](#) ↗, pièce intimiste imaginée avec la complicité de deux comparses embarqués en cours de route, Maxime Gorbatchevsky et Jean-Daniel Piguet.



Maxime Gorbatchevsky, Jean-Daniel Piguet et Floriane Mésenge dans la première étape de leur «Autostop», au far°. Arya Dil

Au cours de centaines d'heures de voiture, les trois artistes ont recueilli mille histoires, les consignnant sur papier, en vidéo ou dans des enregistrements sonores. «Les trois quarts des voyages sont les miens et j'ai commencé à écrire ce spectacle seule, raconte la comédienne. Puis j'en ai discuté avec Maxime et Jean-Daniel, deux amis, qui pratiquent eux aussi l'autostop. J'ai eu envie de partager cette aventure, ils m'ont donc rejointe.»

«On passe deux ou trois heures dans une voiture et on ne se reverra jamais. Je pense que ce paramètre libère la parole.»

Floriane Mésenge, comédienne et metteuse en scène

Sur la pelouse de Vidy, la performance déroule la folle journée d'une autostoppeuse, Floriane. Une épopée du quotidien, nourrie de rencontres avec des automobilistes comme vous et moi. Riche d'un matériau colossal, le trio a écrit une partition polysémique, dépliant plusieurs thèmes: le féminisme, le milieu carcéral, les «gilets jaunes», le monde de la police ou la sexualité.

«On passe deux ou trois heures dans une voiture et on ne se reverra jamais. Je pense que ce paramètre libère la parole, souligne Floriane Mésenge. Les gens se sont livrés très facilement.» L'habitacle comme écrin de confidences. Mais aussi de moments délicats: «Je parle aussi d'expériences qui se sont mal passées.»

Après le far° et Vidy, le trio reprendra la route pour une ultime étape du voyage prévue cet été... à nouveau au far° (du 14 au 17 août). Histoire de boucler la boucle.

La nouvelle équipe du far° nous invite à «faire connivence»

Anne-Christine Liske a repris les rênes de la manifestation en février. Elle dévoile le menu de la 38^e moisson, attendue du 10 au 20 août.



Natacha Rossel
Publié aujourd'hui à 17h19



Le spectacle «La notte è il mio giorno preferito» d'Annamaria Ajmone (Usine à gaz, 19 et 20 août).
Andrea Macchia

«Faire connivence.» Le credo de la 38^e édition du [far°](#), festival des arts vivants à Nyon, sera de tisser des liens entre les êtres vivants. Ce mantra, c'est aussi une invitation à faire connaissance avec la nouvelle équipe du festival. En février, [Anne-Christine Liske](#) a repris les rênes de la manifestation, après le départ de [Véronique Ferrero Delacoste](#). Garni d'un tiers d'artistes suisses, le festival se disséminera du 10 au 20 août dans différents lieux et marquera son retour à l'Usine à Gaz. Interview express.



Anne-Christine Liske, nouvelle directrice du far°.
Matthias Steffen

Comment vous êtes-vous approprié ce festival et son programme, conçu en partie par l'ancienne équipe?

Au cours du mois de passation, j'ai rencontré les artistes invités par Véronique Ferrero Delacoste, je suis allée découvrir leurs spectacles et j'ai visionné des captations. Puis nous avons ajouté plusieurs propositions pour compléter la programmation. La notion de «connivence» vise aussi à raconter cette transition: nous cherchons à nouer un lien entre la nouvelle équipe, les artistes et le public.

Quelle est votre vision pour le festival?

Je souhaite que le far° reste un lieu ouvert, avec des propositions pointues mais accessibles à toutes et tous. Les thématiques liées à la durabilité sociale et écologique me tiennent particulièrement à cœur. Elles se refléteront sous plusieurs formes dans les spectacles que nous accueillerons. L'an prochain, nous allons également développer notre programme «Extra Time» (*ndlr: tremplin de la relève*) au niveau national, en partenariat avec la Suisse allemande et le Tessin, sous le nom «Extra Time +».

Nos trois coups de cœur

▼ Afficher plus

Deux spectacles sont en anglais sans surtitres. D'autres invitent les enfants à tenter l'expérience du far°. Quels publics souhaitez-vous atteindre?

Les spectacles en anglais sont ouverts à toutes les personnes qui comprennent la langue de manière passive, il n'est pas nécessaire de la parler parfaitement. Quant au jeune public, nous avons identifié deux propositions accessibles aux enfants. L'an prochain, nous proposerons une programmation spécifiquement destinée aux jeunes spectatrices et spectateurs.

Nyon, divers lieux
Du 10 au 20 août
www.far-nyon.ch

Avec Anne-Christine Liske à sa tête,
le far° de Nyon restera «pointu mais accessible», 5 mai 2022

Avec **Anne-Christine Liske**
à sa tête, le far° de Nyon
restera «pointu mais
accessible»

Page 23

MATTHIAS STEFFEN



société

Le nouveau credo du far° : « faire connivence »

Programme

Anne-Christine Liske a repris, en février, les rênes du Festival des arts vivants à Nyon. Elle dévoile le menu de la 38^e moisson, attendue du 10 au 20 août.

«Faire connivence.» Le credo de la 38^e édition du far°, festival des arts vivants à Nyon, sera de tisser des liens entre les êtres vivants. Ce mantra, c'est aussi une invitation à faire connaissance avec la nouvelle équipe du festival. En février, Anne-Christine Liske a repris les rênes de la manifestation, après le départ de Véronique Ferrero Delacoste. Garni d'un tiers d'artistes suisses, le festival se disséminera du 10 au 20 août dans différents lieux et marquera son retour à l'Usine à Gaz. Interview express.

Comment vous êtes-vous approprié ce festival et son programme, conçu en partie par l'ancienne équipe?

Au cours du mois de passation, j'ai rencontré les artistes invités par Véronique Ferrero Delacoste, je suis allée découvrir leurs spectacles et j'ai visionné des captations. Puis nous avons ajouté plusieurs propositions pour compléter la programmation. La notion de «connivence» vise aussi à raconter cette transition: nous cherchons à nouer un lien entre la nouvelle équipe, les artistes et le public.

Quelle est votre vision pour le festival?

Je souhaite que le far° reste un lieu ouvert, avec des propositions pointues mais accessibles à toutes et tous. Les thématiques liées à la durabilité sociale et écologique me tiennent particulièrement à



Anne-Christine Liske, nouvelle directrice du far°.

cœur. Elles se refléteront sous plusieurs formes dans les spectacles que nous accueillerons. L'an prochain, nous allons également développer notre programme «Extra Time» (*ndlr: tremplin de la relève*) au niveau national, en partenariat avec la Suisse alémanique et le Tessin, sous le nom «Extra Time +».

Deux spectacles sont en anglais sans surtitres. D'autres invitent les enfants à tenter l'expérience du far°. Quels publics souhaitez-vous atteindre?

Les spectacles en anglais sont ouverts à toutes les personnes qui comprennent la langue de manière passive, il n'est pas nécessaire de la parler parfaitement. Quant au jeune public, nous avons identifié deux propositions accessibles aux enfants. L'an prochain, nous proposerons une programmation spécifiquement destinée aux jeunes spectatrices et spectateurs. **Natacha Rossel**

Nyon, divers lieux

Du 10 au 20 août
www.far-nyon.ch

Nos trois coups de cœur

● **«Biche»** Les chorégraphes romandes Marion Zurbach et Géraldine Chollet retracent la vie cabossée de Biche, ancienne danseuse de l'Opéra de Marseille dont le destin a chaviré après un accident de voiture. Sur la scène des Marchandises (10-13 août), les deux danseuses prodiguent un «soin dansé», oscillant entre fêlures, résilience et renaissance. **«Mi vida en tránsito»** L'artiste zurichois Savino Caruso (Prix Premio 2021) conte sa rencontre avec le danseur argentin Elvio Ávila. Une amitié forte s'est nouée entre les deux hommes

lorsque Elvio a perdu son statut de résident en Suisse, où il vivait depuis plusieurs années. L'un en scène, l'autre à l'écran, les deux hommes font le récit de leur quête commune de beauté et d'espoir (12-23 août).

«Autostop» Floriane Mésenge a embarqué les comédiens Jean-Daniel Piguet et Maxime Gorbatchevsky dans son épopée théâtrale démarrée l'an dernier au far°. Après une escale prometteuse au Théâtre de Vidy, le trio arrivera à destination à la rue des Marchandises (14-17 août).

Arts vivants Rencontre
avec Anne-Christine Liske,
nouvelle directrice du far°,
à Nyon
page 23

Scènes

Anne-Christine Liske, la nouvelle gardienne du far°

Issue de la production européenne, la nouvelle directrice souhaite un festival des arts vivants qui s'adresse à tous, sans distinction. Elle évoque la 38e édition du rendez-vous nyonnais qui débute mardi prochain et court jusqu'au 20 août

Marie-Pierre Genecand

Comme les deux précédentes directrices du far° – festival des arts vivants – elle a les yeux couleur azur, une eau limpide dans laquelle plonger. Mais, à l'inverse d'Ariane Karcher, fondatrice du rendez-vous, et de Véronique Ferrero Delacoste, à l'œuvre pendant les douze dernières années, Anne-Christine Liske est discrète, sinon secrète.

On sent ses origines du Nord – la trentenaire a grandi dans une petite ville près de Cologne – et on l'imagine sans peine dans sa dernière fonction de « directrice adjointe des projets artistiques et internationaux » à Vidy-Lausanne, un métier qui se pratique plus dans les coulisses que sur le devant de la scène. Ainsi, c'est sans falbala que la nouvelle boss du festival nyonnais se présente et présente la 38e édition de la manifestation qui débute ce mardi.

Faire connivence

La thématique de cette programmation, dont 90% sont signés par la directrice sortante? « Faire connivence, répond la nouvelle venue. Un jeu de mots entre faire connaissance, puisque c'est mon premier festival et que je souhaite me familiariser avec l'équipe et le public. Et le lien qu'on doit développer avec toutes les formes du vivant, humain, végétal et animal, si l'on veut en finir avec les dégâts sur le climat.»

Ce principe d'hybridité se retrouve dans le nouveau visuel imaginé par We Play Design, studio de graphisme lausannois emmené par Sophie Rubin et Cédric Rossel. Sur chacune des onze affiches s'illustre dans des couleurs pop une rencontre entre deux règnes. Une orchidée couplée avec une araignée, un coude humain qui devient aile, un oiseau qui finit en banane ou encore un escargot qui débouche sur une plante... Une proposition ludique et dynamique, comme le programme qui est passé de 80 à 50 pages et se veut très concret, pour « que chacun et chacune s'approprie le festival et navigue plus aisément à travers les rendez-vous.»

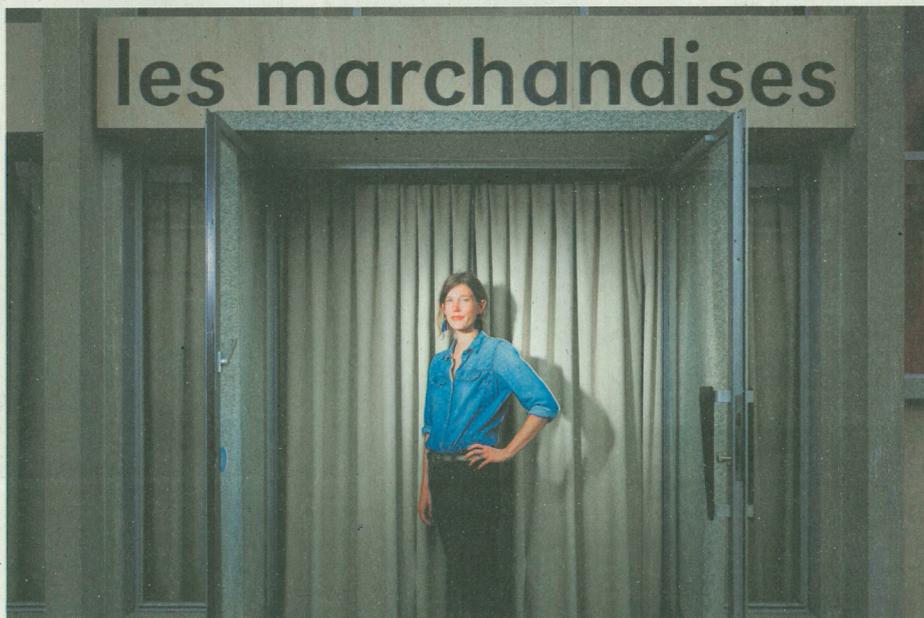
«Je défends l'exigence des choix artistiques, mais je défends aussi la facilité d'accès», poursuit celle qui vient de passer sept ans comme responsable de production internationale, puis directrice adjointe des projets artistiques, à Vidy-Lausanne. En quoi consistait son travail? «J'encadrais des artistes comme Christoph Marthaler, Stefan Kaegi ou Steven Cohen. Je construisais un budget avec eux, je faisais passer des auditions pour leur distribution et je regardais quel théâtre était compatible avec leur projet pour organiser des coproductions. J'aimais beaucoup me mettre à la place des lieux partenaires pour comprendre leur logique», raconte cette multi-diplômée. Après avoir étudié le droit franco-allemand à Paris et à Potsdam, Anne-Christine Liske a accompli un master en politique et gestion de la culture, à Strasbourg.

L'eau, un élément si humain

«J'ai toujours beaucoup voyagé. Nous avons d'abord habité à Gummersbach, près de Cologne, jusqu'à mes 11 ans. Mon père était directeur de collège et professeur de maths, ma mère enseignait l'allemand. Ensuite, nous avons déménagé à Liberec, en Tchéquie, puis, cinq ans après, je suis allée dans une famille d'accueil, à Paris. Une fois diplômée, à 24 ans, j'ai travaillé à Paris, Bruxelles et Avignon, avant d'arriver à Vidy-Lausanne. J'ai toujours su que je voulais faire de la programmation artistique, mais, avant, j'ai eu besoin de me former aux rouages du théâtre et des arts plastiques.»

D'où, encore, un master en études curatoriales, accompli à l'Ecole des beaux-arts, à Leipzig, de 2019 à 2021. Au terme de cette troisième formation académique, Anne-Christine Liske a conçu l'exposition *L'Humain comme être aquatique*, à Berlin. L'idée? «Que l'être humain, composé à 70% d'eau, se reconnecte avec cet élément, dans son corps et dans son environnement.»

C'est justement ce que propose Shannon Cooney dans *Fluid Resilience*, à l'enseigne de



La nouvelle patronne du far° évoque sa mission en soulignant «le lien qu'on doit développer avec toutes les formes du vivant – humain, végétal et animal – si l'on veut en finir avec les dégâts sur le climat.» (Valentin Flauraud/VPix.com pour Le Temps)

«Nous encourageons la présence d'enfants, ou de personnes en situation de handicap, en organisant pour la première fois au far° des représentations Relax»

cette 38e édition du far°. Du jeudi 18 au samedi 20 août, l'artiste canadienne emmènera le public au bord du Boiron, un ruisseau nyonnais, et, avec Jan Burkhardt et Sigal Zouk, lui apprendra à «se la couler douce». Il s'agit de retrouver «nos vagues, nos tourbillons intérieurs et se laisser porter par eux.»

L'amour du laboratoire

Beaucoup de douceur aussi dans *She Gave It to Me, I Got It from Her*. Aux mêmes dates, la Portugaise Clara Amaral invitera un petit groupe de spectateurs à ouvrir le livre d'une généalogie de femmes qui n'ont jamais eu l'usage de l'écriture. «J'ai un faible pour ces projets qui permettent des rencontres improbables. Comme *Sketch of Togetherness*, il y a trois ans, le projet de Lea Moro qui avait mis en lien la politicienne Catherine Labouchère et l'artiste Claire Dessimoz. Je pense que l'art peut faire ça: créer des alliances, ouvrir les horizons, remodeler les convictions.»

Quelle est la nouveauté apportée par Anne-Christine Liske au rendez-vous estival? «Un élargissement de la programmation au jeune public, que je vais concrétiser en 2023», répond la jeune femme, mère d'une petite fille de 6 ans. «Pour l'heure, nous encourageons la présence d'enfants, ou de personnes en situation de handicap, en organisant pour la première fois au far° des représentations Relax. Nous indiquons par ailleurs dans le programme quels spectacles sont adaptés à des enfants accompagnés et à des personnes dont la mobilité est réduite.»

C'est le cas, par exemple, pour *Mold*, les 10 et 11 août, une création très colorée de l'Italienne Sara Manente autour d'un jardin qui est «dédié à la culture, à l'abandon, au tressage et à la germination». Et, aux mêmes dates, pour *Bruno*, un spectacle de la danseuse Alix Eynaudi dans lequel trois personnages dialoguent avec une immense sculpture et un important arsenal lumineux. «C'est un hommage de la chorégraphe à Bruno Pocheiron, son créateur lumières. J'aime beaucoup ce spectacle que j'ai vu à Bruxelles, car

il valorise les métiers de la scène et laisse beaucoup de place à l'imaginaire.»

Si la jeune curatrice a souhaité prendre la direction du far°, festival modeste dont le budget d'un million de francs est financé à 55% par la convention qui réunit la ville, la région de Nyon et le canton de Vaud, c'est parce qu'elle en apprécie «le caractère horizontal – tout se décide en groupe –, et le côté laboratoire». «Le far° permet vraiment d'expérimenter des projets sur le terrain, comme, cette année encore, le rapport à la frontière de Laurent Pichaud, proposition gratuite pendant toute la durée du festival. Ou la rencontre entre un chasseur et un pêcheur imaginée par Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre qui aura lieu dans la forêt de Saint-Cergue. J'aime ce côté hors les murs et échappées libres.»

Force tranquille

Ce ne sont pas les ados de *Dream Teen* qui diront le contraire. Dans une caravane qui officiera sur la place des Marchandises durant tout le festival, ces jeunes créateurs proposeront une création qui conjugue travail sur le son et récits de voyage. Nathalie Garbely, chargée de participation culturelle du far°, collabore avec elles et eux depuis octobre dernier.

Quand on demande à Anne-Christine Liske quelles sont les qualités qui, selon elles, l'ont portée à la direction du far°, elle évoque «une qualité d'écoute, un esprit d'analyse et une capacité d'adaptation liée aux différents lieux où elle a habité.» On peut ajouter la force tranquille et la détermination à la liste de ses dispositions. ■

far° – Festival des arts vivants, Nyon, du 10 au 20 août. far-nyon.ch

far° fabrique des arts vivants

10 août 2022 - 20 août 2022

St-Cergue - Fête et Festival

Depuis plus de trente ans, se tient à Nyon, au mois d'août de chaque année, la vaste fabrique des arts vivants, far°. Les domaines du théâtre, de la danse, de la performance et de toutes les nouvelles pratiques artistiques peuvent être explorés pendant plus d'une semaine. Le far°, dédié aux esthétiques contemporaines les plus originales, a maintenu un programme suisse et international depuis sa création.

L'événement devient pendant onze jours un lieu de rencontre majeur pour s'imprégner des arts vivants. Réunissant les conditions propices à une véritable émulation artistique, de nombreuses occasions se déploient pour approfondir l'expérience des œuvres en ouvrant des espaces de discussions. Destiné à tous les publics.

far° fabrique des arts vivants 1264 St-Cergue - CH

Tél: +41 22 365 15 50

far@festival-far.ch <https://far-nyon.ch/festival/section-edition/programme-2022/avec-lanimal.html>

Liens

Site Internet

Nyon célèbre les arts vivants

Publié aujourd'hui

La Côte » La 38e édition du far° se tient dès mercredi à Nyon, jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à faire «faire connivences».«Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble, dans la joie et la confiance que procurent la certitude d'être portés par nos acolytes», c'est l'ambition de cette cuvée 2022, ont écrit hier les organisateurs dans un communiqué.Le programme, qui comporte une vingtaine de projets, permettra de «réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil » ou encore «désapprendre à raconter».Le far° est dirigé depuis février par Anne-Christine Liske, mais cette 38e édition porte encore essentiellement la marque de l'ancienne direction. ATS

Le far° incite à «faire connivences»

La 38e édition du far° se tient dès mercredi à Nyon (VD), jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à faire «faire connivences». «Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble, dans la joie et la confiance que procurent la certitude d'être portés par nos acolytes», c'est l'ambition de cette cuvée 2022, écrivent les organisateurs. Le programme, qui comporte une vingtaine de projets, permettra de «réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil», s'exercer à «porter une attention renouvelée à l'autre», «se plonger en nature» ou encore «désapprendre à raconter». Le far° est dirigé depuis février par Anne-Christine Liske. ATS

Festival des arts vivants à Nyon

Une ode à l'amitié, pansement des âmes



Savino Caruso, sur scène, et Elvio Ávila, à distance, racontent leur histoire dans «Mi vida en tránsito». RALPH KUEHNE

Séparés par un océan, Savino Caruso et Elvio Ávila racontent leur lien né sur fond de dépression dans leur spectacle «Mi vida en tránsito».

Natacha Rossel

L'amitié de deux hommes contre vents et marées. Séparés par un océan, l'Argentin Elvio Ávila et le Suisse Savino Caruso ont trouvé dans l'art une vigie pour maintenir ce lien solide, intense, qui les unit depuis deux ans. Dans «Mi vida en tránsito», les deux artistes racontent leur vécu commun sur fond de dépression et d'idées noires. Ce spectacle sombre et lumineux à la fois, hissé à la première place du concours PREMIO (prix d'encouragement pour les arts de la scène), tient l'affiche du Festival des arts vivants (far°), qui s'ouvre ce mercredi à Nyon.

Elvio Ávila et Savino Caruso se sont rencontrés en pleine tempête existentielle. Installé en Suisse depuis une dizaine d'années, passé par l'Académie Dimitri au Tessin avant de décrocher un master en théâtre à Berne, Elvio Ávila était sur le point de perdre son statut de résident. La pandémie a anéanti ses recherches d'emploi et son permis n'a pas été renouvelé. Coup de massue.

C'est là que Savino Caruso entre en scène: «Je faisais partie d'un groupe qui vient en aide aux personnes confrontées à la politique d'immigration, raconte l'artiste et activiste. Quand j'ai rencontré El-

vio, il était hospitalisé dans un établissement psychiatrique. Il a fait plusieurs tentatives de suicide.» La vie qu'il avait rêvée s'est écroulée du jour au lendemain.

Duel façon western

Leurs chemins se croisent alors que Savino Caruso est lui aussi habité par un spleen profond. Peu à peu, les deux hommes partagent leurs états d'âme. «Je ne connais pas ce désir de mourir qu'a vécu Elvio, mais nous avons beaucoup parlé de dépression, de notre mal-être.» Les voilà frères face à l'adversité. Finalement, Elvio Ávila renonce à son rêve suisse, peut-être

pour toujours. Fragilisé, usé par les démarches administratives sans fin, il rentre dans son pays natal.

Rien, ni les milliers de kilomètres ni les épreuves, ne fêlera leur amitié. Au contraire, ils en feront une force. «On s'est dit que la manière la plus forte de rester en contact était de créer un projet commun.» Ils s'écrivent, se parlent par Zoom et, par bribes, fabriquent un spectacle joué à distance: le Suisse sur les planches, l'Argentin à l'écran depuis son appartement à San Rafael, dans la province de Mendoza. Par-delà l'Atlantique, le duo raconte son histoire, intime, qui confine à l'universel.

«L'écriture de cette pièce nous a permis d'ouvrir des sujets de société qui concernent tout le monde, comme la migration et la santé psychique, mais aussi la socialisation masculine.» Selon des études, 70% des personnes qui tentent de mettre fin à leurs jours sont des hommes. Or, «on n'en parle jamais entre amis. C'est un sujet très tabou.»

Ondoyant dans un jeu de lumière, le tandem se confie à la manière d'un dialogue épistolaire. Le récit se pare de touches de légèreté. Ils chantent, dansent, blaguent et creusent la matière théâtrale pour déplacer le réel: dans une scène, Elvio Ávila se confronte à lui-même dans un duel façon western. Métaphore poétique des idées sombres.

Les deux hommes ont trouvé dans l'art un lieu de refuge. Bâti sur des ruines, «Mi vida en tránsito» panse leurs âmes cabossées. Le théâtre comme thérapie? Savino Caruso raconte: «Pendant les répétitions, on a fait des essais autour de nos crises de panique. Nous n'avons pas gardé ces passages dans le spectacle, mais le fait d'avoir porté cette émotion à la scène nous a permis de mieux vivre nos attaques de paniques réelles.» Nul doute que la partition saura aussi

toucher les spectatrices et spectateurs de ces vies en transit.

Nyon, salle communale

Ve 12 et sa 13 août (21 h)

Âge conseillé: dès 14 ans

www.far-nyon.ch

Un festival en connivence

● «Faire connivence.» Le mantra de la 28^e moisson du far°, du 10 au 20 août, nous invite à nous reconnecter avec les êtres vivants, les textures végétales, les sens. L'équipe a défriché les pistes creusées par les artistes pour proposer quatre cheminements possibles dans le riche programme. Désapprendre, d'abord, notre rapport au monde, avec la danse funambule de Mikko Niemistö dans «Odd Meters», le voyage onirique d'Alix Eynaudi dans «BRUNO» et l'installation visuelle de Sara Leghissa dans «Rettilario». Renouveler nos perceptions, ensuite, avec le «soin dansé» prodigué par Marion Zurbach et Géraldine Chollet dans «Biche», le témoignage d'Elvio

Ávila et Savino Caruso dans «Mi vida en tránsito» et la partition intergénérationnelle de Boglárka Börcsök et Andreas Bolm. Se plonger à corps perdu dans la nature, encore, avec la belle fable «Avec l'animal» de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre, la danse lupine d'Annamaria Ajmone dans «La notte è il mio giorno preferito», la pièce mycélienne de Sara Manente dans «MOLD» et la chorégraphie fluviale de Shannon Cooney dans «Fluid Resilience». Recomposer des arcs narratifs, enfin, avec la proposition astrophysique de Cuqui Jerez et Óscar Bueno dans «Supernova», et le cadavre exquis de Pauline Brun et Marcos Simões dans «Tie-Tool». **NRO**

NYON

LE FAR° VEUT JOUER LA CONNIVENCE

Anne-Christine Liske, directrice du far° veut affirmer le festival comme un lieu de rencontre «entre humains, mais également avec le monde non-humain, en abordant des liens à la forêt, aux animaux, à l'eau ou aux champignons». Sa sélection de spectacles. **P 5**

Le far° 2022: une édition sous le signe de l'échange

NYON Du 10 au 20 août, le far°, festival des arts vivants, prend ses quartiers à la rue des Marchandises. Sa directrice, Anne-Christine Liske, nous présente trois des dix-huit spectacles piochés dans la programmation.

PAR ARTHUR.DU SORDET

«**F**aire connivences. Derrière l'intrigante thématique de l'édition 2022 du far°, qui débute ce mercredi, se cache la volonté d'affirmer le festival comme un lieu de rencontre où l'on «tisse des complicités». Entre humains, mais également avec le monde non-humain, détaille Anne-Christine Liske, directrice et programmatrice du far°. Le festival aborde nos liens à la forêt, aux animaux, à

l'eau ou encore aux champignons». Comme un écho aux problématiques écologiques. Du 10 au 20 août, la manifestation nyonnaise propose dix-huit créations originales à découvrir à la Salle communale, à l'Usine à gaz mais aussi en plein air à Saint-Cergue ou encore au bord de la rivière du Boiron. A la rue des Marchandises, la buvette du far° a fait peau neuve. Deux collectifs d'architectes, la-clique et Sujets Ob-



«Nous espérons que cela permette aux gens qui n'en auraient pas les moyens de venir.»

ANNE-CHRISTINE LISKE
DIRECTRICE DU FAR°

jets/, ont conçu l'espace en réutilisant des matériaux existants. Sur la place, on trouve une grande et longue table qui évoque le banquet ainsi qu'une tour de plantes. Une installation qui fait référence à l'échange et le rapport humain-nature.

De nouveaux pas vers l'inclusivité

Nouveauté cette année, le far° introduit le concept des Représentations Relax pour trois de

ses spectacles, les 11, 16 et 19 août. Se voulant le plus inclusives possible, ces représentations ont pour but d'être adaptées à tout le monde. Concrètement, cela signifie qu'une personne accompagne le public à l'entrée et à la sortie, que les lumières et les effets sonores sont adoucis et que la porte de la salle reste ouverte afin de laisser entrer et sortir pendant la représentation. «Ça permet notamment aux adultes avec un bébé de venir sur place».

Le festival met également en place un système de billets suspendus. Le concept est simple: certaines personnes peuvent payer des billets supplémentaires que des personnes en difficulté financière pourront obtenir gratuitement. «Nous espérons que cela permette à des gens qui n'en auraient pas les moyens de venir». Deux pas vers l'inclusivité qui entrent en résonance avec la thématique de l'année, la connivence. Programme complet: www.far-nyon.ch

Le coup de cœur



«Difficile de n'en citer qu'un», avoue la programmatrice. Elle cite tout de même Figuring Age, une performance conçue par Boglárka Börcsök et Andreas Bolm, à voir à la Salle communale les 16, 17 et 18 août. Ce projet conte l'histoire de la naissance de la danse moderne en Hongrie au travers des récits de vie d'Irén, Éva et Agnes, trois femmes rencontrées par les artistes. La pièce se compose d'une partie documentaire sous forme de vidéo puis, Boglárka Börcsök incarne ces trois femmes par la danse, évoquant le corps et son vieillissement. «Une très belle valorisation de la vieillesse, se réjouit Anne-Christine Liske. Dans notre société, ce n'est pas toujours le cas».

Le plus accessible

Pour découvrir l'univers du far° avec un spectacle accessible, la programmatrice recommande Avec l'animal de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre. Deux artistes qui enquêtent depuis quelques années sur le monde sauvage auprès de gardes-faunes, gardes-chasses ou de pêcheurs. L'un chasseur, l'autre pêcheur, Serge Bregnard et Bernard Magnin, raconteront au public le lien qu'ils entretiennent avec une nature qu'ils ont vu se transformer, en première ligne. Ce témoignage en scène prend place à Saint-Cergue dans un «très beau cadre avec vue sur le lac». «Une belle sortie en plein air», promet Anne-Christine Liske. Rendez-vous à la gare de Saint-Cergue pour une petite marche de quinze minutes, du 11 au 14 août, à 20 heures.



Le plus original



Pour Anne-Christine Liske, le projet le plus original de l'édition c'est La notte è il mio giorno preferito, le dernier spectacle joué à l'Usine à Gaz, les 19 et 20 août. «C'est la transposition de nuits que l'artiste a passées en forêt à la salle de spectacle, détaille la programmatrice. C'est très intéressant, on se sent en forêt alors qu'on est au théâtre». Ce projet de Annamaria Ajmone se saisit d'une problématique actuelle souvent polarisée: la cohabitation avec les loups. Le vendredi 19 août, une rencontre est organisée avec des spécialistes de l'association MiddleWay et de WWF Valais. «L'objectif est de permettre la discussion et d'imaginer des solutions possibles à une cohabitation».

Le far° à Nyon: une édition sous le signe de l'échange

Du 10 au 20 août, le far°, festival des arts vivants, prend ses quartiers à la rue des Marchandises à Nyon. Sa directrice, Anne-Christine Liske, nous présente trois des dix-huit spectacles piochés dans la programmation.

10 août 2022, Arthur Du Sordet



Fluid Resilience est une chorégraphie de Shannon Cooney qui sera re-créeée au bord de la rivière du Boiron du 18 au 20 août.

Le far° à Nyon incite à « faire connivences »

Arts vivants ► La 38^e édition du far° se tient dès mercredi à Nyon, jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à « faire connivences ».

« Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble, dans la joie et la confiance que procurent la certitude d'être portés par nos acolytes », c'est l'ambition de cette cuvée 2022.

Le programme, qui comporte une vingtaine de projets, permettra de « réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil », s'exercer à « porter une attention renouvelée à l'autre », « se plonger en nature » ou encore « désapprendre à raconter ». Trois propositions sont gratuites: *Par la fenêtre orange*, de Dream Teen, *...en jumelle - en chanté*, de Laurent Pichaud et *Résilience corps fluide*, un atelier de Shannon Cooney.

Le far° est dirigé depuis février par Anne-Christine Liske, mais cette édition porte encore essentiellement la marque de l'ancienne direction. **ATS** Du 10 au 20 août à Nyon. Infos: far-nyon.ch



Biche, performance de Marion Zurbach et Géraldine Chollet, sera prodiguée comme un soin. ROBIN PLUS

Une ode à l'amitié, pansement des âmes



Savino Caruso, sur scène, et Elvio Ávila, à distance, racontent leur histoire dans «Mi vida en tránsito». RALPH KUEHNE

Séparés par un océan, Savino Caruso et Elvio Ávila racontent leur lien né sur fond de dépression dans leur spectacle «Mi vida en tránsito».

Natacha Rossel

L'amitié de deux hommes contre vents et marées. Séparés par un océan, l'Argentin Elvio Ávila et le Suisse Savino Caruso ont trouvé dans l'art une vigie pour maintenir ce lien solide, intense, qui les unit depuis deux ans. Dans «Mi vida en tránsito», les deux artistes racontent leur vécu commun sur fond de dépression et d'idées noires. Ce spectacle sombre et lumineux à la fois, hissé à la première place du concours PREMIO (prix d'encouragement pour les arts de la scène), tient l'affiche du Festival des arts vivants (far^o), qui s'ouvre ce mercredi à Nyon.

Elvio Ávila et Savino Caruso se sont rencontrés en pleine tempête

existentielle. Installé en Suisse depuis une dizaine d'années, passé par l'Académie Dimitri au Tessin avant de décrocher un master en théâtre à Berne, Elvio Ávila était sur le point de perdre son statut de résident. La pandémie a anéanti ses recherches d'emploi et son permis n'a pas été renouvelé. Coup de massue.

C'est là que Savino Caruso entre en scène: «Je faisais partie d'un groupe qui vient en aide aux personnes confrontées à la politique d'immigration, raconte l'artiste et activiste. Quand j'ai rencontré Elvio, il était hospitalisé dans un établissement psychiatrique. Il a fait plusieurs tentatives de suicide.» La vie qu'il avait rêvée s'est écroulée

du jour au lendemain.

Duel façon western

Leurs chemins se croisent alors que Savino Caruso est lui aussi habitué par un spleen profond. Peu à peu, les deux hommes partagent leurs états d'âme. «Je ne connais pas ce désir de mourir qu'a vécu Elvio, mais nous avons beaucoup parlé de dépression, de notre mal-être.» Les voilà frères face à l'adversité. Finalement, Elvio Ávila renonce à son rêve suisse, peut-être pour toujours. Fragilisé, usé par les démarches administratives sans fin, il rentre dans son pays natal.

Rien, ni les milliers de kilomètres ni les épreuves, ne fêlera leur amitié. Au contraire, ils en fe-

ront une force. «On s'est dit que la manière la plus forte de rester en contact était de créer un projet commun.» Ils s'écrivent, se parlent par Zoom et, par bribes, fabriquent un spectacle joué à distance: le Suisse sur les planches, l'Argentin à l'écran depuis son appartement à San Rafael, dans la province de Mendoza. Par-delà l'Atlantique, le duo raconte son histoire, intime, qui confine à l'universel.

«L'écriture de cette pièce nous a permis d'ouvrir des sujets de société qui concernent tout le monde, comme la migration et la santé psychique, mais aussi la socialisation masculine.» Selon des études, 70% des personnes qui

tendent de mettre fin à leurs jours sont des hommes. Or, «on n'en parle jamais entre amis. C'est un sujet très tabou.»

Ondoyant dans un jeu de lumière, le tandem se confie à la manière d'un dialogue épistolaire. Le récit se pare de touches de légèreté. Ils chantent, dansent, blaguent et creusent la matière théâtrale pour déplacer le réel: dans une scène, Elvio Ávila se confronte à lui-même dans un duel façon western. Métaphore poétique des idées sombres.

Les deux hommes ont trouvé dans l'art un lieu de refuge. Bâti sur des ruines, «Mi vida en tránsito» panse leurs âmes cabossées. Le théâtre comme thérapie? Savino Ca-

ruso raconte: «Pendant les répétitions, on a fait des essais autour de nos crises de panique. Nous n'avons pas gardé ces passages dans le spectacle, mais le fait d'avoir porté cette émotion à la scène nous a permis de mieux vivre nos attaques de paniques réelles.» Nul doute que la partition saura aussi toucher les spectatrices et spectateurs de ces vies en transit.

Nyon, salle communale

Ve 12 et sa 13 août (21 h)

Âge conseillé: dès 14 ans

www.far-nyon.ch

Un festival en connivence

● «Faire connivence.» Le mantra de la 28^e moisson du far°, du 10 au 20 août, nous invite à nous reconnecter avec les êtres vivants, les textures végétales, les sens. L'équipe a défriché les pistes creusées par les artistes pour proposer quatre cheminements possibles dans le riche programme. Désapprendre, d'abord, notre rapport au monde, avec la danse funambule de Mikko Niemistö dans «Odd Meters», le voyage onirique d'Alix Eynaudi dans «BRUNO» et l'installation visuelle de Sara Leghissa dans «Rettilario». Renouveler nos perceptions, ensuite, avec le «soin dansé» prodigué par Marion Zurbach et Géraldine Chollet dans «Biche», le témoignage d'Elvio

Ávila et Savino Caruso dans «Mi vida en tránsito» et la partition intergénérationnelle de Boglárka Börcsök et Andreas Bolm. Se plonger à corps perdu dans la nature, encore, avec la belle fable «Avec l'animal» de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre, la danse lupine d'Annamaria Ajmone dans «La notte è il mio giorno preferito», la pièce mycélienne de Sara Manente dans «MOLD» et la chorégraphie fluviale de Shannon Cooney dans «Fluid Resilience». Recomposer des arcs narratifs, enfin, avec la proposition astrophysique de Cuqui Jérez et Óscar Bueno dans «Supernova», et le cadavre exquis de Pauline Brun et Marcos Simões dans «Tie-Tool». **NRO**

Au far°, à Nyon, la poésie des corps emmêlés



S'imbriquer pour se réparer, se perpétuer ou s'allumer. Mercredi, la première soirée du festival des arts vivants a placé le contact humain et la folle imagination au sommet de ses affections



Dans «Mold», tout, des accessoires aux corps emmêlés, célèbre la folle sarabande du vivant. — © ARYA_dii



Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 11 août 2022 à 12:46
Modifié jeudi 11 août 2022 à 14:48



Qu'est-ce qui pourrait arrêter [Sara Manente](#), artiste italienne vivant à Bruxelles et aimant le débordement d'habits, de décors et d'accessoires, comme [Rodrigo Garcia](#) aimait le trop-plein de nourriture? Dans une époque minimaliste, cette approche baroque fait du bien. Et, dans *Mold*, à voir encore ce jeudi soir au far°, raconte comment tout, des corps emmêlés aux objets tournés et détournés, interagit et donne la vie.

Corps emmêlés aussi, mais pour réparer, dans *Biche*, de [Marion Zurbach](#) et [Géraldine Chollet](#), à voir jusqu'à samedi. Basé sur le récit d'une danseuse qui, après un grave accident de la route, a dû se réinventer, ce duo célèbre la solidarité et le dépassement de soi face à l'adversité. Pas d'effet, ni d'effusion dans les mouvements, mais une grande conscience de la responsabilité de chacune envers l'autre. Intime et passionnant.

Lire aussi: [Anne-Christine Liske, la nouvelle gardienne du far°](#)

Complicité encore pour le troisième opus de la soirée. Parce qu'elle travaille avec lui depuis seize ans, la chorégraphe Alix Eynaudi a conçu un spectacle en hommage à son créateur de lumières, Bruno Pocheron. Intitulé sobrement *Bruno*, ce spectacle transforme en star d'un soir une montagne de projecteurs aux côtés de trois danseurs. La mise en lumière de la lumière est une idée... lumineuse, mais, malheureusement, le résultat déçoit.

La sexualité des champignons

Le saviez-vous? Le champignon a trois sexualités. Une reproduction sexuée classique durant laquelle deux individus créent un troisième, différent des deux parents. Une reproduction asexuée via la production d'une multitude de spores emportées par le vent. Et une parasexualité durant laquelle un individu est capable de faire de la reproduction et de la dissémination en solitaire. Ce qui signifie, et c'est une prouesse, qu'il peut générer sa propre division cellulaire, comme lorsque nous cicatrisons. Et pendant qu'il crée cette sorte de tissu cicatriciel, il déclenche un brassage génétique qui rend ce tissu génétiquement différent de lui.

Lire aussi: [A Nyon, le far° nous apprend à regarder l'environnement](#)

Pourquoi ce cours de mycologie donné par Katia Gindro et Josep Massan Codina, de l'*Agroscope*, à Changins? Parce que dans *Mold*, Sara Manente s'intéresse à tout ce qui relève de la moisissure, de la levure, de la décomposition ou encore de la prolifération spontanée, et a interrogé ces deux chercheurs à ce sujet. Dans le spectacle, le réseau mycélien se retrouve imprimé en rose sur un grand drap bleu, hissé hors de l'eau et qui, à mi-parcours, souffle ses gouttelettes sur l'assemblée. On retrouve aussi cette notion de tissage dans le tressage des cheveux ou des cordes, qui reviennent régulièrement dans la soirée.

Déferlante baroque

Mais, plus largement, Sara Manente et ses deux interprètes Gitte Hendrikx et Marcos Simoes expriment ce foisonnement du vivant en manipulant des dizaines d'accessoires, organiques ou non (néon, corde, échelle, plastique ondulé, allumettes, aussi bien que carotte, pain, citron, fromage), en emmêlant leurs corps et en revêtant des dizaines de tenues constituées de couches superposées (Sofie Dunez aux costumes), qui passent du short de campeur au voile de pénitent. Le tout dans les lumières psychédélics d'Estelle Gautier et la musique atmosphérique de Christophe Albertjin.



Les danseurs et danseuses passent de campeurs à pénitents d'un autre temps. — © ARYA_dil

Pour dire quoi? «Le conflit entre la prolifération spontanée et le moulage, forme imposée par la société», énonce le programme. En scène, la prolifération l'emporte clairement sur le cadre et c'est tant mieux.

Un accident qui change tout

Autre ton, plus intime, dans *Biche*, à voir jusqu'à samedi. Biche, c'est le nom d'une danseuse du corps de ballet de l'Opéra de Marseille qui, en 1985, a dû trouver un nouveau métier (on ne dira pas lequel, suspense!) à la suite d'un terrible accident de voiture qui a coûté la vie à sa passagère. Marion Zurbach et Géraldine Chollet ne racontent pas ce récit de manière linéaire ou illustrative, mais dansent la solidarité – lorsque, tour à tour, le corps de l'une pèse sur le corps de l'autre –, la recherche d'équilibre – très beau solo de Géraldine constamment au bord de la chute – et le devoir de performance – solo hilarant de Marion qui, de dos et en grand écart facial, fait danser ses fesses, ses jambes et ses pieds au son de *La Garde montante*, de l'opéra *Carmen*.

Lire encore: *A Nyon, le far° veut tout savoir*

Ainsi, c'est en mouvements et non en mots que les deux danseuses évoquent les drames et résiliences qui peuplent nos existences. A la fin, on voit et on entend Biche, et on est touchés. Mais avant, le spectacle sait être piquant, incisif, remonté. Ce moment, par exemple, où Géraldine montre avec un coussin comment chacun porte son passé. Sur la tête, le passé est célébré. Sur le ventre, le passé pris comme une carte de visite et une armure. Et sous les fesses, le passé refoulé. Et vous, comment portez-vous votre passé?



Beaucoup de soin et de soutien entre Marion Zurbach et Géraldine Chollet.
— © Gina Roder

Manque d'interaction

Troisième opus de la soirée, à voir encore ce jeudi soir à L'Usine à gaz, *Bruno* déçoit, car, à l'exception d'une séquence où la montagne de projecteurs reliés à un subtil dispositif sonore s'allume par parties et se met à raconter une double histoire, celle des projecteurs entre eux et celle de leurs ombres projetées sur les murs de la salle, la lumière est peu mise en lumière.



Dans «Bruno», les danseurs s'imbriquent et se libèrent aux côtés d'une montagne de projecteurs.
— © Samuel Feldhandler

L'essentiel de *Bruno*, hommage à Bruno Pocheron, éclairagiste fidèle d'Alix Eynaudi, consiste en une danse statique et combinatoire entre deux ou trois danseurs (Hugo Le Brigand, Mark Lorimer et la chorégraphe) dans laquelle les corps se portent et se transportent, se hissent et coulissent, s'emboîtent et se libèrent, etc. Les constructions sont ingénieuses, mais aussi très ennuyeuses. Ce qui manque surtout, c'est une interaction entre ce trio et les projecteurs qui trônent à leurs côtés. Dommage, car le sujet, éclairer ce champ artistique souvent oublié, suscitait une grande curiosité.

far° Festival des arts vivants, jusqu'au 20 août, Nyon

PRENDRE SOIN

CLAIRE DE RIBAUPIERRE ET MASSIMO FURLAN Leur rencontre a été fondamentale. Inspiratrice de projets hors normes, elle les a catapultés à la pointe de l'art vivant contemporain.

CORINNE JAQUIÉRY

Scène ▶ Un vélomoteur qui pétarade dans le lointain. Un train qui file dans une nuit découpée d'images baroques scintillantes. Un footballeur solitaire, courant, échevelé, sur un gazon vide d'adversaires. Des immigrés italiens désarmants de vérité qui se racontent sur la scène du Théâtre de Vidy. Un concours de chansons philosophiques jugées par un aréopage de savants. Et la forêt, bruisante de vie, régulièrement convoquée dans les créations de la compagnie Numéro23Prod, fondée en 2003 par Massimo Furlan, plasticien, comédien et metteur en scène.

Une forêt que l'artiste lausannois aime arpenter seul, mais qu'il partage de manière sensible avec les spectatrices et spectateurs de *La Trilogie des liens* dans laquelle s'inscrit *Avec l'animal*, à voir ce soir et jusqu'à dimanche dans les bois de Saint-Cergue, dans le cadre du festival far* de Nyon. En filigrane, Claire de Ribaupierre est bien présente. En dialogue constant avec l'univers onirique entrelacé de réel de son complice, à la vie comme à la scène, elle en décrypte les contours et les profondeurs et met au jour une écriture dramaturgique délicate et subtile qui accompagne les créations de la compagnie Numéro23Prod.

Un match mythique

Numéro 23: «Numero ventitré come si dice in italiano», langue des origines de Massimo Furlan qui écoutait RadioUno sur son petit transistor et jouait, au secret de sa chambre d'enfant, les matchs qui ont fait les grandes heures de la Squadra Azzurra. Son imagination sans bornes lui permet d'incarner

les héros footballistiques de son temps avant de s'essayer à ceux de la chanson ou du cinéma. Avec en point d'orgue, la finale de la coupe du monde 1982 gagnée par l'Italie sur l'Allemagne.

Elle éteint l'objet d'une de ses premières performances. En 2002, il a joué seul ce match mythique au stade de la Pontaise à Lausanne. Un exploit souligné par les commentaires du fameux journaliste sportif Jean-Jacques Tillmann, qu'il avait convaincu de sortir de sa retraite. Massimo Furlan a trouvé dans ses souvenirs d'enfant et d'adolescent une source infinie d'inspiration. Pour lui l'enfance est le lieu où tout commence, où tout est possible et sans limites. Parce que, comme dit Gilles Deleuze qu'il cite, il ne s'agit pas de rêver nostalgiquement à un moment perdu, et tenter de manière infantile de redevenir un enfant, mais de tendre de manière extrêmement exigeante à un «devenir-enfant» qui soit créateur de possibles, de sincérité, de grandeur, et d'intensité et qui fait profondément écho à notre propre enfance.

Invention d'un nouveau genre

Avant même de faire sa connaissance sur le plateau du théâtre des Trois P'tits Tours à Morges en 1989, Claire de Ribaupierre avait entendu parler de la beauté d'une scénographie que Massimo avait réalisée pour Denis Maillefer qui montait à Vidy *Pourquoi n'as-tu rien dit Desdémone?* Elle est déjà intriguée par la figure de l'artiste. «J'étais étudiante en lettres et je faisais un peu de théâtre. Aux Trois P'tits Tours, je jouais la mariée dans *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche mis en scène par Gérard Zambelli.» Prémonitoire pour son futur époux qui l'invite à



Une complicité trentenaire nourrie par l'apprentissage et des créations insolites. PIERRE NYDEGGER

peindre les décors avec lui. Elle le convie dans son petit labo de développement de photos installé chez ses parents. «On se retrouvait dans un local de 1 mètre par 1, dans le noir absolu», confesse-t-il en riant.

Très vite, ils échangent sur leur domaine respectif. Elle lui parle de ses études et de son travail sur la mémoire. Il lui ouvre les portes de l'art contemporain en lui faisant notamment visiter le MoMA, à New York. Il l'emmène aussi à Arezzo sur les traces des artistes de la Renaissance. «On a roulé toute la nuit pour aller voir les fresques de Piero della Francesca en Fiat Panda», raconte Massimo Furlan encore ému après trente-trois ans de vie commune et trois enfants.

Mais la nuit donc, toujours la nuit, qui fait émerger les songes et ravive les peurs comme les joies. Massimo Furlan en a fait surgir des «images longues», d'abord silencieuses. Des instants suspendus où des personnages vivants sont immobiles, arrêtés sur un geste. Des images à la fois vibrantes de vie et

fantomatiques. L'invention d'un nouveau genre, ni théâtre ni danse ni même performance, et comme une revendication. Un programme où la place est largement laissée à la spectatrice ou au spectateur qui y projette le sens dont elle ou il a besoin ou envie. «L'écrivain Claude Simon a été une rencontre fondamentale pour moi. Notamment pour cette notion de durée. La lecture qu'en faisait Claire m'a totalement nourri. Cela donné un axe à mon travail. L'art plastique s'est transformé en art performatif.» Claire de Ribaupierre dit la confiance qu'elle met dans une image soigneusement choisie. «Elle nous paraît vectrice d'une ouverture pour l'imaginaire. C'est elle qui amène l'émotion, la couleur. Elle s'organise dans une suite qui constitue finalement un récit.

Relation aux espèces sauvages

La parole théâtrale dont Massimo se méfiait beaucoup apparaît néanmoins peu à peu dans leurs nouvelles créations, sous la forme de théâtre docu-

mentaire. Le couple rencontre des joueurs de cartes, des chasseurs, des pêcheurs ou des paysans. Il questionne ce qui relie les êtres vivants. Ce qui les rend singuliers et ce qu'il y a de commun entre eux. Poussant à connaître les unes et les autres et à avoir envie d'en prendre soin.

«Avec *l'animal* nous a amenés à nous intéresser aux relations que nous entretenons avec les espèces sauvages, à travers deux pratiques: la chasse et la pêche.» Un pêcheur (Serge Bregnard) et un chasseur (Bernard Magnin) évoquent leurs expériences sans en omettre les aspects plus sombres. Une parole qui pourrait sembler incongrue en ces temps où ces pratiques n'ont pas bonne presse, mais que Claire de Ribaupierre et Massimo Furlan parviennent à faire entendre grâce à leur regard dénué de tout a priori, révélateur des incongruités de notre propre rapport à la nature et au vivant. |

Avec *l'animal* (tout public) jusqu'à dimanche à Saint-Cergue. Festival far*, far-nyon.ch

«Comme des bêtes» à l'Orangerie à Genève, les Claviers d'Alpages en Gruyère: notre agenda culturel

Et aussi: les Variations Musicales de Tannay, les Battements de l'Abbatiale de Bellelay, ou encore le far° Festival des arts vivants, à Nyon

12 août 2022, Par
Le Temps

Fribourg

NYON

UNE CARAVANE COMME PROJET CRÉATIF

Le projet Dream Teen du far° implique une quinzaine de jeunes de la région. Une performance collective à partager en août prochain. **P 5**



MAXIME MAILLARD

La caravane du far°, une utopie rassembleuse

NYON Le projet Dream Teen implique une quinzaine de jeunes de la région dans la réhabilitation d'une vieille caravane. Pilier central d'une performance collective à partager en août dans le cadre du festival des arts vivants.

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

Ce jour-là, ils sont trois à poncer, scier, marteler dans l'arrière-cour de la rue des Marchandises, à Nyon. «On prépare le bois pour peindre, on va refaire tout l'intérieur de la caravane», lâche Emilie, 16 ans, employée de commerce résidant à Burtigny. Non loin, Elliott, 18 ans, s'active sur un évier encastré dans un meuble en bois: «Je construis un bar mobile avec l'ancienne cuisine.» Pour l'heure, ce n'est qu'une carapace en bois, renchérit sa camarade en jetant un œil au vétuste véhicule, mais je verrais bien à l'intérieur des canapés violets, du faux gazon et des parois beige, parce que le blanc, ça fait cabinet dentaire.»

Devant le hangar, la roulotte datant des années 1970 est presque prête à accueillir les idées et les coups de pinceaux de la quinzaine de jeunes de 14 à 20 ans impliqués depuis octobre dans le projet Dream Teen. Un espace d'expression et de création développé par le far° visant à «sensibiliser aux diverses facettes d'une proposition artistique», explique Nathalie Garbely, qui assure le suivi de projets participatifs pour le festival des arts vivants nyonnais.

De la récupération

A l'intérieur de la roulotte, la perceuse de Thomas Brodmann peaufine le socle d'une future banquette. «Tous les matériaux, même les vis, proviennent de la récupération, pré-

cise le responsable logistique et production du far°. Sauf la peinture, car ils ont leurs propres goûts pour la couleur.» L'accompagnement des jeunes est aussi assuré par Filippo Andreatta, metteur en scène italien et fou de caravanes, à qui l'on doit notamment «Little Fun Palace». Un projet de transformation de roulottes en espaces de rencontres itinérants.

“C'est compliqué l'utopie, parce que si tout est parfait, on se fait chier.”

ELLIOTT
EN DERNIÈRE ANNÉE
DE GYMNASÉ À VERSOIX.

«L'idée est de les aider à la construire selon leurs désirs. On discute les choix, les contraintes, les matériaux, le design.» Plantes vertes, système audio, ciel étoilé devraient prochainement garnir un intérieur voué à devenir au fil des semaines «une sorte de kaléidoscope de leurs vies», selon Anne-Christine Liske, la directrice du festival.

Le résultat de cette gestation, jalonnée de discussions collectives, d'ateliers et de séances de prise de parole publique, sera présenté du 10 au 20 août. Plusieurs rendez-vous performa-



De g. à dr.: Nathalie Gaberly (chargée de participation culturelle au far°), Elliott, Filippo Andreatta (metteur en scène et curateur), Laïs, Emilie et Thomas Brodmann, logistique et production au far°). MAXIME MAILLARD

tifs d'une vingtaine de minutes permettront au public d'entrer par petits groupes dans un monde d'impressions et de pensées post-adolescentes. Notamment à travers un montage issu de captations sonores nourries par des réflexions sur

le thème des codes sociaux ou sur celui de l'utopie.

«Je n'ai pas le fantasme de travailler»

Quand on l'interpelle à ce propos, Elliott, en dernière année de gymnase à Versoix, n'y va

pas par quatre chemins: «L'utopie pour moi, c'est quand même la vie oisive, j'ai pas le fantasme de travailler.» Avant d'ajouter de but en blanc: «C'est compliqué l'utopie, parce que si tout est parfait, on se fait chier.»

Occupée à peindre au rouleau une planche de bois dans un rouge «pas assez foncé» à son goût, Laïs, 17 ans, au gymnase elle aussi, s'anime soudainement à l'évocation de la caravane: «Pour moi, c'est une énergie, une âme, de la nostalgie, parce qu'elle a vu des choses que nous n'avons pas vues; je l'imagine comme une vieille personne avec plein d'histoires à raconter.»

Quant aux codes sociaux, Laïs évoque des formes de courtoisie qui la mettent parfois mal à l'aise. «La bise par exemple, j'ai pas toujours envie de la faire.» Et d'évoquer aussi la question du genre: «Il y a des gens que je connais qui ne se sentent pas à l'aise dans le genre qui leur a été assigné et les démarches sont longues et compliquées pour changer.»

Ça veut dire quoi être adulte?

On n'ose à peine les questionner sur leur vision de l'âge adulte par peur de les offusquer, chacun flirtant déjà avec la maturité civile. «Je ne me sens pas adulte du tout», assène Laïs. «C'est quoi être adulte, de toute façon?», interroge Emilie. «Tu peux acheter de l'alcool, avoir un salaire et payer des impôts. Ça m'angoisse ça, car je ne sais pas comment ça fonctionne!»

Présentation publique dans le cadre du festival far°: je 11, ve 12 et sa 13 août. Infos sur: www.far-nyon.ch

Vaud

Musique

C'est un merveilleux festival situé dans un parc de verdure à proximité d'un manoir du milieu du XVII^e siècle. Musique de chambre, récitals de piano et concerts d'orchestre rythment ce rendez-vous. Guillaume Berney, l'Orchestre Nexus et la violoncelliste genevoise Nadège Rochat ouvrent le festival (je 18 août). Suivront Cédric Pescia et l'Orchestre de Chambre Nouvelle Europe, Tedi Papavrami et Nelson Goerner, Gautier Capuçon et Kim Bernard, et un concert de soutien aux musiciens ukrainiens (ma 23 août). **J. S. Variations Musicales de Tannay. Du 18 au 28 août.**

Spectacles

Des dialogues glanés lors de voyages en auto-stop. Une performance qui raconte comment trois danseuses hongroises ont modifié leurs mouvements pour survivre aux changements sociopolitiques du XX^e siècle. Une danse des rêves guidée par les souvenirs sans filtres de l'interprète. Ou encore une performance au bord d'un ruisseau pour célébrer le fait que nous sommes constitués de 70% d'eau. Le far^o Festival des arts vivants court jusqu'au 20 août à Nyon et son flux déborde d'inventivité et de questionnement sur le présent. **M.-P. G. Far^o Festival des arts vivants. Nyon, jusqu'au 20 août.**

A Saint-Cergue, les confessions d'un chasseur écologiste

Au Festival des arts vivants de Nyon, Claire de Ribaupierre et Massimo Furlan signent «Avec l'animal», dialogue fraternel et pénétrant entre un pêcheur et un amoureux de la chasse. A vivre sous un ciel de rêve jusqu'à dimanche



ourgeois Bernard Magnin et le Neuchâtelois Serge Bregnard entrelacent leurs récits de chasse et de pêche, le temps d'un dialogue fraternel et pénétrant. — © ARYA_dii



Alexandre Demidoff

Publié vendredi 12 août 2022 à 19:13
Modifié vendredi 12 août 2022 à 21:18



Sur la montagne, ce chant des anciens. Sur la montagne, cet appel à la fraternité de l'estive. Il est 21h et des poussières d'étoiles sur les hauteurs de Saint-Cergue et vous êtes traversé par le «lyôba» des armaillis. Devant vous, sur une estrade, deux hommes, Bernard Magnin et Serge Bregnard, deux baroudeurs modestes. Le premier a 79 ans, il est chasseur par amour de l'animal; le second, 68 ans, est pêcheur, il a l'Alaska de ses raids dans l'âme. Ils vous racontent leurs vies parallèles, quand ils n'étaient pas respectivement électricien et éducateur spécialisé, quand ils sont dans leurs matières, à fleur de rivière ou de fougères.

Ils ouvrent leur gibecière et vous, assis tels Yakari et ses frères à l'heure du calumet sur une herbe jaunasse, vous ne perdez pas un mot de leur histoire. Car telle est la réussite d'*Avec l'animal*, la dernière création des Lausannois Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre: ils vous dépaysent pour vous rendre disponibles, ils vous déplacent là où l'inconnu mord sur le familier, ils vous entraînent dans la prairie d'un autre rapport aux bêtes. Leur spectacle a vu le jour en mars au Théâtre de Vidy. Pour le Festival des arts vivants (far°) de Nyon, il renaît, mais en plein air, sur un promontoire qui est une première loge de rêve: derrière le Fribourgeois Bernard et le Neuchâtelois Serge, derrière leur table de cuisine où tout annonce la soupe qui suivra le récit, le lac Léman prend ses aises sous un ciel pastel.

Théâtre documentaire? Oui, avec ce mélange de simplicité, d'intelligence ludique et d'ingéniosité qui caractérise le travail de Massimo Furlan et de Claire de Ribaupierre. Qu'ils s'intéressent au destin des Italiens débarquant en Suisse dans les années 1960 (*Les Italiens*, 2019) ou à celui des habitants de La Bastide-Clairence, village basque sans étrangers qui décide d'accueillir des réfugiés de guerre (*Hospitalités*, 2017), ils le font toujours avec une sagacité joyeuse, celle qui favorise les moments où plus rien ne fait écran.

Pêcheur glacé, pêcheur pour la vie

A Saint-Cergue, tandis que le ciel s'asperge d'encre et qu'une lune gironde et rousse se hisse par-dessus son baldaquin, Bernard chante donc le «lyôba» de toujours, devient ce «lyôba» et ce sont ses 9 ans qui revivent, cette nuit où son patron, Albert, a entonné l'hymne de l'alpage et où le petit garçon qu'il était s'est senti appartenir à une communauté d'élus. Serge, lui, se rappelle l'aube du 1er mars 1968: il a 14 ans, il enfourche un vélomoteur qui est sa fierté, il affronte un froid de grizzly, mais qu'importe, seule miroite la rivière de son désir, celle où il s'est juré d'attraper sa première truite. Il reviendra penaud et glacé de l'aventure. Mais il est mordu: il pêchera avec une sagesse d'aman qui ne se pardonnerait pas d'épuiser le vivier de son plaisir, suffoqué de voir si maltraités les habitants des eaux.



Tandis que Serge Bregnard et Bernard Magnin racontent une vie passée à l'affût du vivant, la soupe bout dans le chaudron.
— © ARYA_dil

Tandis que la lune s'orange, Bernard arme un fusil imaginaire. Il le fait comme au théâtre, pour rire, mais avec sérieux. Il suit une trace depuis des heures et soudain la proie lui fait face: un cerf aux bois jupitériens. Il le vise, cherche l'endroit où la balle sera fatale comme la foudre, appuie sur la gâchette. L'animal tombe. Le chasseur est saisi. Bernard, qui tire peu, n'a jamais tué de créature aussi royale. Le voici ravi tel Actéon, le chasseur de la mythologie.

Sagesses de chasseur

On pense alors au beau livre de **Yannick Haennel**, *Tiens ferme ta couronne* (Gallimard), hanté par l'image d'un Robert de Niro magnifique en soldat détruit par la guerre du Vietnam dans *Voyage au bout de l'enfer* de **Michael Cimino**. Rescapé de ce cauchemar américain, il part à la chasse dans les collines de sa Pennsylvanie. Le cerf de ses fantasmes se dresse devant lui. Il pourrait l'abattre. Il l'embrasse des yeux et baisse le canon de son arme.

On peut déplorer le geste du chasseur. Ou entendre Bernard qui en fait l'éloge et esquisse son éthique. On peut aussi préférer la quête du photographe animalier, d'un **Vincent Munier** abolissant les heures dans l'attente de la panthère des neiges. Il n'en reste pas moins qu'*Avec l'animal* invite le spectateur à entrer dans un temps qui est, par nature, celui du théâtre, c'est-à-dire celui de l'attention au vivant, mieux, de l'hospitalité à tout ce qui est autre. Bernard et Serge sont nos guides: l'affût comme saisie du monde.

«*Avec l'animal*», Festival des arts vivants de Nyon, Saint-Cergue, sa 13 et di 14 à 20h30. far-nyon.ch

A Nyon, «Autostrop» trace la route d'une vagabonde

Au Festival des arts vivants, la talentueuse Floriane Mésenge fait l'éloge de l'autostop dans un spectacle au charme intermittent, tandis que l'artiste magyare Boglarka Börcsök poursuit le fantôme de trois grandes danseuses hongroises

16 août 2022, Alexandre Demidoff

Elle et lui sur le toit d'un camion. Ils sont suspendus, sur une aire d'autoroute, dans une nuit qui est celle des chasseurs de coyotes. Ils sont beaux, elle filiforme comme une majorette avec sa casquette piquée à Jack Kerouac, ce vagabond du bitume, lui gommant une jeunesse impétueuse dans des habits de routier. Ils chantent à présent « Je te promets mes bras pour porter tes angoisses/Je te promets mes mains pour que tu les embrasses...» Johnny Hallyday est un viatique pour le routard. Et cette scène est la plus planante et tendre d'Autostrop, spectacle au charme volatil de l'autrice et comédienne Floriane Mésenge, à l'affiche jusqu'au 17 août du Festival des arts vivants (far°) à Nyon.



Les comédiens Maxime Gorbatchevsky et Floriane Mésenge touchent souvent juste dans «Autostrop», spectacle charmeur à défaut d'être totalement réussi.

— © ARYA_dil

NYON

LES FANTÔMES DU PASSÉ DANSENT AU FAR°

La performeuse Boglárka Börcsök présente «Figuring Age» qui mélange la mémoire de trois pionnières de la danse moderne hongroise. **P7**



SIGFREDO HARO

Faire danser les fantômes du passé

DANSE Au far°, «Figuring Age» entremêle la mémoire de trois pionnières de la danse moderne hongroise dans le corps d'une performeuse.

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

Dès l'entame de «Figuring Age», le corps de Boglárka Börcsök, 35 ans, paraît le double, voire davantage. Mouvements lents, hanches bloquées, dos cambré, souffle court, la danseuse hongroise s'adresse aux spectateurs: «J'ai eu la chance de rencontrer Éva E. Kovács, Irén Preisich, Ágnes Roboz.» Ces trois femmes ont contribué au développement d'un courant de refonte des modes de vie mêlant danse et gymnastique dans la Hongrie des années 1930 (lire encadré). Quand Boglárka Börcsök les rencontre en 2014, elles sont en fin de vie, âgées toutes trois de plus de 90 ans. Avec la complicité du cinéaste Andreas Bolm, la chorégraphe les filme dans leur intimité quotidienne, tâchant de faire resurgir le souvenir des gestes et des mouvements que ces femmes pratiquaient dans leur jeunesse.

Chorégraphie de la mémoire

Il en résultera un documentaire, «The Art Movement» (2020), dont plusieurs extraits sont à découvrir en deuxième partie de la performance présentée dans le cadre du far° jus-

qu'à jeudi. «Figuring Age» s'appuie sur l'expérience vécue du film et sur les longues séances d'interview pour créer une chorégraphie physique de la mémoire. Seule en scène, Boglárka Börcsök devient alternativement Irén, Éva et Ágnes, son corps hanté par leurs mimiques, leurs allures, leurs manières de parler, leurs silences. «Dès qu'elles sont mortes, je n'ai pas arrêté de les regarder, de les laisser entrer comme fantômes dans ma vie, c'est comme ça que je suis devenue performeuse», explique celle qui s'est formée en Autriche et en Belgique avant de revenir en Hongrie pour y explorer les voies prises par son art au XXe siècle.

Un jeu époustoufflant de rythmes contrariés

D'un geste lent de la main – gantée d'une mitaine de dentelle blanche – elle invite l'audience à franchir les limites d'un tapis circulaire de feutre blanc au milieu de la salle communale de Nyon.

Son corps tendu, grinçant, lourd du poids de ces vies assimilées, se meut douloureusement jusqu'à un divan couvert d'un drap immaculé. Aidée de deux spectateurs, de blanc vê-

tue elle aussi, elle se laisse choir, tremblotante, renâclant, avant d'esquisser quelques mouvements dansés, saccadés, surgis d'un temps très ancien. Les bras se lèvent, cherchant à faire vibrer l'air, puis retombent brusquement, les poignets roulent, ouvrant les paumes, les doigts courbés, la tête va de droite à gauche en un déroulé circulaire. La voilà qui tente de se redresser pour allumer une bougie posée sur la table, dévoilant une blouse auréolée de sueur.

L'intensité tout en nuances du jeu de Boglárka Börcsök bouleverse. A qui a-t-on à faire? Qui parle? Qui ploie sous l'incommensurable effort? Chacune des aînées semble avoir pris place dans ce corps jeune et vieux à la fois, époustoufflant de pesanteur fragile, de rythmes contrariés et d'une vitalité jaillie d'extrêmes empêchements.

«C'était un art considéré comme bourgeois»

Au-delà de la prestation physique de Boglárka Börcsök, «Figuring Age» offre aussi un aperçu de l'histoire sociale et politique hongroise. «Quel était le problème avec la danse moderne?», demande la dan-

seuse dont le regard interpelle chaque spectateur présent comme s'il était son invité particulier. «C'était un art considéré comme bourgeois.» Raison pour laquelle il sera banni pendant le communisme, obligeant les trois femmes à cesser de le pratiquer après-guerre. Septante ans plus tard, les voix d'Irén, Éva et Ágnes nous parviennent grâce à un double mouvement de transmission porté par le corps de Boglárka Börcsök. A travers lui s'expriment les traumatismes, les fatigues et les lueurs émancipatrices d'une génération éprouvée par un siècle assassin.

«Tout le monde a peur de nos jours»

Allongée dans un lit blanc situé dans un coin de la salle communale, après avoir demandé à des spectateurs de l'aider à se déchausser, la performeuse tire le drap blanc jusqu'à son cou, accentuant les plis de peau sous son menton. Son visage perle de sueur. «Tout le monde a peur de nos jours, nous avons vécu des temps si durs en Hongrie, je n'ai pas peur moi, qu'est-ce qu'il peut m'arriver?» Quelques rires timides fusent dans le public, signe d'un léger malaise, comme si la fin n'était plus très loin.

«Il n'y a pas de fin au mouvement: il coule»

Exprimer le rejet d'un mouvement vif du bras, donner forme à la colère par le heurt soudain des poignets, faire vibrer l'air en laissant papillonner ses mains dans l'espace: autant de gestes inimaginables dans la danse classique. Surgie en rupture avec le répertoire des postures, avec la grammaire des pas et la codification des corps, la danse moderne hongroise puise son langage dans l'énergie mouvante du corps. Chaque geste devenant le relais d'une émotion, chaque danseur le lieu d'une exploration sensi-

ble. Ses débuts remontent à 1902, date de la première représentation d'Isadora Duncan en Hongrie. A partir de 1912, les premières écoles de «l'art du mouvement» voient le jour sous l'impulsion d'Alice Madzsar et Valéria Dienes qui entretiennent des relations étroites avec des groupes d'artistes et d'intellectuels. L'essor de cette nouvelle pratique de la danse doit aussi beaucoup au chorégraphe et théoricien Rudolf Laban (1879-1958), connu pour avoir inventé de nombreux outils d'analyse du mouvement.

Infos

«Figuring age», salle communale de Nyon, me 18h30, 20h30, 21h30; je 18h30, 19h30, 21h. Durée: 60 min. Infos et réservations sur: www.far-nyon.ch

Tribulations d'une autostoppeuse

SPECTACLE Au Festival des arts vivants de Nyon, la talentueuse Floriane Mésenge fait l'éloge de l'autostop dans un spectacle au charme intermittent

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandremdff

Elle et lui sur le toit d'un camion. Ils sont suspendus, sur une aire d'autoroute, dans une nuit qui est celle des chasseurs de coyotes. Ils sont beaux, elle filiforme comme une majorette avec sa casquette piquée à Jack Kerouac, ce vagabond du bitume, lui gommant une jeunesse impétueuse dans des habits de routier. Ils chantent à présent «Je te promets mes bras pour porter tes angoisses/Je te promets mes mains pour que tu les embrasses...»

Johnny Hallyday est un viatique pour le routard. Et cette scène est la plus planante et tendre d'*Autostop*, spectacle au charme volatil de l'autrice et comédienne Floriane Mésenge, à l'affiche jusqu'au 17 août du Festival des arts vivants (far^e) à Nyon.

Elle et lui, donc, sur le toit d'un camping-car Lancia. Floriane Mésenge raconte ses fortunes d'autostoppeuse, cette façon de parier sur l'inconnu qui est la sienne depuis ses 15 ans. C'est elle qu'on suit à ciel ouvert, assise sur un jardin dans une cour craquelante, bordée par un entrepôt au bois sombre.

Le plaisir d'«Autostop» est celui de l'anecdote, cette forme d'histoire modeste qui est une arête dans le temps

L'aventurière fait défiler une géographie française qui est une comédie humaine. Le plaisir d'*Autostop* est celui de l'anecdote, cette forme d'histoire modeste qui est une arête dans le temps. Ses compères, Maxime Gorbatchevsky et Jean-Daniel Piguet, jouent ces hommes et ces femmes qui ouvrent leurs portières à la passante et à son barda.

Ce trio a du feu, du naturel et du

talent. Il est parfois irrésistible, quand en début de spectacle Floriane Mésenge dialogue avec un conducteur psychologue de métier qui redoute de l'embarquer, de crainte qu'elle ne l'accuse de viol, «parce qu'à l'heure des Femmes et des tarés, c'est comme ça que ça se passe...» Ou quand elle tombe sur un lourdaud

année dont il est question – zigzague entre discours complotistes et érection de barricades, quand les Gilets jaunes bourdonnent sur les ronds-points.

D'où vient qu'avec un tel vivier le spectacle s'épuise? L'inventaire ne fait pas forcément une dramaturgie. On ne cherche pas le sens, non, mais une substance qui fait défaut, le précipité qui transformerait les péripéties du voyage en aventure pour le spectateur. C'est cette absence de relief qui finit par donner le sentiment qu'*Autostop* s'étire, pis, qu'il cherche sa fin.

Sur un sujet analogue, l'écrivain Sylvain Prudhomme signait en 2019 *Par les routes* (Gallimard), roman d'une fuite en avant où un autostoppeur tisse, au fil de ses traversées de la France, une constellation affective, c'est-à-dire la toile d'une liberté. Le récit était sous-tendu par une ligne de force. C'est ce qui manque à ce stade à *Autostop*. Non pas un GPS, mais une élévation. ■

«Autostop», Festival des arts vivants, Nyon, jusqu'au 17 août.

NYON

● **Faire connivences – far° festival Nyon**

Cour des Marchandises, 5, rue des
Marchandises

Faire connivences – 38e édition du
far° festival des arts vivants Nyon

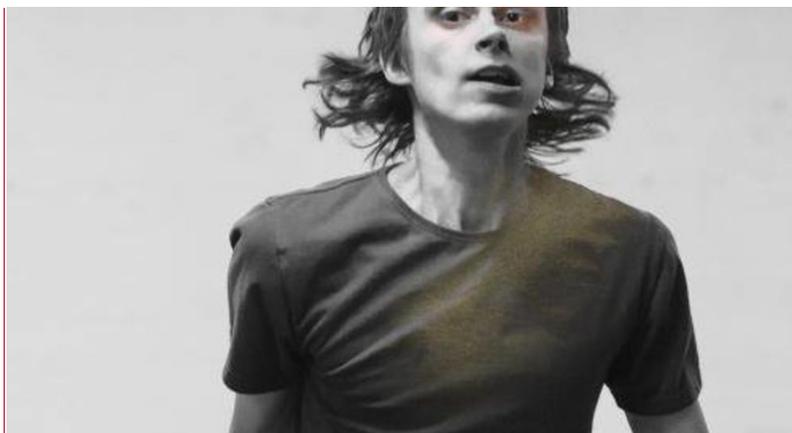
Renseignements: 022 365 15 50 –
info@far-nyon.ch

Variable entre prix au choix: CHF 15.-
/ CHF 20.- / CHF 25.- et gratuit

Du 10.08 au 20.08: tous les jours de
19h à 01h.

Mikko Niemistö au far°, le diable est en lui

Mercredi et jeudi soir, le danseur finlandais a électrisé le rendez-vous nyonnais avec une danse magnifiquement hantée. Bluffant



Avec ses airs de Mick Jagger et son corps secoué, Mikko Niemistö a tenu en haleine le public du far°, mercredi et jeudi soir. — © Katri Naukkarinen



Marie-Pierre Genecand

Publié vendredi 19 août 2022 à 15:23
Modifié mardi 30 août 2022 à 11:42



Est-il l'enfant du diable? Ou un elfe sur ressort craché par une légende du Grand Nord? Certains, dans la salle, ont perçu le spectre d'une maladie, une folie qui fait grimacer ce corps gracile. Peu importe, finalement, ce qui sous-tend *Odd Meters*, soixante minutes électriques durant lesquelles Mikko Niemistö, silhouette adolescente, nous a emmenés dans ses ondes intérieures. La tension de cette proposition est si soutenue, et le geste si sûr, que le moment vu jeudi soir au far°, à Nyon, restera dans les mémoires.

Leitmotiv musical

La substance du solo de Mikko Niemistö? Ses rêves, ou plutôt ses cauchemars, que l'artiste note scrupuleusement au réveil et restitue ensuite à sa manière. Sur la scène des Marchandises, sous des néons criants qui sont autant d'éclairs, le danseur commence par vingt minutes de traversées saccadées, piétinements hectiques qui hésitent entre la droite et la gauche pour finalement embrasser la salle entière dans des chevauchées hantées.

Lire encore: *Au far°, à Nyon, la poésie des corps emmêlés*

Les mots de Mikko? Des paroles éruptives, graves et étranges, qui semblent sortir du fond des âges. Ses gestes? Des bras levés, des doigts pointés, comme si une mystérieuse autorité le tenaillait. La musique, signée par le danseur et Johannes Vartola? Un leitmotiv lancinant au souffle féérique qui mêle percussions et voix.

Public à proximité

Le solo est d'autant plus fort que le public, douché par une lumière translucide, est assis tout autour de la salle et reçoit en pleine face la charge de cette possession. Tiens, l'elfe se fige! Et regarde autour de lui, éberlué et saisi, comme si les monstres avaient quitté sa nuit. Mikko Niemistö entame alors une drôle de parade, celle d'un vieillard appesanti. Ou se munit de plumeaux télescopiques qu'il transforme en sabres *Star Wars*. La lumière est plus douce, orangée, signe d'un sommeil apaisé.



Mikko et ses plumeaux.
— © Katri Naukkarinen

Et puis, retour de la furie. Une étrange histoire d'*ice-cream*, de répétition et d'ascenseur qui ne mène nulle part – à ce moment, le danseur parle anglais. Et de nouveau le corps saccadé, survolté. Et de nouveau, le visage d'enfant grimaçant.



Grimaces et gestes saccadés, le danseur semble sorti d'une légende du Grand Nord.
— © Katri Naukkarinen

La soirée est intense. On peut partir sur la piste de l'*heroic fantasy* ou lire le solo comme une plongée en hôpital psy. Chacun se fait son film. La certitude, c'est que Mikko Niemistö a un univers à lui, une énergie inouïe et tient le public en haleine tout au long de sa traversée. C'est à cela qu'on reconnaît un artiste.

Lire aussi: [A Saint-Cergue, les confessions d'un chasseur écologiste](#)

Le far° plus inclusif que jamais



La manifestation a réuni environ 2800 personnes, en onze jours.

ARYA.DIL

NYON

Le festival d'arts vivants tire un bilan «enthousiasmant» de sa 38^e édition.

Avec un taux moyen de fréquentation de 80%, l'événement a réuni environ 2800 personnes tout au long des onze jours de son déroulement. «Dans un contexte où les arts de la scène n'ont pas encore totalement renoué avec les taux de fréquentation prépandémiques, les propositions ont su rassembler un public varié, ouvert et curieux», a communiqué hier le festival.

«Cette année, les organisatrices sont heureuses de constater une plus grande mixité parmi le public, qui n'hésite pas à prendre part aux spectacles accompagné d'enfants: un premier succès dans la volonté de la manifestation de se rendre plus inclusive», poursuit le communiqué.

Vingt-trois propositions (dont sept gratuites) étaient au menu, ainsi que seize spectacles, quatre rencontres publiques, deux installations, un workshop, un

atelier d'écriture, deux fêtes et un concert. Le tout réparti dans douze lieux en intérieur et en extérieur.

Le programme a «dessiné un tracé expérientiel singulier qui a donné à voir, entendre et ressentir des expériences culturelles dans toutes leurs ramifications sensibles, écrit le far°. Entrant en dialogue avec le site qu'elles ont investi, les propositions ont permis aux spectatrices et aux spectateurs de nourrir un rapport nouveau à leur environnement, citadin ou naturel, et de faire surgir des interrogations et imaginaires nouveaux.»

Multidisciplinaire

Le festival est resté fidèle à sa tradition multidisciplinaire, avec de la danse, du théâtre ou de la performance. Il a aussi embrassé sa vocation de «facilitateur de synergies». Des collaborations ont notamment été menées avec la bibliothèque de Nyon, ainsi qu'avec les communes de Burtigny, de Coppet et de St-Cergue. «Elles inscrivent les pratiques artistiques dans une relation dynamique avec les milieux dans lesquels ils se déploient.»

La prochaine édition aura lieu en août 2023. **ATS**

far° au mieux

Festival Le festival d'arts vivants far° à Nyon tire un bilan «enthousiasmant» de sa 38^e édition, qui s'est close dimanche. Avec un taux moyen de fréquentation de 80%, l'événement a réuni environ 2800 personnes tout au long des onze jours de son déroulement. La manifestation déclare se vouloir de plus en plus inclusive: à ce registre, les organisatrices indiquent «que le public n'hésite pas à prendre part aux spectacles accompagné d'enfants». C'est un début. **FBA**

NYON AVEC 2800 SPECTATEURS
LE FAR° TIRE UN BILAN
«ENTHOUSIASMANT» P5

La 38^e édition du far°, plus inclusive que jamais

Arts vivants ► Le festival des arts vivants far° à Nyon (VD) tire un bilan «enthousiasmant» de sa 38^e édition, close dimanche. La manifestation se veut de plus en plus inclusive. Avec un taux moyen de fréquentation de 80%, l'événement a réuni environ 2800 personnes les onze jours de son déroulement. «Dans un contexte où les arts de la scène n'ont pas encore totalement renoué avec les taux de fréquentation pré-pandémiques, les propositions ont su rassembler un public varié, ouvert et curieux», a indiqué dimanche le festival.

«Cette année, les organisatrices sont heureuses de constater une plus grande mixité parmi le public, qui n'hésite pas à prendre part aux spectacles accompagné d'enfants: un premier succès dans la volonté de la manifestation de se rendre plus inclusive.» Au menu, vingt-trois propositions (dont sept gratuites), et seize spectacles, quatre rencontres publiques, deux installations, un workshop, un atelier d'écriture,

deux fêtes et un concert. Le tout réparti dans douze lieux en intérieur et en extérieur. Le programme a «dessiné un tracé expérientiel singulier qui a donné à voir, entendre et ressentir des expériences culturelles dans toutes leurs ramifications sensibles», écrit le far°. «Entrant en dialogue avec le site qu'elles ont investi, les propositions ont permis aux spectatrices et aux spectateurs de nourrir un rapport nouveau à leur environnement, citadin ou naturel, et faire surgir des interrogations et imaginaires nouveaux.»

Le festival est resté fidèle à sa tradition multidisciplinaire, avec de la danse, du théâtre ou de la performance. Il a aussi embrassé sa vocation de «facilitateur de synergies». Des collaborations ont notamment été menées avec la bibliothèque de Nyon, ainsi que les communes de Burtigny, Coppet et Saint-Cergue. «Elles inscrivent les pratiques artistiques dans une relation dynamique avec les milieux dans lesquels ils se déploient.» **ATS**

LE TEMPS

SCÈNES

Au Grütli, Go Go Go célèbre la rentrée avec trois jours de spectacles insolites et gratuits

Seize projets de danse, théâtre et performance animeront le bâtiment genevois de jeudi à samedi. La codirectrice Nataly Sugnaux Hernandez présente l'alléchant programme



La danseuse Macarena Recuerda Shepherd crée des illusions d'optique pour montrer l'importance de l'interprétation dans notre vision. — © Jordi Valdivieso



Marie-Pierre Genecand

Publié mercredi 11 janvier 2023 à 11:55
Modifié mercredi 11 janvier 2023 à 13:58

C'est une explosion de propositions insolentes, insolites et gratuites qui animent le Grütli durant trois jours, s'enchaînent au fil d'une programmation en escalier et attirent une foule de jeunes spectateurs, prompts à échanger. Pour la quatrième fois, **Go Go Go** fait la fête à la rentrée de janvier.

De Trickster-p – compagnie confirmée du Tessin – à Clara Delorme, ovni de la scène chorégraphique, chacun des 16 projets invités déploiera sa singularité de jeudi à dimanche prochains. «Avec Barbara Giongo, nous ne sommes pas arc-boutées sur une esthétique particulière. Contemporain, classique, peu importe. Ce que nous recherchons, c'est un travail personnel, engagé, qui bouleverse les certitudes et élargit les horizons», indique Nataly Sugnaux Hernandez, codirectrice des lieux depuis 2018. Elle détaille les trésors nichés dans ces trois jours de performances, théâtre et danse.



Nataly Sugnaux Hernandez, à gauche, à côté de Barbara Giongo, co-directrices du Grütli
— © David Wagnières

Le Temps: Vous organisez votre quatrième Go Go Go. Quelle est la particularité de cet événement?

Nataly Sugnaux Hernandez: Occuper et faire vivre l'intégralité du bâtiment du Grütli. Nous travaillons avec l'adc, l'Association pour la danse contemporaine qui a des studios dans les étages, Fonction: cinéma, qui se trouve au rez-de-chaussée, ainsi qu'avec la Bibliothèque musicale. L'Orangerie, l'espace qui se trouve à l'arrière du bâtiment, en bas, se transforme en bar, avec une tente extérieure pour le prolonger. Enfin, au deuxième étage, dans le lieu dit de la terrasse avec plantes et sofa, nous accueillons une proposition longue durée.

De quoi s'agit-il?

On pourra y voir *Diane ou le début du monde fini*, un court métrage poétique de Filippo Filliger, ou écouter *Pura Vida*, un podcast de Carla Demierre qui montre des artistes au travail. On pourra aussi plonger dans la *Bibliothèque des projets non achevés* de Céline Nidegger et Bastien Semenzato ou encore savourer le texte fou de Sébastien Grosset, *Paysages impossibles*. C'est un espace hybride, de détente et de découvertes.

Comment qualifier la programmation de Go Go Go?

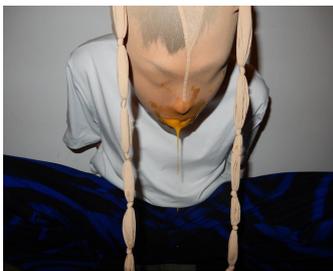
Ce sont des spectacles adaptés au temps court de la programmation qui se donnent deux fois durant les trois jours. Ils sont souvent forts, chargés, disruptifs et doivent rester légers techniquement, avec montages et démontages rapides, puisqu'ils s'enchaînent souvent sur les deux mêmes scènes. Les artistes invités ne sont pas émergents, ils ont déjà plusieurs travaux à leur actif, mais restent assez jeunes dans la profession. Deux tiers sont Romands, un tiers vient de France, de Belgique, d'Italie.

Quelques rendez-vous pour donner envie?

C'est forcément difficile de choisir, car chaque démarche nous touche, mais un spectacle comme *AY! YA!* de l'artiste basque Macarena Recuerda Shepherd fascine. La danseuse crée des illusions d'optique au moyen de miroirs ou de parois amovibles et, avec ces corps à plusieurs membres ou aux membres distendus, elle montre que notre regard nous trompe. Notre vision n'est pas basée sur ce que voient nos yeux, mais sur ce que le cerveau interprète et reconfigure. Son travail, très ludique, interroge nos biais cognitifs.

«Funkenstein», de Kidows Kim, a l'air aussi spectaculaire...

Avec ce solo, l'artiste français explore le monstrueux, en incarnant une galerie de créatures fantastiques figurant en marge de la société. Il s'agit pour lui de déployer la variété de possibles humains et de bousculer les notions de normes.



Dans «Funkerstein», Kidows Kim interroge l'étrangeté et la norme
— © Lucille Belland

Vous revendiquez une programmation engagée?

Oui, mais l'engagement peut être aussi poétique. Si on prend un travail comme *Waiting Room*, d'Antoine Weil et Julia Botelho, de jeunes artistes issus de la HEAD et de la Manufacture, on assiste à une série de mouvements à deux, légers et ludiques, qui échappent à la notion de couple et de confrontation. Il y a une vraie douceur qui se dégage. Ce qu'on retrouve dans *Biche*, de Marion Zurbach, avec Géraldine Chollet. Marion est partie d'un récit de vie qui raconte l'interruption brutale d'une carrière de ballet, mais le spectacle permet surtout aux deux danseuses de développer un [très beau langage chorégraphique](#) sur la notion de soutien et de soins.



Découvert au dernier far-festival des arts vivants, à Nyon, «Biche» sera à l'affiche de GoGoGo ce week-end
— © Gina Roder

Et puis, le public de Go Go Go pourra également participer...

En effet, la compagnie Trickster-p invite les spectateurs à jouer avec eux à *Eutopia*, un jeu de plateau qui tente de conjurer la fin du monde en remettant en question les vieux modèles biologiques, écologiques et anthropologiques. Chaque partie sera différente et dépendra des 20 personnes convoquées autour de la table.



Avec «Eutopia», les spectateurs pourront participer à un jeu de plateau sur la fin du monde et les changements à adopter pour l'éviter.
— © Giulia Lanzini

Ce qui frappe, dans les éditions passées de Go Go Go, c'est l'effervescence du public et son envie de partager ce qu'il a vu. Une intention de votre part?

Complètement. On est très sensibles à l'échange, Barbara et moi. Voilà pourquoi tous les spectacles sont gratuits – il faut juste demander des contremarques au rez-de-chaussée, et que, dans l'entrée droite du bâtiment, on installe une *Stammtisch*, ou table des débats, pour que les artistes et les spectateurs se rencontrent. L'effervescence est aussi liée au fait que les spectacles s'enchaînent. Voir plusieurs choses dans la soirée crée une excitation, un sentiment de fête.

Aux Cinémas du Grütli: Black Movie amène le monde à Genève

L'échange est d'ailleurs au cœur de votre codirection, avec le Bureau des compagnies, une singularité du Grütli.

En effet, tous les lundis, de 9h à 18h, les danseurs, comédiens, musiciens et plasticiens peuvent venir à la permanence du Bureau des compagnies, dans le foyer au 2e étage, et poser toutes les questions qu'ils souhaitent. Sur l'administration, le budget, la diffusion, les répétitions, etc. Soit on peut répondre, soit on trouve la personne compétente pour donner l'info, mais on aide au maximum, et, souvent, les artistes s'aident entre eux. Cet outil, associé au fait que nous avons diminué le nombre de spectacles annuels (20 en 2023, dont huit créations, avec deux salles de représentation) pour donner plus de temps de répétition sur le plateau et plus de représentations, marque notre intention de mieux soigner les personnes. C'est difficile de choisir les projets, car nous recevons entre 300 et 400 propositions par année, mais nous voulons prendre le temps de bien accompagner les artistes.

Go Go Go, du 12 au 14 janvier, Bâtiment du Grütli, Genève

Presse écrite – périodiques

öffentlichkeitswirksamer Themenausstellungen bekannt, die gesellschaftliche Prozesse verhandeln, beispielsweise «Martha Rosler & Hito Steyerl: War Games», 2019, oder «Circular Flow – Zur globalen Ökonomie der Ungleichheit», 2020, beide am Kunstmuseum Basel. Den Vorstand des Heidelberger Kunstvereins beeindruckte besonders sein «visionärer Charakter, seine eigenständige kuratorische Haltung und die besondere Nähe zu den Künstler:innen». Grammel ist per März im Amt und folgt auf Ursula Schöndeling, die das Haus nach fünf Jahren verlässt.



Søren Grammel

Juri Steiner

Lausanne — Mitte Februar hat Bernard Fibiher seine letzte Ausstellung als Direktor des Musée cantonal des Beaux-Arts eröffnet. Nach seiner Pensionierung wird er im Juli von Juri Steiner abgelöst. Die zuständige Findungskommission hat den Zürcher einstimmig aus rund vierzig nationalen und internationalen Bewerber:innen ausgewählt. Steiner (*1969) hat in Kunstgeschichte doktriert und Mitte der 1990er zunächst als freier Kurator am Kunsthaus Zürich und als Kunstkritiker der NZZ gearbeitet. 1999 bis 2003 war er für Konzeption und Realisation der «Arteplage mobile du Jura» für die Expo.02 verantwortlich und 2004 für die Wiederbelebung des Cabaret Voltaire in Zürich. Nach Stationen als Co-Kurator des Schweizer Pavillons an der Weltausstellung in Aichi (Japan) und als Direktor des Zentrums Paul Klee in Bern wurde er 2011 selbstständiger Kulturunternehmer. Unter anderem leitete er die Aktivitäten zum 100-Jahr-Jubiläum von Dada 2016 und war Co-Kurator von Ausstellungen im Schweizerischen Landesmuseum Zürich, im Centre Dürrenmatt Neuchâtel oder im Bündner

Kunstmuseum Chur. Zudem war er beteiligt an Kultursendungen des SRF und leitet 2017 bis 2020 das Autorenteam der nächsten Landesausstellung «Nexpo». Dieser breit gefächerte Erfahrungsschatz Steiners, seine strategischen Vorschläge und die Absicht, die Entwicklung des MCBA im Rahmen von Plattform 10 weiterzuführen, haben die Kommission überzeugt.



Juri Steiner. Foto: Tom Kawara/TagesAnzeiger

Anne-Christine Liske

Nyon — Nach elf Jahren erhält die «far° fabrique des arts vivants» eine neue Direktorin: Die gebürtige Deutsche Anne-Christine Liske (*1986) trat im Februar die Nachfolge von Véronique Ferrero an. Liske hat zunächst Europäisches Recht in Berlin und Paris studiert und später Mastertitel in Kulturmanagement und -politik in Strassburg sowie in Curatorial Studies in Leipzig erlangt. Nachdem sie in verschiedenen Städten Europas im Bereich der Performing Arts tätig war, war sie seit 2015 stellvertretende Direktorin am Théâtre Vidy-Lausanne. In ihrer neuen Funktion in Nyon will sie ein Programm mit Augenmerk auf ökologische und soziale Nachhaltigkeit entwickeln. Ursprünglich als Festival für performative Künste konzipiert, hat sich das far° vor dem Hintergrund der Pandemie 2020 zu einem ganzjährigen Labor für neue, performative Praktiken gewandelt. Die Festivaltage im August bilden, sofern es die Situation zulässt, nach wie vor einen Höhepunkt.



Anne-Christine Liske. Foto: Matthias Steffen

bereits die Gewinnerin des diesjährigen «Vision Award Ticinomoda» bestimmt: die New Yorker Performance-Künstlerin, Musikerin und Filmmacherin Laurie Anderson (*1947). Sie wird den Preis am 10. August auf der Piazza Grande entgegennehmen und tags darauf einen Artist Talk geben. Zudem werden zwei ihrer Filme im Programm gezeigt. Auch die deutsche Künstlerin Hito Steyerl (*1966) wird mit ihrer Installation «Submarine Leonardo» und für ein Gespräch in Locarno präsent sein.



Screening auf der Piazza Grande, Locarno Film Festival 2019. Foto: Locarno Film Festival / Massimo Pedrazzini

→ 3.–13.8. ↗ www.locarnofestival.ch

far° été

Nyon — Seit über 35 Jahren werden die Augustwochen in Nyon durch das far° Festival das arts vivant auf erfreuliche Weise «gestört». Spartenübergreifend erkundet die Veranstaltung aktuelle und neue künstlerische Praktiken. Positionen aus der Schweiz und dem Ausland präsentieren ihre Produktionen aus den Bereichen Theater, Tanz und Performance – in Sälen, aber auch im Parc du Borion, im Herzen der jurassischen Hochebene oder in einem Wohnwagen. Für die diesjährige Ausgabe sind etwa Marion Zurbach (*1984) oder das schweizerisch-argentinische Duo Elvio Avila & Savino Caruso mit von der Partie. Thematisch legt die aktuelle Ausgabe einen Schwerpunkt darauf, Möglichkeiten wiederzuentdecken oder zu erfinden, wie wir mit anderen in Verbindung treten können. «Der Grundgedanke, der uns

antreibt», so heisst es vonseiten der Veranstaltung, «ist, uns nicht mehr darauf zu beschränken, die Welt durch den Verstand zu erfassen, sondern durch Affekte und unsere geteilte Fähigkeit, zu empfinden.»



Annamaria Ajmone · *La notte è il mio giorno preferito*, Tanz-Theater, ca. 50'. Foto: Andrea Macchia

→ 10.–20.8. ↗ www.far-nyon.ch

Biennale Matter of Art

Prag — Die junge Biennale Matter of Art scheint ein Händchen zu haben für Themensetzungen, die – in fast prophetischer Weise – den Nerv der Zeit treffen: Noch bevor die Pandemie anrollte, wurde die erste Ausgabe für 2020 unter dem Motto «Come Closer» konzipiert. Die diesjährige zweite Edition untersucht nun Hintergründe der Identität Mittel- und Osteuropas als «Zwischenraum» – gefangen zwischen der Zugehörigkeit zur «Festung Europa» und dem ewig peripheren Status. Obwohl der Krieg in der Ukraine, den das Organisationsteam klar verurteilt, die Arbeit an der Ausstellung massiv beeinträchtigte, wurden die Vorbereitungen vorangetrieben. Mit berücksichtigt wurden diesmal Perspektiven von «Kleinen» und Minderheiten wie Kindern, Enthusiast:innen, Analphabet:innen oder chronisch Kranken «als handelnde, sinnstiftende und bewusste Akteure». Die beteiligten Künstler:innen stammen mehrheitlich, aber nicht ausschliesslich, aus Osteuropa. Die visuelle Identität wurde von Ondřej Báchor gestaltet, der an der ECAL studiert hat und 2019 einen Swiss Design Award erhielt.

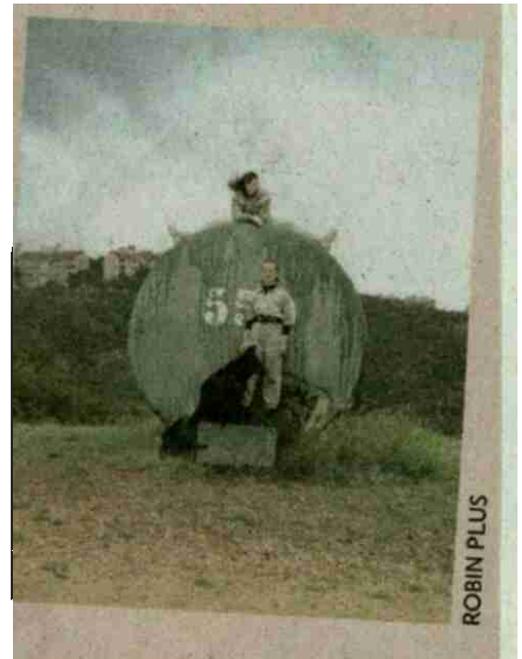
Nyon

La fabrique des arts vivants

Depuis plus de trente-cinq ans, la ville de Nyon voit ses mois d'août agréablement perturbés par le far° festival des arts vivants. Au travers d'œuvres singulières, ce festival explore les champs du théâtre, de la danse, de la performance et de toutes pratiques artistiques inédites. Attentif aux esthétiques contemporaines les plus originales, le far° maintient depuis ses débuts une programmation suisse et internationale. Réunissant les conditions propices à une véritable émulation artistique, de nombreuses occasions se déploient pour approfondir l'expérience des œuvres en ouvrant des espaces de discussions. Destiné à tous les publics, l'événement devient pendant onze jours un lieu de rencontre majeur pour s'imprégner des arts vivants.

Du 10 au 20 août à Nyon

www.far-nyon.ch



L'agenda des sorties de la semaine du 11 août

Agenda 11.08.2022 - 09:28 Rédigé par Aurore Clerc

Chaque semaine, Lausanne Cités vous propose une sélection de l'agenda culturel de la région lausannoise. Découvrez nos coups de cœur, les sorties ainsi que les événements les plus emblématiques du moment.



DR

LES COUPS DE COEUR d'Aurore Clerc

NYON - La fabrique des arts vivants

Depuis plus de trente-cinq ans, la ville de Nyon voit ses mois d'août agréablement perturbés par le far° festival des arts vivants. Au travers d'œuvres singulières, ce festival explore les champs du théâtre, de la danse, de la performance et de toutes pratiques artistiques inédites. Attentif aux esthétiques contemporaines les plus originales, le far° maintient depuis ses débuts une programmation suisse et internationale. Réunissant les conditions propices à une véritable émulation artistique, de nombreuses occasions se déploient pour approfondir l'expérience des œuvres en ouvrant des espaces de discussions. Destiné à tous les publics, l'événement devient pendant onze jours un lieu de rencontre majeur pour s'imprégner des arts vivants.

Du 10 au 20 août à Nyon

www.far-nyon.ch



10 AU 14 AOÛT
ROCK OZ'ARENES

AOÛT

ROCK OZ'ARENES

L'un des derniers festivals de musique de la saison dans le canton de Vaud fait vibrer les arènes romaines d'Avenches en août. Un site historique grandiose pour des concerts d'artistes internationaux dans une ambiance endiablée.

Du 10 au 14 août 2022

Avenches

FAR° FABRIQUE DES ARTS VIVANTS

Depuis plus de trente ans, se tient à Nyon, au mois d'août de chaque année, la vaste fabrique des arts vivants, far°. Les domaines du théâtre, de la danse, de la performance et de toutes les nouvelles pratiques artistiques peuvent être explorés pendant plus d'une semaine. Le far°, dédié aux esthétiques contemporaines les plus originales, a maintenu un programme suisse et international depuis sa création.

Du 10 au 20 août 2022 – Nyon

LE FESTIVAL DES ARTISTES DE RUE

Le Festival des Artistes de Rue regroupe une trentaine de troupes qui présentent près de 200 spectacles gratuits durant trois jours de fête. La vieille-ville de Vevey se transforme alors en un vaste chapiteau où jongleurs et acrobates, contorsionnistes, cracheurs de feu, mimes et artistes du monde entier se produisent pour la plus grande joie des petits et des grands.

Du 18 au 21 août 2022 – Vevey



10 AU 20 AOÛT
FAR° FABRIQUE
DES ARTS VIVANTS

18 AU 21 AOÛT
LE FESTIVAL DES
ARTISTES DE RUE



Rêves de corps fluides

SPECTACLE

18 août 2022, Bertrand Tappolet

Yeux fermés, cette chorégraphe canadienne grandie sur les bords du Lac Ontario nous fait marcher avec l'eau. «Fluid Resilience» est une chorégraphie partant du constat organique que nous sommes constitués principalement d'eau, à 65 % pour un corps adulte. C'est à une dynamique des fluides et tout un travail à partir de nos points d'immobilité (stillness) que nous convie l'artiste canadienne. Sur scène ou en pleine nature trois interprètes – deux femmes et un homme – se font les doux timoniers de mouvements émollients.

On songe à de mouvantes sculptures ou des algues qui flottent dans l'onde en découvrant ses esquisses liquides tissées de bras et jambes ondulant et s'agitant doucement. Chaque geste surgit comme le ferait une vague. Pour ensuite se suspendre sur sa crête, disparaissant avant de renaître. Inlassablement comme au fil d'une respiration profonde.

« Est-ce que cela fait sens? »

L'artiste canadienne basée à Berlin se souvient d'abord de son enfance: «Mon père était un professeur de géographie. Et je fus tôt engagée dans l'exploration géophysique des régions où j'ai vécu entre lacs et forêts dans l'Ontario (Canada). C'est là où j'ai été formée par les paysages et les éléments liquides, végétaux et minéraux», confie-t-elle en entretien.

Chacune de ses réponses est invariablement ponctuée par l'interrogation: Est-ce que cela a un sens pour vous? Shannon Cooney le sait parfaitement, sa création est loin d'être évidente à saisir tandis que ses propos, eux, sont limpides. Pour faire court, « Fluid Resilience » se base tant sur l'eau que les fluides contenus dans le corps comme sources de mouvements et de visions augmentées. La pièce aborde aussi la résilience socio-écologique. Soit la capacité de l'être humain à développer ses potentialités physiques pour faire face notamment aux imprévus et changements.

Impulsions liquides

Dans sa vie et parallèlement à sa démarche chorégraphique dès les années 90, Shannon Cooney travaille depuis longtemps avec la thérapie crano-sacrée. Cette branche de l'ostéopathie pose que le liquide céphalo-rachidien présent cerveau et la moelle épinière bouge d'une manière rythmique. Ce rythme se transmet à tout l'organisme, lui donnant des impulsions essentielles.

Les thérapeutes ressentent ce rythme de leurs mains. Et peuvent insuffler des impulsions douces à l'organisme. Celles-ci favorisent l'équilibre et stimulent ses potentialités d'auto-guérison. «Il y a une recherche d'une immobilité dynamique pour réorienter les capacités de guérison. Dans la danse, cela se traduit par une attention renouvelée aux potentialités du mouvement.»

Espèces d'espaces

Son installation à Berlin en 2016 est le déclic pour passer d'une danse théâtralisée avec des mouvements d'une haute technicité à une pratique explorant la distance et l'espace entre les danseurs.seuses, d'une part, les interprètes et le public, de l'autre. Elle continue alors à enseigner sa recherche d'une immobilité dynamique par son approche crano-sacrée de la chorégraphie

D'une voix serine et chantante, l'artiste précise: «Je l'ai appelée expansion dynamique, me rendant compte comment les personnes pouvaient profondément se mouvoir en étant intimement reliées à leurs sensations. Ceci lorsque leurs yeux étaient clos. Mais dès qu'elles les ouvraient, elles retrouvaient des habitudes plus anciennes.

Radio – TV



— Forum des idées - Un "hymne jumelé" pour les communes de Coppet et Maulévrier

Interview d'Olivier Borer, directeur musical du Chœur du Léman, et Nathalie Garbely, chargée de participation culturelle au Festival des arts vivants de Nyon (far°). Le festival est à l'origine du projet d'un hymne pour les communes jumelées de Coppet (Suisse) et de Maulévrier (France), et s'est associé au concept "En jumelles" de l'artiste français Laurent Pichaud.





La 38^e édition du far° à Nyon (VD) incite à « faire connivences »

La 38^e édition du far° se tient dès mercredi à Nyon (VD), jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à faire « faire connivences ».

8.8.2022

« Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble, dans la joie et la confiance que procurent la certitude d'être portés par nos acolytes », c'est l'ambition de cette cuvée 2022, écrivent lundi les organisateurs dans un communiqué.

Le programme, qui comporte une vingtaine de projets, permettra de « réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil », s'exercer à « porter une attention renouvelée à l'autre », « se plonger en nature » ou encore « désapprendre à raconter ».

Trois propositions sont gratuites: « Par la fenêtre orange », de Dream Teen, « ..en jumelle · en chanté », de Laurent Pichaud et « Résilience corps fluide », un atelier de Shannon Cooney.

Le far° est dirigé depuis février dernier par Anne-Christine Liske, mais cette 38^e édition porte encore essentiellement la marque de l'ancienne direction.

beke, ats



Le far° se déroule à Nyon du 10 au 20 août (archive).

La 38^e édition du far° à Nyon (VD) incite à "faire connivences"

Publié Il y a 3 heures ,

le 8 août 2022

De Keystone-ATS



Le far° se déroule à Nyon du 10 au 20 août (archive). (© KEYSTONE/JEAN-CHRISTOPHE BOTT)

La 38^e édition du far° se tient dès mercredi à Nyon (VD), jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à faire "faire connivences".

"Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble, dans la joie et la confiance que procurent la certitude d'être portés par nos acolytes", c'est l'ambition de cette cuvée 2022, écrivent lundi les organisateurs dans un communiqué.

Le programme, qui comporte une vingtaine de projets, permettra de "réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil", s'exercer à "porter une attention renouvelée à l'autre", "se plonger en nature" ou encore "désapprendre à raconter".

Trois propositions sont gratuites: "Par la fenêtre orange", de Dream Teen, "..en jumelle · en chanté", de Laurent Pichaud et "Résilience corps fluide", un atelier de Shannon Cooney.

Le far° est dirigé depuis février dernier par Anne-Christine Liske, mais cette 38^e édition porte encore essentiellement la marque de l'ancienne direction.

Le festival far commence mercredi

La 38e édition du far se tient dès mercredi à Nyon (VD), jusqu'au 20 août. Le festival d'arts vivants veut inciter à faire "faire connivences".

"Cultiver l'art de faire naître les affinités qui nous lient autant que les impulsions à agir ensemble", c'est l'ambition de cette nouvelle cuvée 2022, ont écrit lundi les organisateurs dans un communiqué.

Le programme, qui comporte plus d'une vingtaine de projets, permettra aux visiteurs curieux de "réinventer notre rapport au son, à la lumière, à l'obscurité et au sommeil", s'exercer à "porter une attention renouvelée à l'autre", "se plonger en nature" ou encore "désapprendre à raconter".

168 SPORT TITRE SPORT INDEX 170



*Au far° festival de Nyon, une pièce en pleine nature
questionne notre rapport à l'animal, 14 août 2022*



LE 12 45

SAINT-CERGUE (VD)

 <p>1:34</p>	 <p>1:30</p>	 <p>1:36</p>	 <p>2:08</p>	 <p>2:05</p>
Jean-Pierre Grosjean, président de la Confédération suisse	Jérémie Rieser fait le point sur les médailles suisses remportées aux Jeux olympiques de Pékin	En Pologne et en Allemagne, une mystérieuse pollution a été observée	La revue de presse de Pierre Nebel, correspondant à Berne	Au far° festival de Nyon, une pièce en pleine nature questionne notre rapport à l'animal

À Nyon, la 38^e édition du far° a été plus inclusive que jamais

Le festival d'arts vivants far° à Nyon (VD) tire un bilan «enthousiasmant» de sa 38^e édition, qui s'est close dimanche. La manifestation se veut de plus en plus inclusive.

21.8.2022

Avec un taux moyen de fréquentation de 80%, l'événement a réuni environ 2800 personnes tout au long des onze jours de son déroulement. «Dans un contexte où les arts de la scène n'ont pas encore totalement renoué avec les taux de fréquentation pré-pandémiques, les propositions ont su rassembler un public varié, ouvert et curieux», a communiqué dimanche le festival.

«Cette année, les organisatrices sont heureuses de constater une plus grande mixité parmi le public, qui n'hésite pas à prendre part aux spectacles accompagné d'enfants: un premier succès dans la volonté de la manifestation de se rendre plus inclusive», poursuit le communiqué.

Vingt-trois propositions (dont sept gratuites) étaient au menu, ainsi que seize spectacles, quatre rencontres publiques, deux installations, un workshop, un atelier d'écriture, deux fêtes et un concert. Le tout réparti dans douze lieux en intérieur et en extérieur.

«Imaginaires nouveaux»

Le programme a «dessiné un tracé expérientiel singulier qui a donné à voir, entendre et ressentir des expériences culturelles dans toutes leurs ramifications sensibles», écrit le far°. «Entrant en dialogue avec le site qu'elles ont investi, les propositions ont permis aux spectatrices et aux spectateurs de nourrir un rapport nouveau à leur environnement, citadin ou naturel, et faire surgir des interrogations et imaginaires nouveaux.»

Le festival est resté fidèle à sa tradition multidisciplinaire, avec de la danse, du théâtre ou de la performance. Il a aussi embrassé sa vocation de «facilitateur de synergies». Des collaborations ont notamment été menées avec la bibliothèque de Nyon, ainsi que les communes de Burtigny, Coppet et Saint-Cergue. «Elles inscrivent les pratiques artistiques dans une relation dynamique avec les milieux dans lesquels ils se déploient.»

La prochaine édition aura lieu en août 2023.

beke, ats

A Nyon (VD), la 38^e édition du far° a été plus inclusive que jamais

Publié il y a 23 minutes ,

le 21 août 2022

De Keystone-ATS



Environ 2800 personnes se sont pressées au far° à Nyon (VD) pour cette 38^e édition (archive). (© KEYSTONE/JEAN-CHRISTOPHE BOTT)

Le festival d'arts vivants far° à Nyon (VD) tire un bilan "enthousiasmant" de sa 38^e édition, qui s'est close dimanche. La manifestation se veut de plus en plus inclusive.

Avec un taux moyen de fréquentation de 80%, l'événement a réuni environ 2800 personnes tout au long des onze jours de son déroulement. "Dans un contexte où les arts de la scène n'ont pas encore totalement renoué avec les taux de fréquentation pré-pandémiques, les propositions ont su rassembler un public varié, ouvert et curieux", a communiqué dimanche le festival.

"Cette année, les organisatrices sont heureuses de constater une plus grande mixité parmi le public, qui n'hésite pas à prendre part aux spectacles accompagné d'enfants: un premier succès dans la volonté de la manifestation de se rendre plus inclusive", poursuit le communiqué.

Vingt-trois propositions (dont sept gratuites) étaient au menu, ainsi que seize spectacles, quatre rencontres publiques, deux installations, un workshop, un atelier d'écriture, deux fêtes et un concert. Le tout réparti dans douze lieux en intérieur et en extérieur.

"Imaginaires nouveaux"

Le programme a "dessiné un tracé expérientiel singulier qui a donné à voir, entendre et ressentir des expériences culturelles dans toutes leurs ramifications sensibles", écrit le far°. "Entrant en dialogue avec le site qu'elles ont investi, les propositions ont permis aux spectatrices et aux spectateurs de nourrir un rapport nouveau à leur environnement, citadin ou naturel, et faire surgir des interrogations et imaginaires nouveaux."

Le festival est resté fidèle à sa tradition multidisciplinaire, avec de la danse, du théâtre ou de la performance. Il a aussi embrassé sa vocation de "facilitateur de synergies". Des collaborations ont notamment été menées avec la bibliothèque de Nyon, ainsi que les communes de Burtigny, Coppet et Saint-Cergue. "Elles inscrivent les pratiques artistiques dans une relation dynamique avec les milieux dans lesquels ils se déploient."

La prochaine édition aura lieu en août 2023.

Cet article a été publié automatiquement. Source : ats

Nyon: clap de fin du festival d'arts

Le festival d'arts vivants far à Nyon (VD) tire un bilan "enthousiasmant" de sa 38e édition, qui s'est close dimanche. La manifestation se veut de plus en plus inclusive.

L'événement a réuni environ 2800 personnes tout au long des onze jours de son déroulement. "Dans un contexte où les arts de la scène n'ont pas encore totalement renoué avec les taux de fréquentation pré-pandémiques, les propositions ont su rassembler un public varié, ouvert et curieux", a communiqué dimanche le festival.

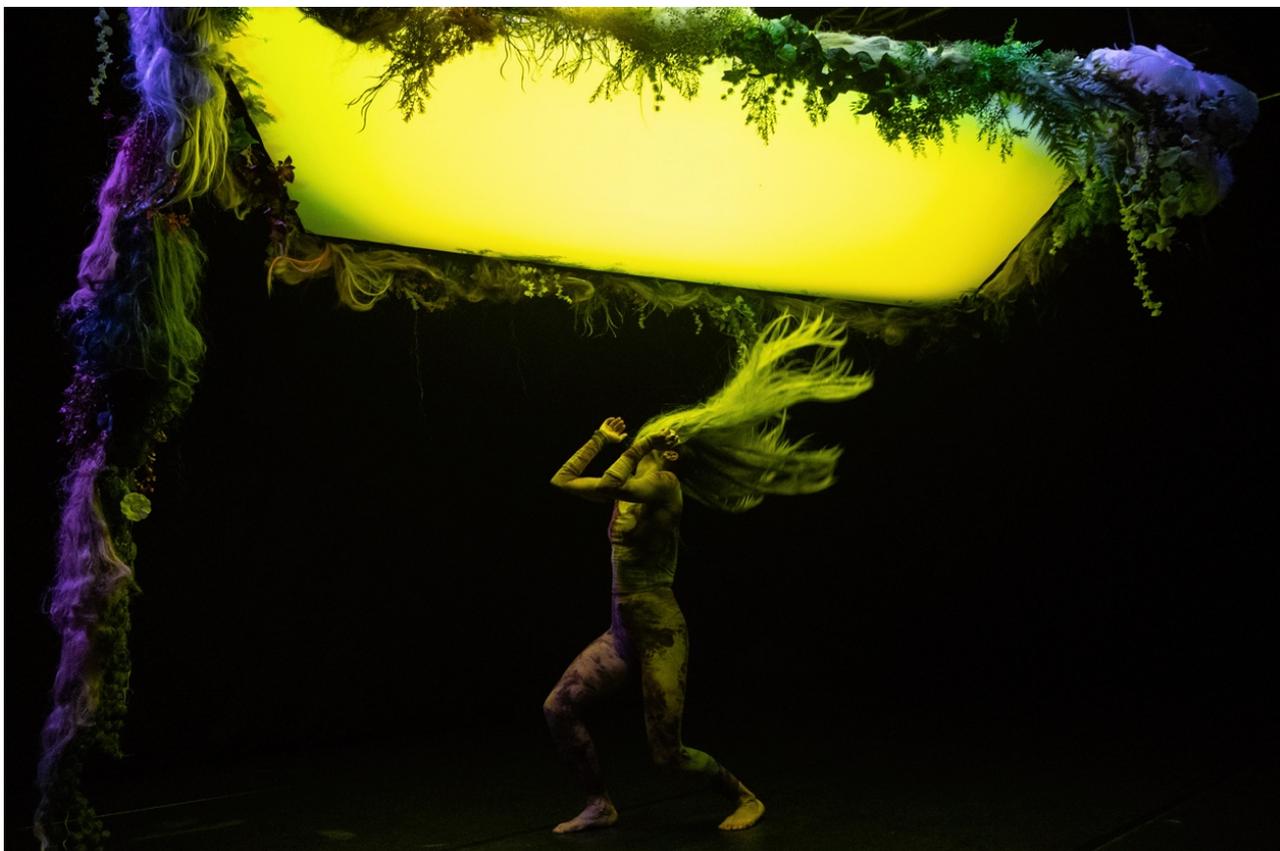
Le festival est resté fidèle à sa tradition multidisciplinaire, avec danse, théâtre et de la performance. La prochaine édition aura lieu en août 2023.
167 SPORT TITRE SPORT INDEX 169



Web

Annamaria Ajmone, *La notte é il mio giorno preferito*

Propos recueillis par [Beatrice Lapadat](#). Publié le 19/07/2022



Préoccupée par l'interaction entre le corps et l'environnement, Annamaria Ajmone mène des recherches qui explorent l'altérité et la possibilité de l'être humain de se rapprocher du monde végétal-animal sans le dominer. Persuadée que la cohabitation est la réponse aux crises environnementales traversées aujourd'hui, la chorégraphe et danseuse italienne voit dans l'animal une altérité absolue qu'elle cherche à mettre en valeur en allant au-delà du vocabulaire de la représentation et de l'incarnation. Après être partie sur les traces du loup dans les montagnes du Jura, elle signe *La notte é il mio giorno preferito*, une réflexion sur le rapport à l'Autre à travers une méditation sur les animaux et leurs écosystèmes. Dans cet entretien, elle partage les rouages de sa recherche artistique et revient sur son expérience de pistage nocturne.

Votre travail est fondé sur les notions de cohabitation, d'écosystème et d'altérité. Pourriez-vous partager les grandes réflexions qui traversent votre recherche artistique ?

Malgré la diversité qui caractérise mes performances, je pourrais dire – bien qu'une telle synthèse risque d'être réductrice – qu'il s'agit tout simplement de la fascination qu'exerce sur moi tout ce que constitue l'altérité. J'ai été attirée et intriguée depuis toujours par tout ce que je ne comprends pas jusqu'au fond, par tout ce qui, à mes yeux, demeure mystérieux dans une certaine mesure : en voici ce qui m'a guidée dans toutes mes recherches. Par conséquent, tout ce qui concerne les écosystèmes, le monde végétal ou animal est pour moi quelque chose d'extraterrestre, non loin du scientifique-fantastique par son état d'altérité absolue. En même temps, je suis depuis toujours interpellée par la géologie, les tremblements de terre, les volcans et les fossiles – bref, tout ce qui est susceptible de me rappeler que je ne suis qu'un être minuscule à l'intérieur d'un espace immense. Ce que je souhaite accomplir à travers mes recherches, c'est de pouvoir constituer un espace où ce « différent de moi » peut coexister.

Votre travail est fondé sur les notions de cohabitation, d'écosystème et d'altérité. Pourriez-vous partager les grandes réflexions qui traversent votre recherche artistique ?

Malgré la diversité qui caractérise mes performances, je pourrais dire – bien qu'une telle synthèse risque d'être réductrice – qu'il s'agit tout simplement de la fascination qu'exerce sur moi tout ce que constitue l'altérité. J'ai été attirée et intriguée depuis toujours par tout ce que je ne comprends pas jusqu'au fond, par tout ce qui, à mes yeux, demeure mystérieux dans une certaine mesure : en voici ce qui m'a guidée dans toutes mes recherches. Par conséquent, tout ce qui concerne les écosystèmes, le monde végétal ou animal est pour moi quelque chose d'extraterrestre, non loin du scientifique-fantastique par son état d'altérité absolue. En même temps, je suis depuis toujours interpellée par la géologie, les tremblements de terre, les volcans et les fossiles – bref, tout ce qui est susceptible de me rappeler que je ne suis qu'un être minuscule à l'intérieur d'un espace immense. Ce que je souhaite accomplir à travers mes recherches, c'est de pouvoir constituer un espace où ce « différent de moi » peut coexister.

Votre dernière création *La notte é il mio giorno preferito* découle d'une résidence en Suisse, au contact de la nature et des animaux. Pourriez-vous retracer la genèse de ce projet ?

Cette première résidence en Suisse est à l'initiative de Véronique Ferrero Delacoste (ancienne directrice du far° festival des arts vivants de Nyon, ndlr). Après de longues heures de conversation sur Skype durant le premier confinement, elle m'avait proposé une résidence un peu spéciale, où mon équipe et moi avions la possibilité de mettre en application l'exploration de l'environnement au lieu de tout simplement travailler dans le théâtre. J'ai été ravie de cette proposition ! J'ai donc passé deux semaines et demi dans le Val d'Illeiez et dans le Jura, avec Stella Succi (recherche et collaboration dramaturgique) et Natália Trejbalová (scénographie, stylisme, images). La première semaine, nous avons rencontré plusieurs spécialistes locaux : des ingénieurs forestiers, des experts du WWF (*World Wide Fund for Nature*, ndlr), des bergers, des éthologues (étude scientifique du comportement des espèces animales, y compris l'humain, par des méthodes scientifiques d'observation et de quantification des comportements animaux, ndlr), des gens qui nous ont appris à lire l'environnement où nous nous trouvions. Pour toutes les quatre, cette première étape a permis de comprendre que tout ce que nous appelons « nature » est en effet une techno-nature sans cesse marquée par l'intervention de l'homme. Nous avons pu constater à quel point chaque petit changement dans l'environnement entraîne la modification d'un écosystème qui doit se réorganiser. Puis dans le Jura, nous avons rencontré l'éthologue Jean-Marc Landry, spécialiste du loup, qui nous a initié à la pratique du pistage nocturne. Ces nuits m'ont révélé à quel point le temps est déterminant dans la qualité de l'expérience en pleine nature et j'ai compris ce que c'est d'être à la recherche d'une créature qui peut-être ne fera jamais son apparition. Être immergée dans des espaces complètement envahis par l'obscurité a également été déterminant pour la conception du spectacle.

Avez-vous gardé des sensations physiques ou des souvenirs marquants de ces expériences nocturnes ?

Oui ! Il est indéniable que notre corps change lorsque nous sommes à l'extérieur, parce qu'il faut le mettre dans une condition différente et le protéger d'une autre manière que nous le faisons lorsque nous sommes dans un espace clos. L'échine, par exemple, est davantage en alerte quand nous sommes dehors. Cette altération est due au fait qu'à l'extérieur le corps est confronté à des espaces plus grands et il y a davantage d'informations à assimiler. Pour moi, la danse, c'est prendre des choses de l'extérieur et les organiser à l'intérieur. Je me considère toujours dehors. Rester très à l'intérieur et très concentrée ne fait pas partie de mes méthodes. Mais il était plus intéressant pour moi de travailler sur le rythme que sur la physicalité dans cette performance. La nuit, la présence de quelque chose que l'on ne voit pas met le corps en état d'alerte mais cette situation d'attente permet aussi de rendre sensible l'écoute. Souvent, on attend en silence, sans bouger, quelque chose qui ne vient pas et qui ne viendra sans doute jamais. Cet espace/temps d'attente permet une nouvelle condition d'écoute, plus profonde.

***La notte é il mio giorno preferito* a pris racine dans des écrits de Baptiste Morizot et d'Eduardo Viveiros de Castro. Comment ces lectures ont-elles nourri cette expérience de pistage ?**

Le point de départ de mes créations est toujours constitué par un texte, qu'il soit philosophique, fictionnel ou poétique. Pour moi, la philosophie et la danse sont étroitement liées en ce que la philosophie parle de l'intangibilité, de quelque chose que l'on ne peut pas toucher. La littérature quant à elle m'aide beaucoup à développer mes possibilités de création. Partir d'un texte participe à la création d'une archive d'expérimentations grâce auxquelles je peux commencer à construire des lieux ou des paysages, tel que j'aime les concevoir. Quasiment toutes mes créations sont liées à l'idée de construire un paysage que le spectateur peut à la fois regarder et traverser. Pour *La notte é il mio giorno preferito*, je me suis appuyée sur le livre du philosophe français Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, vite devenu un pilier de ma recherche précisément en raison de cette relation privilégiée avec la pratique du pistage. J'ai senti une connexion immédiate entre la danse et la philosophie qu'il propose. Pour moi, suivre les traces de cet « autre » était la seule manière à travers laquelle je pouvais me mettre en connexion avec cette entité en tant qu'héritière d'une certaine culture occidentale. Si les chamans Amérindiens sont persuadés de pouvoir incarner un animal, je crois que je ne peux incarner rien d'autre hormis mon corps et que je ne deviendrai jamais un loup. Mais je reste toujours dans la conscience de l'altérité de l'animal. Je ne tente donc ni d'« être » ni de « devenir » un animal. Tout ce que je peux faire, c'est de parler de cette tentative même plutôt que d'un vrai devenir. C'est comme le pistage, qui implique que tu tentes d'oublier ton mode habituel de fonctionnement dans l'espace même si tu sais que le changement ne sera jamais définitif. Je me suis aussi intéressée à la pensée de Viveiros De Castro, notamment sur sa conviction que tout être existant est un centre d'intentionnalité appréhendant les autres êtres existants selon leurs caractéristiques et pouvoirs respectifs. Outre Morizot et De Castro, de nombreux auteurs ont influencé la création de la pièce : Gilles Deleuze, Anna Maria Ortese, Franz Kafka, Ursula K. Leguin, Carl Safina, pour n'en citer que quelques-uns. Chaque lecture, chaque rencontre nous touche d'une manière ou d'une autre, nous fait entrer un peu plus dans l'œuvre, et il est difficile de dire exactement ce qui, de ces auteurs, rejaille sur le spectacle.

Pourriez-vous revenir sur le processus chorégraphique ? Avez-vous transposé vos expériences et ces lectures dans votre recherche chorégraphique ?

Toute l'écriture chorégraphique est basée sur des expérimentations. Les outils perceptifs, mystérieux pour nous, sont devenus des éléments à travers lesquels j'ai construit des pratiques qui ont constitué ensuite la base du travail. J'ai par exemple travaillé avec des perruques, une matière avec laquelle je me transforme en créature. Il y a une séquence où la scène est entièrement baignée de rouge et qui fait référence aux caméras et jumelles infrarouges qui sont utilisés pour le pistage ou la chasse. J'ai aussi imaginé un duo avec le point rouge d'un pointeur laser qui me traque sur scène. Ce sont des jeux tirés d'expériences ou de lectures qui ont été transformés et emmenés ailleurs. Par exemple, lorsque j'ai découvert que la langue est pour beaucoup d'animaux un organe tactile, j'ai eu envie d'expérimenter une danse où c'est la langue qui inscrit le mouvement et change la qualité du corps...

Que reste-t-il de la figure du loup dans *La notte é il mio giorno preferito* ?

Le loup est plutôt un escamotage, un prétexte pour parler de l'altérité et du degré auquel l'altérité nous fait peur, une métaphore qui peut nous servir à changer de regard sur le monde. Il constitue une figure symbolique puissante, étant perçu en Occident à la fois comme très proche de l'être humain et comme son ennemi par excellence. Dans la lumière de l'expérience de pistage, le loup m'intéresse aussi en raison du fait qu'il se laisse difficilement voir. En même temps, pour revenir au titre de la pièce, la nuit privilégie la rencontre avec cet autre justement en raison du fait qu'il ne se laisse pas facilement voir. Dans l'obscurité, on saisit la présence non-visible de l'autre et il faut savoir comment écouter et traduire les signaux qu'il envoie, comment créer une relation interspécifique.

Comment avez-vous conceptualisé l'espace de *La notte é il mio giorno preferito* ?

La scénographie a été conçue et réalisée par la plasticienne Natalia Trejbalová. Les sculptures qui flottent dans l'espace représentent une sorte d'inter-espèce, entre l'animal et le végétal, qui serait le résultat d'une forêt anthropisée (Anthropisée signifie modifié par les sociétés humaines, placé sous les effets de leur influence, transformé par elles, ndlr). Pour ce qui est du dispositif, j'ai fait le choix de positionner le public frontalement pour mettre en jeu ce double regard qui m'a marquée pendant mes séances de pistage : qui regarde et qui se fait regarder ? Je souhaitais induire dans une certaine mesure les mêmes sensations que je traversais lorsque je faisais du pistage : attendre, guetter quelque chose qui maintenant se voit, puis ne se voit plus... Voir ces animaux apparaître pendant quelques instants et ensuite se perdre dans l'espace tient de l'ordre d'une épiphanie ! J'ai joué au Palais de Tokyo en juin dernier dans un grand espace avec des poutres de béton et cette spécificité architecturale a impliqué des choix scénographiques inédits. Dans une salle traditionnelle, le spectacle se passe dans la pénombre, avec un effet de brouillard. Au Palais de Tokyo, les colonnes m'ont aidée à mettre en valeur cette dynamique *apparition-disparition* sur laquelle cette recherche est fondée.

L'environnement sonore et musical est signé par Flora Yin-Wong. Pourriez-vous revenir sur le processus musical et les enjeux de la musique dans *La notte é il mio giorno preferito* ?

Flora a apporté ses propres recherches liées à une partie du monde que nous n'avons pas visitée ou que nous n'avons pas étudiée spécifiquement, afin de rendre cette forêt de moins en moins reconnaissable géographiquement. Son travail combine enregistrements de terrain et instruments traditionnels anciens. Pour composer l'univers sonore de *La notte é il mio giorno preferito*, elle a utilisé des enregistrements de ruisseaux sauvages, de bruissement de vent dans des arbres, des chants d'oiseaux, qu'elle a mêlé avec des percussions faites de bois, de pierre, avec des tambours et des flûtes. L'enjeu de la musique ici est de jouer le rôle de la vie dans la forêt, de représenter son énergie, le chaos extrême de l'environnement.

Le titre *La notte é il mio giorno preferito* (La nuit est mon jour préféré) s'inspire d'une phrase tirée d'une lettre de la poète américaine Emily Dickinson, une référence à première vue anachronique compte tenu du sujet de la pièce. Quels liens faites-vous entre cette citation et votre projet ?

Une réponse prévisible d'abord : j'aime la poésie et je suis par ailleurs diplômée en littérature, entre autres. Pour moi, la poésie est aussi une forme de danse. Mais la raison pour laquelle je me suis sentie particulièrement interpellée par cette phrase d'Emily Dickinson est le fait qu'elle définit la nuit comme un espace de liberté. C'est ce que je voulais suggérer moi-même à travers ma performance : parler de la nuit comme le lieu privilégié de la rencontre avec l'autre. Emily Dickinson était elle-même quelqu'un qui s'était isolée du monde, elle parlait avec les animaux et avec les plantes. À son époque, il n'y avait pas le même type de langage pour parler du monde animal tel que nous le faisons aujourd'hui, mais dire qu'elle était quelqu'un qui voyait en l'animal une forme d'altérité est assez juste. En même temps, même si cette référence n'est pas explicite dans le spectacle, j'ai également pensé à Anna Maria Ortese, une écrivaine italienne du vingtième siècle, très différente d'Emily Dickinson en termes de style, mais qui s'est penchée elle aussi sur l'existence des créatures animales d'une manière inédite.

Concernés par la question écologique, de nombreux chorégraphes viennent aujourd’hui mettre au cœur de leur recherche ce nouveau rapport à la nature et au vivant. Même si votre travail semble s’inscrire dans cette veine, vous ne le revendiquez pas.

Mes spectacles ne sont pas des démonstrations ou des thèses. Je n’ai aucune vérité à livrer et je ne suis pas là pour décider ce qui est juste ou non. Ça ne m’intéresse pas non plus de proposer une œuvre explicite et que le spectateur regarde et conscientise cette pièce de la même manière que moi. Ce que je souhaite, c’est qu’il puisse s’immerger dans une ambiance qui le fait changer de regard dans une certaine mesure, qu’il puisse se lancer dans un voyage à travers ses propres références. La pièce ne va sans doute pas bouleverser leur vie mais peut-être auront-ils la curiosité de s’intéresser aux livres évoqués dans la note d’intention, peut-être auront-ils une réflexion plus profonde sur leur mode de vie. Je ne veux pas faire de prosélytisme. Je crois à l’intelligence des spectateurs et l’intelligence implique aussi une grande curiosité. L’important, c’est de pouvoir aller au-delà de soi pendant quelques instants. Nous sommes vraiment minuscules en tant qu’êtres humains et ce n’est qu’en acceptant cette réalité que nous pouvons commencer à améliorer l’état de notre planète.

Conception, danse Annamaria Ajmone. Scénographie, coiffure, images Natália Trejbalová. Recherche, collaboration dramaturgique Stella Succì. Musique Flora Yin Wong. Costume Jules Goldsmith. Direction technique, design lumières Giulia Pastore. Coaching voix VEZA (Veza María Fernández Wendeg) et Paola Stella Minni. Graphisme Giulia Polenta. Organisation Martina Merico. Production Francesca d’Apolito. Photo Andrea Macchia.

La notte é il mio giorno preferito est présenté les 19 et 20 août au far° fabrique des arts vivants Nyon

Shannon Cooney, Fluid Resilience

Propos recueillis par Marie Pons. Publié le 19/07/2022



Avec *Fluid Resilience*, la chorégraphe canadienne Shannon Cooney crée un trio sensible au mouvement de l'eau. Trois danseur.se.s partagent l'espace dans une circulation fluide, faisant affleurer un rythme partagé comme une donnée commune subtile, une source bien vivante. Alliant la danse à la pratique crano-sacrée, qui s'intéresse à la circulation des fluides et à leurs impulsions qui parcourent le corps, l'artiste offre un moment pour reconsidérer notre façon de se mouvoir, de se tenir immobile dans le monde, et nous invite à porter une autre qualité d'attention à la dynamique des relations présentes en nous, entre nous, dans l'espace entre êtres vivants.

Peut-on commencer par préciser les spécificités de la thérapie crano-sacrée, qui fait partie de votre approche chorégraphique ?

La thérapie crano-sacrée est une branche de l'ostéopathie. Un des principes de base de cette technique de soin est de sentir le flux du liquide céphalo-rachidien, ce rythme profond inscrit dans le corps. C'est un impulse très profond, qui nous anime toutes et tous. En le ressentant sous ses mains en tant que thérapeute, et en le faisant sentir à la personne qui vient consulter, il est possible de proposer des impulsions douces à l'organisme pour qu'il trouve ses propres ressources de guérison, d'équilibrage. Je me suis dit que si cette dynamique des fluides faisait tant de bien à sentir, à recevoir et à donner, ce serait sûrement intéressant de changer un peu le paradigme, de la déplacer du champ thérapeutique en cherchant à l'investir dans nos corps dansant dans l'espace. Cet impulse rythmique qui est au cœur de la pratique crano-sacrée m'attirait en tant que principe à transmettre à d'autres corps. J'ai donc commencé à enseigner dans le champ de la danse. Et ce faisant, à remarquer par exemple que la réciprocité, l'empathie pouvaient se ressentir dans cette circulation, à l'endroit de ce rythme fluide. Et j'ai souhaité fabriquer des pièces qui partageraient cela avec le public.

Comment avez-vous rencontré la pratique crano-sacrée à l'origine ?

Dans les années 1990, j'ai rencontré Robert Harris, un thérapeute crano-sacral qui vivait sur la même île que moi à Toronto. Je travaillais à l'époque avec un chorégraphe dont le travail était très physique, virtuose, dans un style néo-classique qui était intense pour le corps. On m'avait recommandé Robert, il s'est avéré que nous étions voisins. Je l'ai rencontré et nous avons commencé à échanger abondamment. J'ai pris plusieurs sessions et commencé à étudier avec lui. A ce moment là, j'étais donc à la fois danseuse interprète, chorégraphe, thérapeute en formation et je commençais à faire des allers-retours entre la danse et la pratique crano-sacrée.

À quoi ressemblait votre travail chorégraphique à ce moment là, et dans quelle mesure cet apprentissage de la pratique cranio-sacrée a commencé à influencer votre écriture ?

Il m'intéressait de créer du mouvement à partir de formes improvisées. Si j'ai été formée avec un bagage technique et formel important, je me suis rapidement intéressée à l'improvisation, à chercher comment en faire une matière à partir de laquelle écrire. Je travaillais en lien avec des musiciens et des compositeurs, et l'on expérimentait en improvisant en direct, cela produisait des moments incroyables. En parallèle, l'apprentissage de la thérapie cranio-sacrée me permettait de continuer à danser : lorsqu'une blessure survenait j'allais à une séance, et lorsque je retournais danser en studio j'aidais des collègues danseur.ses qui avaient des problèmes d'épaules, d'articulations à leur tour. Au départ, ces deux pratiques étaient séparées, jusqu'à ce que je commence à chercher d'autres façons d'écrire la danse, d'autres façons de faire.

Comment ces deux pratiques se sont-elles rencontrées ?

J'ai commencé à extraire des observations de ma pratique d'enseignante pour les injecter dans mon écriture chorégraphique, afin de créer des partitions, improviser, créer des formes performatives qui pourraient refléter ce qui émergeait de ces moments d'enseignement. J'ai commencé à travailler par exemple avec ce que j'appelle « *moveable cinema* » ou cinéma mobile, une pratique de regard active, qui permet d'être en relation avec le corps en mouvement, sans dériver dans une zone où l'on s'absente complètement à soi-même. Il s'agit plutôt d'être engagé.e, bien présent.e, et par ailleurs connecté.e à ce rythme interne qui pulse en nous. Être en relation avec différentes couches de conscience, sans se laisser glisser dans le sommeil ou dans un nulle part, ni être hyper alerte et hyper actif, c'est l'endroit que l'on travaille aussi en tant que thérapeute et qui est intéressant à proposer aux danseur.ses.

Comment, de cette exploration, est née la création du trio *Fluid resilience* ?

Je vais prendre quelques détours pour répondre et rassembler les sources du travail. Une amie biologiste, le Dr. Allyson Quinlan, a partagé avec moi ses recherches sur le concept de résilience. Sa recherche met en pratique la théorie de la résilience en observant différents contextes naturels, liés à la présence de l'eau notamment, sur les rives canadiennes, en Arctique. Elle étudie entre autres les façons dont les espaces naturels évoluent et s'adaptent aux changements, et dont nous, êtres humains, sommes en relation avec la biosphère. Nous faisons toutes et tous partie du même espace de vie, et sommes co-responsables de la façon dont les choses se déroulent. Allyson et moi sommes amies depuis l'enfance, nous avons été activistes ensemble, avons pris part à de nombreuses manifestations. L'entendre parler de ses recherches m'a semblé une voie optimiste, qui propose autre chose qu'une vision sombre et apocalyptique. Elle mêle les notions de responsabilité, de savoir, d'inter-connexion et d'action. Un chemin de réflexion s'est dessiné, et j'ai aussi entamé une discussion avec Igor Dobricic, dramaturge avec lequel je travaille depuis de nombreuses années. Nous en sommes venus à nous intéresser plus précisément à une part de la nature à laquelle je me sens particulièrement sensible, l'eau. Tant la quantité d'eau présente dans notre corps, l'eau contenue dans une multitude d'endroits dans la nature, que la qualité fluide qui la caractérise. J'ai donc commencé à travailler avec cette notion de dynamique des fluides, qui est autant liée à l'essence de l'eau qu'à la conscience des êtres vivants, respirants, constitués de cellules. Si l'on prend un arc de temps long, voici comment le travail a émergé !

Cette approche de la résilience est donc en lien avec des principes qui fondent l'approche cranio-sacrée, en terme de rythme, de flux, d'équilibre notamment ?

Oui, et je précise qu'il ne s'agit pas de la même chose que la résilience socio-psychologique, que l'on connaît mieux et dont nous avons largement entendu parler pendant la pandémie notamment. La résilience dont il est question ici est particulièrement attentive aux relations avec la biosphère et à ses capacités d'adaptation. Maintenant, si nous regardons notre propre santé, en tant qu'être vivant notre organisme est conçu pour réagir et s'adapter pour trouver un équilibre vers la santé : si l'on se coupe le doigt par exemple la peau se répare seule. La pratique cranio-sacrée s'intéresse justement à favoriser les conditions pour que le corps puisse trouver des voies de guérison, trouver des endroits de repos profond notamment. Dans son travail, le Dr. Allyson Quinlan parle de cela, la nature étant de même capable de s'auto-réparer, dans une certaine mesure. Mais une part de notre monde a trop compté sur le fait que la nature allait « rebondir », se remettre, récupérer. Or elle a besoin de bonnes conditions pour y parvenir. La résilience parle aussi de la réalité des seuils, lorsque l'on passe certains seuils il n'y a plus de points de retour vers le mieux.

Deux interprètes collaborent à vos côtés pour cette pièce, Jared Gradinger et Sigal Zouk, comment leur avez-vous présenté le travail, par quelles étapes êtes-vous passé.e.s ?

Jared et Sigal sont deux artistes merveilleux, comme l'est aussi Jan Burkhardt, qui sera avec nous à Nyon. Chacun.e travaille de son côté avec des pratiques méditatives. Jared mène tout un travail en relation avec les plantes, s'intéresse à l'interaction entre espèces. Sigal pratique la méditation énergétique. Nous partageons une certaine approche de la méditation, qui n'est pas collée à cette image de faire le vide en soi, d'atteindre un endroit de plénitude extatique. Il s'agit plutôt d'une forme de conscience où plusieurs points d'attention sont éveillés en simultanés, une attention multi-couches pourrait-on dire. Exactement comme lorsque l'on performe en réalité : je peux concentrer mon attention sur une chose précise, une action particulière, tout en n'omettant pas l'existence d'autres paramètres existants. En entamant ce projet, je pensais faire au départ une installation, où les visiteur.ses auraient été invité.e.s à circuler à travers l'espace, pour suivre le trajet de l'eau, goutte à goutte, avec un jeu sur l'acoustique, sur les sons émis par son mouvement. Mais lorsque nous avons commencé à travailler en studio, tous.tes deux ont commencé par me demander de leur partager ma pratique, celle que j'enseigne en cours, basée sur les principes cranio-sacrés. Ce que je pensais être presque un échauffement, un point de départ, est devenu le cœur du travail, car l'intérêt était fort pour plonger et développer cette pratique ensemble.

Comment avez-vous partagé la pratique cranio-sacrée avec les performeurs, en guidant par la voix, en utilisant les mains pour leur faire ressentir cette connexion à la fluidité ?

Il y a plusieurs points d'entrée possibles, nous avons par exemple fait un travail de connexion à l'immobilité. Une partie de la pratique s'intéresse en effet à trouver des points de repos, ce qui permet de trouver une dynamique fluide. Je m'explique : lorsqu'un point d'immobilité arrive dans l'organisme, une grande part de guérison peut avoir lieu. On peut amener le corps à goûter à cet endroit là, un calme qui n'est pas dans la retenue, l'attente ou le suspens, qui n'est pas une pause mais plein de potentiel. Passer de l'état actif au repos, du système nerveux sympathique à para-sympathique, crée de la place pour que cette tranquillité puisse avoir lieu. Et depuis ce calme, une dynamique fluide peut ensuite émerger. Par ailleurs, nous nous sommes aussi appuyés sur une imagerie portée par l'eau, la nature, pour incarner ces principes là. Nous avons fait des méditations près d'une rivière par exemple, en la regardant couler, pour ressentir où cela résonne dans le corps. Puis se mettre à improviser avec la conscience du corps fluide, à partir de cette qualité là.

Comment une structure est-elle née à partir de cette exploration ?

Lorsque j'ai laissé de côté l'idée de l'installation, j'ai commencé à proposer l'écriture de partitions à partir de la pratique. En ce qui concerne la dramaturgie, nous avons travaillé presque comme une improvisation en free jazz, avec plusieurs sections, que nous jouons jusqu'à ce que l'une soit épuisée. Nous avons expérimenté avec les sections, nous les connaissons bien. Chacune semble avoir son propre temps, son propre espace, et nous adaptions l'ordre de jeu en fonction de ce qu'il se passe sur le moment : si l'on sent le public assoupi ou au contraire dans une attention très soutenue, nous proposons telle ou telle partie pour changer l'atmosphère ou venir contraster. Nous jouons avec la dimension temporelle, avec les combinaisons possibles.

La qualité fluide et dynamique s'inscrit dans l'espace entre vous, dans vos déplacements et se traduit aussi dans la façon dont vous travaillez avec le regard, qui semble être un canal de communication important dans la pièce.

Oui, ce travail avec le regard fait partie de ce que j'appelle « *moveable cinema* » ou cinéma mobile, c'est à dire d'élargir le ressenti et la conscience de la vision en mouvement. Cette pratique met au travail la présence de façon subtile, ouvre en large part le domaine sensoriel, propose des façons différentes d'être en lien avec les autres. Et c'est aussi reconnaître la présence du public comme faisant partie de cet espace fluide, les inclure sans réclamer de participation. C'est quelque chose que j'adore lorsque j'assiste à ces moments-là : l'inter-connectivité qui existe, sans dramatiser quoi que ce soit.

En proposant ce travail, quel genre d'atmosphère voulez-vous créer, proposer au public présent ?

Je peux partager quelques retours que nous avons reçu après la présentation du projet en intérieur, en 2020. Des restrictions s'appliquaient pour pouvoir recevoir le public dans l'espace, en terme de proximité et donc de relations que nous pouvions établir avec celui-ci. Un des principes de la théorie de la résilience est que la nature est un système complexe et adaptatif. Alors, nous avons intégré cette donnée adaptative à la pièce, à notre propre organisation. Plusieurs personnes ont aimé ressentir le mouvement, la dynamique fluide qui passait pour elles par le corps, de façon empathique, ce qui était bien-sûr génial à entendre. Lorsque quelqu'un est témoin d'un mouvement exécuté avec une certaine fluidité d'action, comme en miroir on remarque soi-même quels endroits sont loin de cette sensation de fluidité, et quelque chose s'adoucit dans son propre corps. D'autres encore ont été happées par la dynamique de relation qui se tisse entre nous trois pendant la performance.

Qu'est-ce qui anime cette dynamique de relation au sein de votre trio, justement ?

Je dirais que nous sommes dans cette pièce dans un activisme doux. J'ai pris part à des marches, des mouvements de protestation, des manifestations par le passé. Et au fil des années, il m'est apparu clairement que l'activisme consiste aussi à commencer par agir dans sa vie quotidienne, ses alentours. Repenser ses propres relations à la biosphère, l'impact de ses actions, les changer en conséquence. Qu'est-ce que cela donnerait si l'on se mettait en mouvement par le prisme du soin, de l'attention portée au vivant et de l'état de la planète ? Prêter attention c'est le premier pas en quelque sorte, pour se sentir concerné.e, impliqué.e. On peut toujours taxer les produits, mais pourquoi ne pas plutôt valoriser l'attention ? Notre attention, dans la pièce, circule en lien avec la présence de l'eau. Que se passe-t-il si je commence à me soucier du trajet qu'a réalisé l'eau que je suis en train de boire ? Dès que l'on déplace l'eau d'un endroit à l'autre cela demande de l'énergie, c'est un poids qui traverse l'espace, il y a un processus de purification, de filtration, de distribution, toute une chaîne d'actions. Une part du travail, menée en lien avec la résilience, c'est d'attirer l'attention sur cette tentative de se relier autrement à la biosphère, de reconnaître que nous nous en sommes éloignés, que nous l'avons colonisée, que nous nous sommes comportés comme si elle nous appartenait. Dans *Fluid resilience*, nous faisons ce geste à plusieurs reprises, boire un verre d'eau pendant la performance, tout en adressant des intentions, une forme de reconnaissance envers cet élément. Il y a cette ouverture de conscience vers une certaine attention, un souci vis à vis de l'eau dans ce travail. Et cette attention transparait dans notre façon d'être en mouvement dans la pièce.

En effet, prêter attention peut être un outil politique. Cela peut-être puissant de traiter un sujet avec une perspective légèrement décalée, parfois. Pour donner de l'énergie au lieu de décourager.

Oui. J'ai été en colère pendant très longtemps, contre les gens qui étaient dans leurs voitures au lieu d'être sur leurs vélos dans les rues de Toronto par exemple. Mon énergie changera à nouveau, sûrement, dans les dix prochaines années, mais à présent mon activisme se manifeste à travers le soin et l'attention portée, et ce qui m'importe c'est de contribuer à changer nos endroits de conscience, comme je le peux. Dans ma pratique de thérapeute, je sais que lorsqu'un.e patient.e vient en consultation, la séance va faire bouger et changer des choses dans son corps, mais aussi dans ses relations intimes, ses amitiés, ses relations de travail... Cela revient une nouvelle fois à dire que cela commence par nous, en nous. Et bien sûr j'adorerais que politiquement un parti écologiste soit au pouvoir et investisse à fond ces changements à grande échelle. Mais si l'on prend en charge nous, déjà, un certain souci des choses, si l'on porte attention, si l'on se demande comment avoir des conversations à propos du soin, c'est déjà une part.

Tout votre temps pourrait être consacré au fait d'être thérapeute, puisque l'on parle de l'importance du soin. Pourquoi continuer à être active dans la sphère de la danse, à créer des performances alors ? Parce qu'il s'agit justement d'une expérience collective ?

Cela continue à me sembler important en effet, je suis toujours fascinée par la danse, par l'espace que cela crée et ouvre entre les gens qui assistent à un spectacle. La danse fait partie de ma vie depuis une quarantaine d'années, c'est un endroit pour lequel j'ai un profond amour et un respect, et qui continue à me mettre au défi constamment. Le mouvement est universel, on peut aussi le prendre par là, et la danse est l'endroit où je peux mettre en pratique la création d'un espace vivant entre les gens, faire l'expérience de se connecter aux autres, sans dogme spécifique, sans narration spécifique. Cette mise en relation m'intéresse.

Pour terminer, je me demande dans quels genres de paysages avez-vous grandi ?

Je suis née sur les rives du lac Ontario, une étendue d'eau tellement immense qu'elle ressemble à une mer intérieure d'eau douce. J'ai grandi là jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Puis nous avons déménagé, notre jardin ouvrait sur une étendue de verdure de quatre cents hectares, on peut donc dire que nous avons continué à grandir dehors, à l'air libre. Quelqu'un dans la famille avait aussi un cabanon au bord du lac Simcoe, qui est aussi en Ontario, où nous allions tous les étés. On peut dire que j'ai grandi là, entre l'eau et la forêt.

Conception, chorégraphie, performance Shannon Cooney. Co-création, performance Jan Burkhardt, Sigal Zouk. Dramaturgie Igor Dobricic. Son Marla Hlady. Lumière Emese Csornai. Costumes Nina Gundlach. Biologiste, praticienne en résilience Allyson Quinlan. Production Diego Nawrath. Coproduction Tanzfabrik-Berlin, avec le soutien de far° Nyon pour la création in situ. Photo Maria Sewcz.



Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre ©
Lisa Furlan

Publié le 02.08.2022

Avec l'animal est une réflexion sur la transmission d'expériences d'un pêcheur cueilleur et d'un chasseur. Ce théâtre de témoignages est présenté dans le cadre du festival nyonnais far° - Fabrique des arts vivants, du 11 au 14 août.

Serge et Bernard sont des prédateurs d'un type singulier. Ils ne ponctionnent que parcimonieusement dans le non-humain, du saumon aux champignons et aux cerfs. Pour mémoire, les pêcheurs furent d'ailleurs parmi les premiers lanceurs d'alertes dès les années 60 concernant la pollution des cours d'eau, sols et disparitions des écosystèmes. Ils ne furent guère écoutés.

A l'affût du micro-événement, l'œil, telle une caméra imaginaire, suit les parcours croisés de ces deux passionnés retraités. *L'animal* n'est ici ni infantilisé, domestiqué ou magnifié. Pour susciter une symbolique du combat et de l'éthique avec la nature, la pensée s'est aussi nourrie de rencontres avec des réflexions d'anthropologues, philosophes et scientifiques. Mais c'est au final l'empirisme concocté par nos deux compères témoignant au plateau qui s'affirme.

Des séquences atmosphériques viennent scander leurs récits tressés l'un à l'autre. Rencontre avec Claire de Ribaupierre et Massimo Furlan à l'origine d'*Avec l'animal*.

Avec l'animal suit *Dans la forêt*, créé dans les bois du Jorat (2020) et devance l'ultime volet de *La trilogie des liens, De la terre* (2023). Quid de ces transmissions autour du rapport à la nature?

Massimo Furlan: En regard de la question de la transmission, le récit à deux voix qui constitue *Avec l'animal* est riche des histoires et des liens de Serge Bregnard et Bernard Magnin avec des paysages qui leur sont familiers. Ces hommes nous ouvrent à une autre expérience du milieu naturel. Ceci à travers leurs relations sensorielles et respectueuses aux biotopes traversés. Mais aussi à la pêche, la chasse et la nature en général.

Le souhait initial était de donner une parole qui soit simple, directe et empirique. Au-delà du fait que nous avons beaucoup dialogué avec des anthropologues, philosophes et spécialistes de terrain sur nos liens aux animaux, nous avons souhaité voir comment transmettre un vécu et un ressenti à travers un récit, une émotion. Et un registre amateur autre que celui de la parole de penseurs et essayistes reconnus.



Avec l'Animal, du 11 au 14 août © Pierre Nydegger



Avec l'Animal, du 11 au 14 août © Pierre Nydegger

Mais encore...

Claire de Ribaupierre: Dans le cadre des volets composant *La trilogie des liens*, l'idée récurrente est de partir du monde de l'expérience. Pour *Dans la Forêt*, le premier d'entre eux, il s'agit de réactiver et favoriser l'expérience de la personne spectatrice au détour d'une marche nocturne en zone boisée. A l'occasion d'*Avec l'animal*, nous partons d'expériences concrètes immersives de deux personnes avec l'univers animal non-humain et sauvage.

Enfin au cours du dernier volet, *De la terre*, il s'agira de partir du savoir et de l'expérience des personnes qui travaillent la terre. Le défi a été de dégager les relations concrètes des êtres avec leurs milieux tout en se documentant autour de la question grâce à l'anthropologie et la philosophie. Le projet se focalise autour de voix que l'on entend possiblement le moins.

Sur le lien personnel que vous avez développé à la forêt si présente aussi dans Avec l'animal?

Massimo Furlan: J'aime souvent à dire que la forêt est mon bureau, là où j'aime être. Je m'y sens bien lorsque je la traverse, sans nécessairement produire une performance physique, sportive. Penser en marchant, c'est bien. Mais cela nécessite une connaissance de la végétation et arbres dont je ne savais nommer que deux types ou espèces avant la création de *Dans la forêt*. C'est aussi cela que nous interrogeons à travers une expérience et une émotion fortes par le parcours de la forêt.

De fait, il était essentiel de faire appel à deux prédateurs qui vont prélever un animal de la nature et le manger. Ainsi Bernard Magnin a une relation à la chasse qui nous intéressait beaucoup - *dans le spectacle, le chasseur reconnaît n'avoir abattu que cinq bêtes en quatre ans et que le cerf doit être contrôlé car il impacte les forêts en dévorant les bourgeons des arbres, ndr*. Ces personnes sont, de par leur activité, en voie de disparition comme les marmottes ou lièvres qu'ils ne chassent pas. On peut imaginer que dans plusieurs années, chasse et pêche seront interdites pour des raisons variées.



Avec l'Animal, du 11 au 14 août © Pierre Nydegger

Comment vivre avec les animaux sans nier leur qualité d'êtres vivants quand rites et traditions semblent absents?

Massimo Furlan: Nous sommes pris dans un rapport souvent infantile aux animaux. Et le savoir transmis par ce chasseur et ce pêcheur peut venir subvertir cette relation de projections fantasmées. C'était important de donner la parole à des personnes a priori stigmatisées parce qu'elles tuent les animaux, «le Bambi» dans leur milieu naturel. Il s'agit de donner la voix aux premiers intéressés dans un sujet, la mise à mort d'animaux, qui est aujourd'hui problématique.

Ce spectacle ne veut d'ailleurs ni moraliser ni prendre position dans ce débat actuel, si l'on songe au loup notamment. En outre, le public est souvent ému et invité à partager une soupe après la pièce afin de permettre discussions et échanges.

Claire de Ribaupierre: Cette création ne touche pas directement de manière philosophique, anthropologique ou historique à la question posée. Mais elle le fait en creux. Ceci par la transmission entre générations chez nos deux protagonistes d'un respect de l'animal et de son milieu naturel, où il faut vivre avec la forêt et non dans celle-ci. Partant, il y a toutes sortes de manière de chasser et pêcher, et nous n'avons pas du tout abordé la dimension de la chasse commerciale, car elle ne nous intéressait pas.

Une chasse que l'on pourrait appeler «plus rurale» est intéressante dans ce rapport entre l'humain et l'animal. Il faut dire qu'ici la plupart du temps le chasseur ne tire pas. Il choisit de viser seulement certaines bêtes à des moments spécifiques. Elles sont ici attentivement observées et respectées, tout au long de l'année.



Avec l'Animal, du 11 au 14 août © Pierre Nydegger

Le débat est vaste.

Massimo Furlan: Oui. Nous qui ne pratiquons ni la chasse ni la pêche et nous vivons dans le paradoxe dans ce rapport à l'animal, moi le premier d'ailleurs. Consommant viandes et poissons, nous pouvons développer une capacité d'occultation sur la provenance des produits qui se retrouvent dans notre assiette.

Le cerf, le chevreuil ou le lynx possèdent une aura, un charisme qui peuvent nous rendre sensibles à leur sort. Mais il existe nombre d'autres animaux sur lesquels on semble se poser peu de questions quant à leur élimination à une échelle industrielle.

Quelles sont les différences entre la version en intérieur et celle en plein nature comme c'est le cas au Far?

Claire de Ribaupierre: Lorsque l'expérience avec l'animal se déroule in situ comme ici à Saint-Cergue, l'attention du public se révèle singulière, autre qu'en salle. La réalité de se retrouver immergé au cœur d'un cadre naturel, révèle une dimension de proximité différente que la déclinaison en boîte noire théâtrale du spectacle. Cette dernière est accompagnée de tout un volet vidéo prompt à recréer une poésie à travers l'image.

Dans le cadre naturel, c'est évidemment la présence des arbres et rochers, de l'herbe et du vent ainsi que du changement de luminosité qui vont venir appuyer les témoignages. Et donner un cadre aux récits déployés.

Comme s'est construit le spectacle?

Claire de Ribaupierre: Nous avons d'abord demandé au pêcheur cueilleur et au chasseur de nous raconter leurs histoires et relations à leurs activités. Il nous est vite apparu qu'il était plus délicat d'évoquer la chasse plutôt que la pêche. Si nous voulions que Bernard soit entendu comme chasseur, il fallait d'abord que le public puisse le rencontrer en tant qu'individu.

Bernard est une personne ayant une relation complexe, profonde à l'animal et aux paysages rattachés à un site particulier, la Vallée de de l'Intyamou (Fribourg). D'où cette nécessité dramaturgique de mieux comprendre comment il était devenu chasseur par le parcours et l'expérience d'un lieu. On découvre ainsi d'abord un enfant qui a un lien particulier avec les bêtes d'élevage. Il s'agit de savoir comment son intérêt, sa curiosité et son regard se sont développés dans l'observation, la compréhension et la cohabitation avec ces bêtes. Ce détour pris valorise la question de l'expérience et de la connaissance.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

Avec l'Animal, de Claire de Ribaupierre et Massimo Furlan

A découvrir du 11 au 14 août à Saint-Cergue dans le cadre du far° - fabrique des arts vivants 2022

Informations, réservations:

far-nyon.ch

Avec l'animal, Claire Ribaupierre & Massimo Furlan

Propos recueillis par [Wilson Le Personnic](#). Publié le 08/08/2022



Avec leur *Trilogie des liens*, Claire Ribaupierre et Massimo Furlan tentent de saisir les relations que l'humain entretient avec le milieu naturel et ses habitants. Après *Dans la forêt*, une marche nocturne en pleine forêt à l'écoute des présences qui l'habite, le deuxième volet de cette trilogie, *Avec l'animal*, questionne notre lien ou absence de lien avec les animaux sauvages. S'appuyant sur des témoignages et des récits de spécialistes et d'amateurs·rices de la pêche ou de la chasse, le duo invite sur scène Serge Bregnard (pêcheur) et Bernard Magnin (chasseur) à partager leurs propres histoires, leurs rapports à l'animal et leur relation à la nature. À travers leurs témoignages, les deux hommes rendent compte de la complexité des liens entre les humains et les animaux sauvages. Dans cet entretien, Claire Ribaupierre et Massimo Furlan reviennent sur les enjeux et le processus de leur nouvelle création *Avec l'animal*.

Avec l'animal est le deuxième opus de votre *Trilogie des liens*. Pourriez-vous retracer la genèse et l'histoire de cette trilogie ? Quelles sont les grandes questions que vous abordez dans ce projet en trois volets ?

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : Avec le projet de la *Trilogie des liens*, nous essayons de saisir la nature et la qualité des liens que nous entretenons avec les espaces habités, habitables, avec les espèces compagnes, les espèces sauvages afin de

capter la diversité de ces relations et ce qui les caractérisent. Nous travaillons à comprendre ce qui nous relie, ce qu'il y a de commun et de singulier. Comment nous bâtissons des équilibres ou provoquons des déséquilibres, comment nous créons des alliances ou des ruptures, comment nous cohabitons. Quels récits, quelle poésie, quels sentiments nous attachent à un paysage, un coin de terre, un morceau de forêt, une partie de ciel, une lumière, comment les choses nous émeuvent et nous dépassent, nous entourent et nous rassurent. Le premier volet de la trilogie s'intitule *Dans la forêt*. Il est né du désir de faire partager au public une pratique que nous aimons : marcher en forêt, la nuit, sans lumière, sans bruit. Être à l'écoute des présences furtives, des oiseaux, des animaux, du vent, des arbres. Faire partie de cet environnement en essayant de rester le plus discret et modeste possible. C'est un projet pour un petit groupe de spectateurs, maximum 25, que nous avons créé avec le Théâtre de Vidy dans les bois du Jorat, en dessus de Lausanne en 2020. Depuis, nous l'avons recréé dans d'autres forêts : à Amsterdam, dans le cadre du Holland Festival, à Aurillac, et avec les 2 Scènes, Scène nationale de Besançon. Avec ce projet nous explorons un habitat qui n'est plus le nôtre depuis longtemps, la forêt, nous retrouvons un corps qui marche, nous déplaçons le spectateur dans son attention : il est en mouvement, il doit activer d'autres sens que celui de la vue, s'engager avec son corps, son odorat, avec le toucher, reconnaître le sol sous ses pieds, faire confiance à ses jambes, etc. Ce projet nous plonge dans notre relation aux végétaux, aux arbres, qui sont des êtres vivants d'une complexité extraordinaire et auxquels les scientifiques mais aussi les gardes forestiers, les bûcherons, les menuisiers s'intéressent et saisissent leurs qualités en tant que capteurs de CO2, producteurs d'oxygène, d'ombre, d'eau, de lien social, d'énergie, de chaleur, etc. Le deuxième volet de la trilogie, *Avec l'animal*, questionne notre lien ou absence de lien avec les animaux sauvages. Et le dernier volet, *De la terre*, sera une recherche autour du monde paysan et de son lien au sol, à l'agriculture, mais aussi à l'élevage, à travers des rencontres et des témoignages.

Pourriez-vous revenir sur la genèse de *Avec l'Animal* ?

Claire Ribaupierre : Massimo s'intéresse depuis longtemps à la pêche. Vers 18-20 ans, il a fait deux voyages en Norvège, sac au dos, et a pratiqué la pêche dans les rivières. Il n'avait aucune expérience, mais un de ses amis était un très bon pêcheur. Depuis, chaque fois qu'il le voit, il aime écouter ses récits, lire sa joie, sa manière de parler des poissons, de leur habitat, de leurs habitudes. On a décidé de faire un projet sur ces récits, de les partager avec un public qui n'aurait sans doute jamais pratiqué la pêche. Puis, en lisant des textes, des analyses, on a eu envie d'ajouter une autre pratique à celle-ci : la chasse. Ne connaissant pas personnellement de chasseurs, nous avons interrogé des gardes-faunes, puis nos voisins de montagne, là où nous passons beaucoup de temps, dans un petit alpage en Gruyère, en Suisse. Nous avons parlé avec Bernard qui, à 79 ans, pratique encore la chasse dans cette région. Il nous a présenté plusieurs amis, nous avons écouté leurs histoires et avons commencé à noter leurs témoignages, à saisir les paradoxes de cette pratique, à nous remettre en question aussi sur nos manières de penser, de réagir, de juger, de comprendre. C'était extrêmement riche. Nous avons rencontré d'autres pêcheurs aussi, et nous avons fait des parallèles entre ces deux pratiques, essayant de saisir les points communs et les divergences...

Comment votre intérêt s'est-il focalisé sur les pratiques de la chasse et la pêche en particulier ?

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : On s'est demandé qui avait un lien privilégié avec les animaux « sauvages », c'est-à-dire non domestiqués, et pourquoi nous avons cette fascination pour les espèces qui ne dépendent pas de nous pour vivre. Cette relation vient de très loin : quand l'homme était nomade, chasseur cueilleur, quand il se déplaçait pour trouver sa nourriture et ne pratiquait pas l'élevage, il était un expert du monde animal, par nécessité. Il devait comprendre les comportements, les réactions, les habitudes, les qualités des bêtes sauvages pour pouvoir survivre. Et en parlant avec un certain nombre de ceux qui pratiquent encore la chasse et la pêche, nous avons été surpris de la richesse de leurs connaissances : étant dehors toute l'année dans les bois, les forêts, les montagnes, les rivières et les lacs, ils savaient énormément de choses sur les différentes espèces animales, leurs déplacements, leurs odeurs, leurs capacités perceptives, ils pouvaient reconnaître les individus les uns des autres, les voyant vivre et évoluer toute l'année. Ils avaient, avec le temps et l'expérience, développé un nombre de connaissances impressionnantes, à la fois des bêtes et du lieu. Bien sûr, certains chasseurs ou pêcheurs sont moins impliqués, et on note aussi de nombreux abus, des dérives, des contradictions dans leur pratique. Mais ce qui nous intéressait dans ce projet c'était de nous déplacer, de prendre le risque d'écouter des voix différentes et divergentes. De remettre en question nos a priori. Plutôt que d'être contre la chasse, nous voulions entendre pour essayer de comprendre, avant de rejeter. Aujourd'hui, les positions sont de plus en plus radicales, et il est difficile de parler et d'écouter sans avoir déjà un avis tranché. Des fossés se creusent entre ceux qui vivent en ville et ceux qui habitent à la campagne, entre ceux qui mangent de la viande et les végétariens ou les véganes. Les discours sont inconciliables et parfois violents. C'est sur ce terrain délicat et sensible que nous avons voulu aller. Ce qui a été très fort d'ailleurs, c'est de voir, dans le public, le mélange de spectateurs venus de la campagne, qui pour certains n'étaient jamais allés au théâtre, et les spectateurs urbains. Tous à l'écoute de ces histoires. Dans ce projet, nous avons été bousculés dans nos certitudes et nous avons mis le doigt sur les nombreux paradoxes qui nous constituent. Nous acceptons de manger de la viande mais nous refusons de mettre à mort un animal. Nous fermons les yeux sur l'industrie et l'abattage des animaux d'élevage. Nous rêvons du sauvage, mais sous contrôle...

Votre travail a pris racine dans des études théoriques. Lors du processus de recherche, vous avez travaillé avec beaucoup d'ouvrages récents, notamment les derniers écrits de Charles Stepanoff, Tim Ingold, Vinciane Despret, Nastassja Martin, Baptiste Morizot, etc. Comment ces lectures ont-elles nourries la conception de *Avec l'animal* ?

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : Les écrits des anthropologues nous ont aidé à saisir les pratiques de la chasse et de la pêche dans un contexte plus large et plus varié que celui de la Suisse, aujourd'hui, et de comparer une pratique qui était issue d'une tradition mais qui n'était pas « nécessaire » à la survie, avec celle des sociétés dites de subsistance. Il y a de multiples façons de pratiquer la chasse, certaines, comme la chasse commerciale, n'ont pas retenu notre attention. Ce qui nous a intéressé, c'est comment le « pirsch » ou la marche d'approche, construisait une relation à l'animal très particulière, patiente, attentive, respectueuse. Ces pratiques ont été héritées, transmises par les générations précédentes. Elles s'inscrivent dans une culture locale, familiale, elles sont véhiculées par des récits, des gestes, des images. Le livre de Stepanoff, *L'animal et la mort*, se base sur de nombreux témoignages de chasseurs ruraux, du centre de la France, et son analyse nous a beaucoup intéressés,

et a rejoint plusieurs récits que nous avons collectés. Pour lui, un chasseur rural est plus proche d'un chasseur sibérien que d'un citadin parisien. Bernard a lu également le livre, et s'y est retrouvé sur de nombreux points. Nastassja Martin, dans son livre *Les âmes sauvages*, sur les chasseurs natifs d'Alaska, nous a permis de saisir le lien à l'animal sauvage, sur la relation animiste qui se construit entre l'homme et sa proie, sur la question de la rencontre, du caractère rituel et magique de celle-ci. Les textes de Morizot et de Despret sont, quant à eux, des appuis pour saisir la complexité des comportements animaux, leurs relations au milieu et aux autres espèces.

***Avec l'animal* met en scène deux amateurs de chasse et de pêche, non comédiens. Comment les avez-vous rencontrés ? Comment s'est engagé le dialogue puis le travail avec ces deux « protagonistes » ?**

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : Nous avons rencontré Bernard Magnin dans la vallée de l'Intyamon, où nous sommes voisins d'alpage. Électricien de métier, à la retraite, il a installé des panneaux solaires pour de nombreux chalets dont le nôtre. Nous avons tout de suite eu l'intuition que Bernard pourrait raconter son histoire à un public. Il n'avait jamais fait de théâtre et il n'en avait jamais rêvé. Serge Bregnard est un ami d'un ami proche avec lequel il est allé plusieurs fois en Alaska. Nous avons fait se rencontrer Serge et Bernard. Nous avons vu alors qu'ils faisaient une très belle équipe. Serge, éducateur social, jeune retraité, avait une très longue histoire avec la pêche, liée à la famille, à son enfance. Nous nous sommes vus à de nombreuses reprises avant de commencer les répétitions proprement dites, et nous avons beaucoup discuté autour de leurs pratiques, de l'écologie de l'industrie agro-alimentaire, de l'état du monde, de nos colères, de nos doutes. Et nous avons aussi beaucoup ri pendant toute cette période !

***Avec l'animal* est une sorte de maillage de leurs récits, leurs histoires, leurs témoignages, leurs souvenirs. Comment avez-vous imaginé la dramaturgie à partir de tous ces matériaux ?**

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : Nous avons constitué un grand nombre de documents avant de commencer le processus de travail : des notes de lecture d'ouvrages théoriques, des films, des documentaires, des émissions de radios, des conférences, des entretiens avec des spécialistes, et les récits des chasseurs et pêcheurs rencontrés. On a décidé de construire le projet autour des parcours singuliers de Serge et Bernard : dresser le portrait de deux hommes et de deux pratiques. De partir des souvenirs qui avaient été déterminants dans leur relation au monde animal.

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : La question du lieu où on crée est une question que l'on se pose à chaque fois, pour chaque nouveau projet. On se demande d'une part: « qui parle ? » – La question de qui porte le récit est essentielle, c'est pourquoi nous travaillons souvent avec des gens qui ne sont pas des acteurs –, et « d'où on parle? », depuis quel lieu ? Quel est l'espace idéal pour faire parvenir le sens d'une histoire ? On aime changer les habitudes du spectateur, favoriser l'idée de rencontre, inventer une autre relation à l'espace de représentation. Pour la forêt, il fallait emmener le spectateur faire l'expérience de la forêt. On ne pouvait parler de la forêt sans être à l'intérieur, sans la ressentir. On voulait laisser le spectateur libre d'éprouver par ses sens la nuit, les odeurs des végétaux, et s'échapper dans son imaginaire. Pour le projet *Avec l'animal*, nous proposons deux expériences différentes: une à l'intérieur, dans un théâtre ou une salle fermée, avec une bande sonore très présente, et des projections vidéos qui créent un univers visuel sensible, et une version plus simple techniquement, en plein air. On choisit un lieu calme, à la lisière d'une forêt, près d'une rivière, un lieu qui interagit avec le récit et qui dessine le paysage dans lequel l'histoire se passe, ou plutôt, pourrait se passer. Mais ce qui est le plus important, dans les deux cas, c'est que l'histoire se poursuit après la fin de la représentation, qu'elle se prolonge avec le fait de partager un repas, une soupe, préparée pendant le spectacle et offerte ensuite, afin de discuter et échanger avec les spectateurs de manière informelle. Sans violence, mais sans nécessité non plus d'être d'accord. De faire circuler la parole et de créer une communauté éphémère.

Depuis quelques années, les artistes semblent développer une nouvelle écoute du vivant, de la Nature. Nous pouvons d'ailleurs constater que ces réflexions, au sens large, sont très présentes sur les scènes actuellement. Avec *l'animal* s'inscrit dans cet ensemble de projets dédiés à la Nature et au Vivant. Comment voyez-vous cet intérêt collectif aujourd'hui ?

Claire Ribaupierre & Massimo Furlan : L'art reflète les préoccupations contemporaines, ce qui affecte les gens, ce qui les obsède. L'état du monde ne peut laisser aucun artiste indifférent. Il travaille avec ce qui arrive. Et bien sûr ce travail s'inscrit dans ce courant, dans cette pensée actuelle, brûlante et urgente. Ce qui nous intéresse, c'est comment, en tant qu'artistes, nous pouvons proposer une expérience et une réflexion différente de celles véhiculées dans le discours scientifique, le discours médiatique ou politique. Comment pouvons-nous donner la parole à d'autres personnes, qui viennent de la pratique, par exemple les garde forestiers ou les chasseurs, les pêcheurs ou les paysans. Comment pouvons-nous apprendre de ces gestes et de ces savoirs, de ces manières d'agir et d'interagir. Et parallèlement à cette trilogie, nous poursuivons d'autres projets, d'autres interrogations, autour de la musique notamment, ou de la technique scénique : comment l'idée de métier peut-elle être abordée et transmise? Comment des gestes, des rêves, des savoirs peuvent-ils ouvrir nos imaginaires, enrichir notre vision du monde? Aller à la rencontre de ces différentes formes de savoir nous passionne et constitue le cœur de nos recherches présentes et à venir.

Mise en scène Massimo Furlan. Dramaturgie Claire de Ribaupierre. Interprétation Bernard Magnin, Serge Bregnard. Direction technique, video Jérôme Vernez. Lumière Étienne Gaches. Son, musique Aurélien Godderis-Chouzenoux. Administration, production Noémie Doutreleau. Diffusion, production Jérôme Pique. Photo © Pierre Nydegger.

Avec l'animal est présenté du 11 et 14 août au far° fabrique des arts vivants Nyon.

MOLD, Sara Manente

Propos recueillis par [Wilson Le Personnic](#). Publié le 09/08/2022



Comment transposer les principes de contamination et de connexion des microorganismes (bactéries, levures et moisissures) à l'échelle de la danse et du corps ? Puisant dans la biologie, la mode, la danse ou encore les arts visuels, Sara Manente développe aujourd'hui une recherche à l'intersection des arts vivants et de la mycologie. Inspirée des processus de fermentation et des méthodes de culture de mycélium, sa dernière création MOLD aborde la performance comme un environnement immersif où chaque corps et objets qui la compose s'affecte et interagissent comme des cultures vivantes. Dans cet entretien, Sara Manente partage les rouages de sa recherche artistique et revient sur le processus de recherche de MOLD.

Vos recherches semblent se matérialiser différemment selon chaque projet. Comment décririez-vous votre recherche/travail artistique ?

Partant de la danse comme pratique et outil de réflexion, mes projets de recherche s'intéressent aux différentes manières de se produire, d'être produit et d'être public. Depuis quelques années, j'utilise l'idée de la publication performative pour envisager les moyens de « rendre public ». En pensant de manière analogique, non numérique, non binaire, nous pouvons établir différents degrés entre, disons, la publication sur papier et la performance sur scène, ce qui signifie différentes manières d'aborder les questions du public et de performativité. Pour MOLD, ma plus récente performance de danse, le travail s'est développé à partir de mes recherches précédentes sur la fermentation et s'est ramifié en différents gestes performatifs, tous appelés MOLDING, et une école ouverte appelée *Technologie des champignons*. Pour la recherche *Wicked Technology/Wild Fermentation (2019-2020)*, j'ai publié ROT, un magazine sur papier glacé et j'ai organisé un programme de trois jours appelé ROT GARDEN. Pour *Spectacles (2014-2018)*, j'ai écrit trois danses à lire et réalisé un film 3D en collaboration avec Christophe Albertijn. Avant ces projets, je n'utilisais pas la même terminologie. Je parlais de la relation entre le-la danseur-euse, le-la chorégraphe, l'œuvre et le public, en la considérant comme une interaction dynamique où la performance se produit réellement. Dans *Tele Visions (2016-2018)*, une collaboration avec Marcos Simoes, nous avons invité cinq personnes du public à être sur scène guidées par nous par télépathie. Je commence toujours par un désir, une idée abstraite qui veut trouver un corps, un faire. Pour moi, c'est lié à la danse. J'interroge d'autres disciplines, savoirs, choses et personnes. Non pas parce que je suis intéressé par la traduction de théories d'autres disciplines en danse, mais plutôt pour comprendre la phénoménologie de la question initiale. Et par curiosité. Au fur et à mesure des projets, j'ai pu aussi constater que la question du « bruit » était récurrente et avec du recul j'imagine que c'est peut-être lié à mes études en communication et en sémiotique. Phénomène sonico-physique, perturbation qui fait également partie de la communication, indistinction avant reconnaissance, quelque chose innommable donc ingouvernable, un arrière-plan d'où émerge le premier plan, un tiers, un parasite (comme décrit par Michel Serres) : le bruit semble être central. Il y a là une plasticité et une opacité qui m'intéressent.

Aujourd'hui, votre travail s'intéresse à l'esthétique et à l'éthique de l'intersection entre les arts vivants et les cultures vivantes. Pourriez-vous partager les grandes réflexions qui traversent cette recherche en particulier ?

À cette intersection, il y a des questions de goût et des questions d'écologie : la relation entre la contamination et l'immunité, la phénoménologie du dégoût et de la nausée, les idées d'enchevêtrement, d'hybridité et de domestication. Après avoir accouché, j'ai voulu continuer à travailler à la maison, en pensant avec et à partir du corps et non dans le studio de danse. La grossesse est une expérience qui modifie la compréhension du corps, de ses limites et, en général, le sens du « soi » : mon corps n'est pas seulement le mien, il peut être colonisé et dépend certainement d'autres corps. J'ai commencé à m'intéresser à différentes techniques de fermentation et à lire des livres liés aux éco-féminisme contemporaines, posthumanisme et néo-matérialisme (entre autres Donna Haraway, Paul B. Preciado, Elizabeth Povinelli, Elizabeth Wilson, Lynn Margulis, Anna Tsing, Deboleena Roy, Aimee Bahng, Jane Bennet). En tant que danseuse et artiste, je pouvais m'identifier à beaucoup de choses et je pouvais aussi voir ma pratique en relation avec mon environnement. Par exemple, lorsque nous parlons de « fermentation sauvage », différents aspects entrent en jeu : surveiller un processus ou en prendre soin sans le tuer, l'exploiter, créer les conditions pour que quelque chose se produise, le laisser faire sa propre chose. Il y a les figures de la « mère » dans le levain ou le scoby de kombucha (traduit en français, l'acronyme scoby signifie Culture Symbiotique de Levures et de Bactéries, ndlr) qui pourraient être liées à la façon dont les pratiques de danse sont partagées et dont le changement passe à travers différents corps. Aujourd'hui, je m'intéresse aussi à d'autres questions, comme la durabilité dans les pratiques des arts du spectacle : qu'est-ce que cela signifie de maintenir une œuvre ou une pratique en vie ? Que signifierait la préservation ou la fermentation de cette œuvre/pratique ? Comment pouvons-nous rendre cette œuvre/pratique plus durable pour les artistes ?

Comment MOLD s'articule à cette recherche ? De quelles manières ce projet vient-il poursuivre et développer ces réflexions ?

En travaillant sur la fermentation, j'ai commencé à faire pousser des peaux de scoby de kombucha (ces cultures ont d'ailleurs servi à la création d'un harnais, réalisé en collaboration avec l'artiste Günbike Erdemir, ndlr). Le kombucha contient des probiotiques pour nos intestins mais a un aspect morbide qui ressemble à de la peau d'animal ou du parchemin. Il s'agit d'un organisme symbiotique constitué de bactéries et de levures avec une forte odeur sucrée et écoeurante. Le titre MOLD, est apparu assez tôt dans le processus car son double sens synthétise ces forces disparates et paradoxales qui m'intéressaient. Le mot anglais *mold* signifie à la fois moisissure et moule. D'une part, il désigne un mycélium ou un champignon : un réseau de fils qui se développe de manière apparemment incontrôlable, colonise, infecte et digère son environnement. D'autre part, il fait référence à un moulage, quelque chose utilisé pour réaliser une sculpture et exploiter une forme spécifique.

En lien avec cette recherche, vous avez initié une série d'ateliers en collaboration avec le far° durant la saison 2021-2022. Pourriez-vous retracer la genèse de MOLD ?

En 2021, assez tôt dans le processus, nous avons présenté une série de gestes sous le nom de MOLDING : un pique-nique inattendu, un défilé non annoncé, une distribution publique de gaufres, une collection de sacs à main sous vide et un texte écrit à quatre mains. Il s'agissait de jouer différentes situations, de rencontrer le public dans un parc (Live Arts Week X, Bologne), dans une église convertie en espace d'art (Extracity, Anvers) et dans un musée d'art contemporain (Wiels, Bruxelles). Je souhaitais présenter nos pratiques encore jeunes sans les considérer comme des « travaux en cours ». Entre-temps, j'ai commencé à m'intéresser aux champignons et j'ai souhaité ouvrir cette opportunité de recherche à d'autres personnes en organisant une école ouverte. Inspirés par les méthodes de travail du mycélium et des mycologues, nous avons organisé, en collaboration avec le Far°, trois événements sous le nom de *Technologie des champignons*. Ces ateliers ont été l'occasion d'aborder les forêts et le monde des champignons à travers les récits et les connaissances de quelques invités : un butineur local, un scientifique, une journaliste, un chaman et une cinéaste. Ce projet n'avait pas vocation à se retrouver dans MOLD mais était l'occasion de créer un groupe d'étude qui rendait possible des connexions inattendues, de me placer, moi et mon travail, dans un contexte différent. J'ai compris plus tard que le « mushrooming » était devenu une sorte de méthode de travail, qui n'était pas directement liée à une planification et un produit préétablis, un « fruit ». D'un côté, il y a le butinage, la cueillette, la recherche, une façon de regarder qui vous donne une posture corporelle spécifique : errer, sentir, chercher des signes, demander autour de soi, cartographier le territoire. De l'autre côté, il y a le « mushrooming », qui consiste à « devenir champignon » : se décomposer pour digérer, manger de l'intérieur, prospérer à partir de déchets ou de ce qui est disponible, travailler dans le sous-bois et fructifier de temps en temps, tenir compte des humeurs, des températures, des impulsions électriques.

La polysémie du mot *mold* a été l'un de vos axes de travail. Comment avez-vous abordé et mis en pratique cette double signification dans votre recherche ?

J'ai commencé à travailler à partir du mot *mold* en suivant ses différentes sémantiques. Sa polysémie m'inspirait une forme de chimère (dans la mythologie grecque, la chimère est généralement représentée sous la forme d'une créature ayant la tête et le poitrail d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un serpent. En tant que figure métaphorique, elle est utilisée pour décrire tout ce qui est composé de parties disparates et perçu comme invraisemblable. En biologie, le chimérisme génétique est un organisme unique composé de cellules ayant deux ou plusieurs génotypes distincts) et mon attention s'est focalisé sur l'écart entre deux significations différentes : le contenant et le réseau. D'une part, le moule est un contenant qui donne forme à quelque chose, une forme négative qui demande à être remplie, une structure qui soutient et traverse le corps, une dimension de gouvernance qui peut agir à partir de forces matérielles et immatérielles. Le moule est la mère, la matrice qui peut générer des originaux et des copies de l'original. D'autre part, nous appelons moisissure un champignon qui constitue un réseau de connexions en produisant des spores. En ce sens, la moisissure peut être considérée comme un processus de contamination qui s'échappe, s'infiltrer, comme un système cybernétique de relations qui implique des mécanismes de communication et de rétroaction. Une technologie aussi raffinée que sauvage, non cultivée et non gouvernable. Le moulage et la moisissure signifient former, sculpter, encadrer, diriger, façonner, contrôler, créer, couler, influencer et affecter. Nous pouvons transposer cette réflexion à la manière dont nous reproduisons les comportements sociaux, les habitudes personnelles ou même les manières de danser, tandis que l'expérience d'un « autre », le temps, le désir, le déplacement peuvent être des formes de contaminations. Ces termes ne sont pas contradictoires : le moulage et la contamination coexistent. Un moule, en tant que récipient, donne forme à un corps, mais il a également été moulé lui-même. Il est donc modelable. Un champignon relie différents corps, imite leurs silhouettes ou en jaillit. Il peut changer la direction de sa croissance en fonction de nouveaux apports. Le moulage et la moisissure impliquent la plasticité dans les deux cas. Après le harnais en peau de kombucha, j'ai produit d'autres peaux, sans savoir ce qu'elles deviendront. J'ai réalisé une ferme à kombucha durant une résidence au Wiels à Bruxelles et à Buda à Courtrai (Le Wiels et le Buda sont deux centres d'arts belges, ndlr). Là, j'ai commencé à faire des sculptures et des assemblages. Avec l'aide de Deborah Robbiano (la graphiste de ROT, ndr) qui étudie maintenant la « mycologie radicale » avec Peter McCoy, nous avons réalisé des sculptures avec du mycélium : elle fabriquait ces formes organiques remplies de foin inoculé et je les maintenais en vie dans l'atelier jusqu'à ce qu'elles fructifient. De nouvelles sculptures sont nées de leur mycélicification commune. Exposer une sculpture organique au sommet d'un socle en ciment ou faire du bondage sur des champignons étaient des façons de créer des objets hybrides. Certaines de ces sculptures sont présentes dans MOLD.

Comment s'est organisée l'écriture de *MOLD* ? Pourriez-vous revenir sur le processus de création avec vos collaborateur·ice·s ?

J'ai fait dans un premier temps une résidence dans un théâtre pour conceptualiser un dispositif. Lorsqu'une moisissure pousse sur de la nourriture, elle se développe sous la forme d'une tache ronde. J'ai donc imaginé un espace immersif organisé du centre vers l'extérieur avec tous les éléments, les corps, les objets, qui s'y intègrent progressivement. Estelle Gaultier a ensuite développé cette idée en utilisant la lumière comme matériau, comme objet, système de chauffage, etc. Je souhaitais travailler une dramaturgie des températures. Dans les processus de fermentation, la température change en fonction du processus chimique en action. J'étais curieuse de voir comment la température pouvait être un assemblage de sensations tactiles et physiques, d'images visuelles, etc, par exemple en braquant un projecteur dans le dos du public et en diffusant une odeur de brûlé et danser jusqu'à transpirer. Dans un second temps, pendant ma résidence au Wiels pour MOLDING, le travail sculptural a commencé à prendre forme. J'ai utilisé du mycélium, du ciment, de l'époxy, de la nourriture, du kombucha, des matériaux de construction, du maquillage, etc. Nous avons donc commencé les répétitions de MOLD en 2022 avec déjà beaucoup de matériaux issues de MOLDING. Christophe Albertijn a composé la musique de MOLD et MOLDING en synthétisant, détruisant, brisant, des sons issus des différentes étapes de la création et des bruits que nous produisons sur scène. Sofie Durnez, avec qui nous avons fait des recherches sur les parfums et les odeurs pour le magazine ROT. Elle a développé différentes situations olfactives, comme un vent frais qui sent la piscine. Sofie a également réalisé les costumes à partir de techniques mixtes (blanchiment, rembourrage, peinture sur lycra) avec comme références les sculptures de mycélium. Je me suis intéressé à la façon dont chaque élément pouvait affecter l'autre, y compris sur le plan synesthésique (Trouble de la perception sensorielle dans lequel une sensation normale s'accompagne automatiquement d'une sensation complémentaire simultanée dans une région du corps différente de celle où se produit l'excitation ou dans un domaine sensoriel différent, ndlr), à la façon dont le public allait être impliqué dans la dramaturgie de la performance, comment tous ces éléments à priori hétéroclites pouvaient s'articuler et créer du sens.

Avez-vous développé des outils de composition, d'écriture, spécifiquement pour cette nouvelle recherche ?

Durant le processus de MOLDING, j'ai proposé aux danseur·euse·s deux pratiques de mouvements qui peuvent rappeler celles d'un pique-nique et d'un défilé de mode. L'idée du pique-nique est venue d'un état d'esprit opposé à celui du défilé : une manière détendue, désengagée, moins spectaculaire de porter le corps, une vue panoramique, un tableau, sans compter que je travaille souvent avec de la nourriture. D'autre part, je m'intéresse à l'espace-temps conçu par un défilé de mode : un passage, en perpétuel changement, un espace restreint donnant une perspective rapprochée qui est à la fois non frontale et non narrative. Mes deux partenaires Marcos Simoes et Gitte Hendrikk ont incarné et enrichi mes propositions initiales, en les interrogeant avec des réflexions issues de leur expérience de ces deux pratiques. Jaime Llopis, qui a collaboré sur ce projet en tant que dramaturge, m'a également aidé à définir et creuser les différentes réflexions en jeu dans cette recherche. Lorsque nous avons commencé le processus de création de MOLD en 2022, j'ai réintroduit le pique-nique et le défilé comme principe d'expérimentation pour trouver des textures de corps et composer de nouvelles situations à partir d'assemblages et de déclinaisons. On a ensuite travaillé avec, contre ou au côté des objets et sculptures pour écrire des danses : il s'agit pour nous d'affecter et d'être affecté. Au fur et à mesure, les gestes sont tissés, se transposent d'un corps à l'autre, les objets se substituent et s'accumulent en installations dans l'espace. J'ai imaginé une chorégraphie où nous sommes à la fois seuls et ensemble : nous sommes liés par asynchronicité, nous nous déplaçons à partir de différents centres, comme les engrenages d'une machine, comme des moisissures qui se développent. Tout au long de la pièce, nous composons et nous décomposons, nous faisons et défaisons. Pour travailler le corps dans cette intersection entre les arts vivants et les cultures vivantes, je me suis intéressé à la figure de la chimère en biologie, en anthropologie, en archéologie (cf les travaux de Lynn Margulis, Elizabeth Povinelli and Mihnea Miran). La Chimère incarne pour moi cette énigme de l'hybridité du corps : à la fois matériel, immatériel, synthétique, organique, mécanique, composite, etc. Elle est une façon d'aborder le corps du·de la danseur·euse comme un corps qui incarne différentes logiques incommensurables. La consigne n'est pas de danser « comme des chimères » : nous accueillons simplement ces questions et les oublions. Nous travaillons avec le corps comme un paradoxe. La danse devient une charnière entre le soin et l'ingouvernabilité : faire la danse et laisser la danse faire. Ce travail pour le·la danseur·euse, consiste à déplacer l'attention, pour déconstruire et reconstruire, en sachant que tout est déjà là et que tout est en mouvement.

Conception, direction Sara Manente. Danse Gitte Hendrikk, Sara Manente, Marcos Simoes. Son Christophe Albertijn. Senteurs, costumes Sofie Durnez. Lumières Estelle Gaultier. Mycélium et images Deborah Robbiano. Soutien dramaturgique Jaime Llopis. Regard extérieur Edurne Rubio. Trailer et photos Luca Mattei.

MOLD est présenté les 10 et 11 août au far° fabrique des arts vivants Nyon

Tessere legami

A Nyon, per la sua 38esima edizione, è tornato il Far° festival des arts vivants

05.09.2022, di Giorgia e Muriel Del Don

Anche quest'anno il sempre accattivante far°, festival dedicato alle arti dello spettacolo, in programma ad agosto a Nyon, ha invitato il pubblico, gli artisti ma anche gli «addetti ai lavori» a creare una necessaria e liberatoria complicità.

Faire connivence, il titolo che Anne-Christine Liske ha scelto per la sua prima edizione alla guida della «fabbrica dei sogni» riassume bene le sue intenzioni: creare un luogo d'incontro fra artisti e pubblico, ma anche di dialogo e condivisione fra spazio (spesso naturale o per lo meno esterno alle classiche mura delle sale da spettacolo), artisti e spettatori. In un contesto particolarmente delicato, marcato dai postumi della pandemia e dai cambiamenti climatici, le arti dello spettacolo si interrogano sulla loro funzione, sul bisogno di tessere, in maniera ancora più forte, dei legami fruttuosi con gli spettatori, di condividere con loro emozioni e racconti che da personali diventano universali. Solo l'arte e le arti dello spettacolo più in particolare sono infatti in grado di creare ponti fra realtà coabitanti che altrimenti non riescono a dialogare. L'umano, l'animale ma anche il vegetale e le piccole particelle invisibili che ci circondano entrano allora in contatto grazie allo sguardo sensibile ed estremamente preciso dell'artista che fa cadere le barriere difensive che li separano. Come la sua predecessora Véronique Ferrero Delacoste, direttrice del festival per dodici anni, di cui ha ereditato buona parte della programmazione di quest'anno, Anne-Christine Liske (in carica da febbraio 2022) è particolarmente attenta alle problematiche ecologiche e sociali che si ritrovano in molti degli spettacoli di questa 38esima edizione. Si sono dunque privilegiate le creazioni sul posto capaci di instaurare una reale comunione fra spazio naturale, realtà sociale e produzione artistica, creazioni che ci aprono gli occhi sulla fragilità del nostro ecosistema sfidando un antropocentrismo invadente ed egemonico.

Sebbene la programmazione di quest'anno torni a occupare gli spazi fisici dei teatri, i temi affrontati vanno dal viaggio onirico del finlandese Mikko Niemistö e il suo Odd Meters allo spiritismo del sublime Figuring Age di Boglárka Börcsök e Andreas Bolm che riescono a farci viaggiare lontano, oltre lo spazio scenico, al di là del nostro corpo fisico, nei meandri del sogno (ad occhi aperti). Se per undici giorni il far° trasforma la città di Nyon in capoluogo delle arti della scena dove confluiscono artisti fra i più innovativi e audaci della scena contemporanea, non bisogna dimenticare però le iniziative che nutrono, durante tutto l'anno, le creazioni presentate. L'affascinante «fabbrica far°» declina infatti le sue attività su tre livelli: la creazione, l'accompagnamento artistico e la mediazione, incoraggiando gli artisti a interrogare il concetto di performatività attraverso pratiche sempre più audaci e ibride.

Punta di diamante di questa edizione sono state le tre performer italiane Sara Manente (risiedente in Belgio da molti anni), Annamaria Ajmone e Sara Leghissa. Accomunate dal desiderio di abbattere le frontiere fra le specie, i generi e le pratiche artistiche, hanno avuto la possibilità, durante le residenze fatte a Nyon, di immergersi e studiare un ecosistema che rappresenta la base dei loro lavori. Tutte e tre condividono la stessa inquietudine: la crisi ecologica che sta trasformando in profondità il nostro quotidiano, una crisi che le spinge ad esplorare mondi a noi connessi ma troppo spesso sottovalutati: quello dei funghi (MOLD di Sara Manente), e quello animale (La notte è il mio giorno preferito di Annamaria Ajmone e Rettulario di Sara Leghissa). Attraverso le loro performance, le discussioni con personalità del campo scientifico o esperte in micologia e «semplici» osservatori della fauna selvatica, le artiste italiane hanno sviluppato conoscenze approfondite che ritrasmettono in modo performativo attraverso il corpo, la musica, le luci e gli oggetti che abitano il palcoscenico.

MOLD rende visibili le complesse relazioni che i funghi tessono fra di loro e con il terreno che li nutre (e che loro stessi contribuiscono a nutrire). Poco interessati ai concetti di «stampo» o «norma» che condizionano profondamente la vita di noi umani, i funghi ci insegnano a proliferare liberamente, a espanderci percorrendo vie sconosciute. Una dinamica che Sara Manente, insieme al suo partner in crime Marcos Simoes e all'artista belga Gitte Hendrixx,

mette in scena attraverso un complesso confondersi di corpi che creano innesti sempre nuovi. Il proliferare di costumi sgargianti (di Sofie Dunez) che si sovrappongono come strati di pelle di un alieno e uno humor (molto belga) sottile ma benvenuto ci trasportano in un universo sconosciuto ma terribilmente affascinante.

La notte è il mio giorno preferito, attraverso lo studio del comportamento del lupo, gioca invece con il concetto di preda, sull'inversione dei ruoli fra osservatore e soggetto osservato (o braccato). Sempre interessata a impadronirsi fisicamente, a fare sue specie vegetali e animali, Annamaria Ajmone riflette sul concetto di alterità, ci fa vivere l'attesa di una caccia notturna e fantasmagorica di un animale che sfugge alla vista nutrendo miti ancestrali. Anche Sara Leghissa con Rettelario gioca con la dualità fra osservatore e soggetto osservato, fra esterno e interno, libertà e cattività, offrendoci un'immersione originale (e sonora) nell'universo di un animale «addomesticato».

Sperimentale senza diventare mai snob, il far° ha saputo ancora una volta equilibrare rigore artistico e coinvolgimento del pubblico. Un'impresa che richiede certamente una buona dose di coraggio.



Un momento de La notte è il mio giorno preferito (© Andrea Macchia)

Tirages et diffusion

LA CÔTE	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 10'252 5 × / semaine
24 HEURES	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 41'088 6 × / semaine
LE TEMPS	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 35'127 6 × / semaine
LE COURRIER GENÈVE	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 7'144 5 × / semaine
LA LIBERTÉ	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 36'783 6 × / semaine
TRIBUNE DE GENÈVE	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 25'567 6 × / semaine
LAUSANNE CITÉS	Genre de média Type de média Tirages Parution	Médias imprimés Presse journ./hebd. 185'000 1 × / semaine

